

Le Crime est Notre Affaire

Agatha Christie

I Une fée dans l'appartement

(A Fairy in the Flat)

Enfouie dans une confortable bergère, Mrs Thomas Beresford contemplait obstinément le bâtiment qui lui faisait face, de l'autre côté de la rue.

— Si seulement il arrivait quelque chose ! fit-elle avec élan.

Son mari leva sur elle un regard désapprobateur.

— Tuppence, attention ! Cette soif de sensations vulgaires devient positivement inquiétante.

Tuppence soupira et récita en fermant les yeux :

— Tommy et Tuppence se marièrent et vécurent heureux à tout jamais. Six ans plus tard, ils vivaient encore heureux à tout jamais... Comme la réalité est différente de ce que l'on imagine !

— C'est profond, mon cœur, mais pas original du tout. D'éminents poètes et des théologiens encore plus éminents ont exprimé avec – si je peux me permettre – infiniment plus de talent tout ce que vous venez de dire...

— Il y a six ans, j'avais cru qu'avec assez d'argent pour acheter tout ce qui me passait par la tête et vous comme mari, ma vie ne serait qu'une longue mélodie comme disent ces poètes que vous semblez si bien connaître.

— Est-ce moi ou l'argent qui vous a blasée si vite, mon amour ?

— Blasée n'est pas exactement le mot. Je me suis seulement habituée à mon bonheur.

— Pensez-vous que je devrais vous négliger un peu ? Emmener d'autres femmes dans des boîtes de nuit, par exemple ?

— Inutile. Vous m'y rencontreriez accompagnée d'autres hommes. Et je saurais parfaitement que vous n'appréciez pas la compagnie de ces femmes,

alors que de votre côté, vous ne seriez jamais certain de mon indifférence envers mes chevaliers servants. Les femmes sont tellement plus exigeantes dans leur choix.

— Ce n'est que dans le domaine de la modestie que les hommes remportent la palme... Sérieusement, qu'est-ce qui ne va pas, Tuppence ?

— Je ne sais pas. Je désire tant que quelque chose arrive ! Quelque chose de sensationnel ! Rappelez-vous, Tommy, quand nous poursuivions des espions allemands ! Bien sûr, je sais qu'à présent vous faites encore plus ou moins partie du Service Secret, mais cela ne consiste plus qu'en un travail de bureau.

— Vous aimeriez me voir partir pour les régions connues de la Russie déguisé en contrebandier bolchevique ou m'engager dans quelque autre aventure de ce genre ?

— Cela ne servirait à rien puisque je ne serais pas autorisée à vous accompagner et c'est moi qui ai désespérément besoin d'activité !

— N'avez-vous jamais pensé aux travaux ménagers ?

— Vingt minutes de travail chaque matin suffisent à maintenir la réputation d'une maîtresse de maison. Avez-vous quelque motif de plainte à ce sujet ?

— La façon dont vous tenez votre ménage est si parfaite qu'elle en devient presque banale, Tuppence.

— J'aime votre gratitude !

Après un moment de silence, elle reprit :

— Vous, naturellement, vous avez vos occupations professionnelles, mais cependant, Tommy, n'éprouvez-vous pas le secret désir qu'un événement imprévu se produise ?

— Non. Tout au moins, je ne le crois pas. Un événement imprévu peut très bien ne pas être agréable du tout !

— Comme les hommes sont terre à terre ! soupira Tuppence. Vous n'avez donc aucun soupçon de romantisme ?

— Quel livre venez-vous de lire, Tuppence ?

— Imaginez un peu : nous entendons un coup violent frappé à la porte et nous ouvrons pour voir un homme mort s'avancer en titubant.

— S'il est mort, il ne pourra avancer ni en titubant ni autrement.

— Vous faites semblant de ne pas me comprendre. Ils titubent toujours juste avant de mourir et s'écroulent à vos pieds, en laissant échapper quelques mots énigmatiques : « Le Léopard madré » par exemple.

— Je conseille généralement, dans ce cas, la lecture de Schopenhauer ou de Kant.

— Une aventure de cette sorte nous sortirait de notre mortelle routine. Cela vaut de toute manière mieux qu'un désir romanesque ou sentimental. Toutefois, je dois avouer que cela se produit aussi parfois. Je rêve que je pourrais rencontrer un homme, un homme vraiment séduisant...

— Vous m'avez rencontré moi, n'est-ce pas suffisant ?

— Un homme grand, mince et bronzé. Terriblement fort. Le genre de mâle qui peut attraper des chevaux au lasso... Je voudrais qu'il tombe éperdument amoureux de moi. Bien sûr, je le repousserais et resterais fidèle à mes engagements mais mon cœur battrait secrètement pour lui.

— Eh bien ! pour ma part, je souhaite souvent rencontrer une fille merveilleuse avec des cheveux couleur de blé mûr, qui tomberait amoureuse de moi. Seulement, je ne crois pas que je la repousserais...

— C'est très vilain !

— Que se passe-t-il, Tuppence ? Vous n'avez jamais tenu de tels propos, auparavant ?

— Vous savez, c'est très dangereux d'avoir tout ce qu'on désire et trop d'argent à sa disposition. Bien sûr, il y a toujours les chapeaux.

— Vous en avez déjà au moins quarante et ils se ressemblent tous.

— C'est toujours ainsi avec les chapeaux. Ils ne diffèrent les uns des autres que par de légers détails. J'en ai vu un assez joli chez Violette, ce matin.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller acheter des chapeaux...

— Exactement. Je n'ai rien d'autre à faire ! Oh ! Tommy, je désire tellement que quelque chose d'intéressant se produise ! Si seulement nous pouvions rencontrer une fée...

— Tiens ! Il est curieux que vous disiez cela.

Il ouvrit un tiroir de la table de travail et en sortit une photo qu'il tendit.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Vous les avez fait développer. Est-ce celle qu'on a prise dans cette pièce ? La vôtre ou la mienne ?

— La mienne. La vôtre n'a rien donné. Vous l'avez sous-exposée, comme d'habitude.

— Cela doit vous plaire de constater qu'il y a une chose pour laquelle vous êtes plus doué que moi.

— Remarque dangereuse, mais je l’oublie pour le moment. Je tenais à vous montrer ceci.

Il lui indiqua une petite tache blanche dans le coin du cliché.

— C’est un défaut du film ?

— Pas du tout. Ceci, Tuppence, est une fée.

— Ne dites pas de bêtises !

— Voyez vous-même.

Il lui tendit une loupe et la jeune femme étudia longuement la marque qui, grossie, pouvait passer pour une minuscule créature ailée.

— Elle a des ailes ! s’exclama Tuppence. Une vraie fée de chez nous ! Oh ! Tommy, pensez-vous qu’elle va exaucer nos vœux ?

— Vous le saurez bientôt. Vous avez assez désiré tout l’après-midi que quelque chose arrive.

À ce moment, la porte s’ouvrit et un grand garçon de quinze ans, qui semblait hésiter entre le rôle de maître d’hôtel et celui de groom, s’enquit avec une magnifique dignité :

— Madame est-elle chez elle ? La sonnette de la porte d’entrée vient juste de retentir.

— Je souhaiterais qu’Albert n’aille pas si souvent au cinéma, soupira Tuppence après avoir répondu affirmativement et que le garçon se fut retiré. Il copie les maîtres d’hôtel de grande maison à présent ! Dieu merci, je l’ai convaincu de ne pas demander aux visiteurs leurs cartes pour me les apporter sur un plateau d’argent !

La porte se rouvrit et Albert annonça : « Mr Carter ! » comme s’il s’agissait d’une Altesse royale.

— Le Patron ? marmonna Tommy étonné.

Tuppence se leva d’un bond avec une exclamation de plaisir pour accueillir un homme grand aux cheveux gris, dont le regard perçant contrastait avec un sourire fatigué.

— Mr Carter, je suis heureuse de vous voir.

— Merci, Mrs Beresford. Dites-moi : comment trouvez-vous l’existence en général ?

— Monotone, répliqua-t-elle avec un clin d’œil.

— Parfait ! Je suis heureux de vous trouver dans une disposition d’esprit aussi favorable.

— Vous me faites bouillir d’impatience !

Albert, jouant toujours au maître d'hôtel raffiné, rentra avec le plateau de thé. Lorsqu'il eut fini de servir, sans accident fâcheux et qu'il eut refermé sur lui, Tuppence reprit avec volubilité :

— Vous avez quelque chose en tête, n'est-ce pas, Mr Carter ?

— Oui... en effet. Vous n'êtes pas le genre de personne à reculer devant le risque, n'est-ce pas ?

Les yeux de Tuppence brillèrent d'intérêt.

— Il y a un certain travail à faire pour notre service et j'ai pensé... j'ai seulement pensé... que cela pourrait vous intéresser tous les deux, à l'occasion.

— Parlez ! je vous en prie.

— Je vois que vous avez le *Daily Leader*, remarqua-t-il en prenant le journal sur la table.

Il chercha la page des petites annonces et indiqua un paragraphe.

— Lisez donc ceci.

« *L'Agence Internationale. Théodore Blunt, directeur. Enquêtes privées. Personnel nombreux, digne de confiance et expérimenté. Discrétion absolue. Consultations gratuites. 118 Haleham Street. (West Center)* »

Tommy leva un regard interrogateur sur son chef qui hocha la tête.

— Cette agence de détection ne marchait plus depuis un certain temps. Un de mes amis l'a rachetée pour une bouchée de pain. Nous avons décidé de la remettre sur pied... disons pour tenter un essai pendant six mois. Et bien sûr, il lui faudra un directeur.

— Pourquoi pas Mr Blunt ? demanda Tommy.

— Je crois savoir que Scotland Yard a cru bon de loger Mr Blunt aux frais de Sa Majesté. Figurez-vous qu'il refuse de nous confier des choses qu'il connaît et qui nous intéressent.

— Je vois, Sir, approuva Tommy ; tout du moins, je crois comprendre.

— Je suggère que vous preniez six mois de congé. Raison de santé. Et naturellement, si vous voulez vous charger d'une agence privée de renseignements et d'enquêtes sous le nom de Théodore Blunt, cela ne me regarde pas.

Tommy ne marqua aucune surprise.

— Avez-vous des instructions spéciales, Sir ?

— Mr Blunt était en relation avec l'étranger à propos de quelques affaires. Vous pourriez surveiller l'arrivée d'enveloppes bleues portant un timbre russe. Elles sont envoyées par un négociant en jambons, anxieux de

trouver sa femme réfugiée en Angleterre depuis plusieurs années. Décollez le timbre de ces enveloppes et vous trouverez le chiffre 16 inscrit en dessous. Prenez une copie de ces lettres et envoyez-moi l'original. De plus, si quelqu'un se présente à l'agence et fait allusion à ce chiffre 16, tenez-moi au courant aussitôt.

— Compris, Sir. Et en dehors de ces recommandations ?

Mr Carter ramassa ses gants et se prépara à sortir.

— Vous pouvez diriger l'agence comme bon vous semblera. J'ai pensé... – ses yeux brillèrent d'une petite lueur – ... que cela amuserait peut-être Mrs Beresford de se livrer à un petit travail de détective.

II Une tasse de thé (A Pot of Tea)

Quelques jours plus tard, Mr et Mrs Beresford entraient en possession de l'Agence Internationale de Recherches, perchée au deuxième étage d'un immeuble quelque peu délabré du quartier de Bloomsbury. Dans l'antichambre, Albert avait troqué son rôle de maître d'hôtel stylé contre celui de saute-ruisseau qu'il tenait à la perfection. Ayant abandonné son allure guindée, il montrait des doigts maculés d'encre, une tignasse en bataille et fourrageait sans cesse dans un sac de bonbons. Il montait la garde devant deux portes marquées respectivement « Employés » et « Privé ». La pièce réservée au directeur était confortable avec un immense bureau carré, une rangée de classeurs soigneusement étiquetés, mais vides, et de bons fauteuils de cuir. Le pseudo Mr Blunt trônait derrière le bureau, s'efforçant de donner l'impression qu'il dirigeait l'agence depuis toujours. Un téléphone se trouvait, comme il se doit, à sa portée. Tuppence et lui avaient mis au point plusieurs systèmes de sonneries et, de son côté, Albert avait des instructions précises.

La pièce réservée aux employés était occupée par Tuppence. Elle comprenait une machine à écrire et d'autres accessoires de qualité nettement inférieure à ceux qui ornaient le bureau du directeur, avec en plus, un réchaud à gaz, destiné à la préparation du thé.

En somme, rien ne manquait à part la clientèle. Le premier jour, Tuppence, en proie à l'extase de l'initié, s'était ouverte à son mari de ses espoirs enthousiastes.

— Ce sera merveilleux ! Nous allons traquer des assassins, mettre la main sur des bijoux de famille mystérieusement volatilisés, retrouver des personnes disparues et surprendre des escrocs en flagrant délit.

Tommy jugea de son devoir de ramener sa femme à la réalité.

— Calmez-vous, mon cœur, et essayez d'oublier les romans bon marché que vous avez l'habitude de lire. Notre clientèle... si nous en avons jamais une, consistera plus simplement en époux désirant faire surveiller leur femme et vice versa. C'est là le vrai travail d'un détective privé.

— Je refuse de nous voir mêlés à des affaires de divorces ! Il nous appartient de relever le niveau de notre nouvelle profession.

— Heu... ! oui.

En ce début d'après-midi, une semaine après leur installation, Tuppence et Tommy consultaient tristement leurs notes.

— Trois idiots plaquées par leurs maris durant les week-ends, soupira Tommy. Quelqu'un est-il venu pendant mon absence ?

— Un vieux type et son amie, une écervelée. J'en ai par-dessus la tête de répéter : nous ne nous occupons pas d'affaires de divorce.

— Nous devrions désormais être plus tranquilles sur ce point car je viens de le spécifier dans les petites annonces...

— Notre publicité est des plus alléchantes et cependant... Mais je refuse de me laisser abattre ! S'il le faut, je commettrai moi-même un crime et vous devrez le découvrir !

— Pensez à ce que je ressentirai lorsqu'il me faudra vous dire tendrement adieu au commissariat de Bow Street ou à celui de Vine Street.

— Vous pensez à vos folies de jeunesse, je suppose.

— Pardon ! je voulais dire : quand je vous dirai adieu au tribunal d'Old Bailey.

— Il faudra bien trouver une solution ! Nous débordons de talent et on ne nous offre pas la moindre chance de le prouver !

— J'ai toujours admiré votre bel optimisme, Tuppence. Avoir confiance en soi... Voilà ce qui compte !

Elle réfléchit, les sourcils froncés.

— Oui ?

— Il me vient une idée. Ce n'est pas encore très net, mais je suis sur la voie. — Elle se leva résolument. — Je crois que je vais aller acheter le chapeau dont je vous ai parlé.

— Grand Dieu ! gémit Tommy, encore un chapeau...

— Il est ravissant.

Elle sortit, très digne.

Au cours des jours qui suivirent, Tommy posa vainement quelques questions au sujet de la fameuse idée. En réponse, il fut prié d'être patient.

Puis, par une matinée radieuse, le premier client se présenta à l'agence et tout le reste fut oublié.

Un coup frappé à la porte extérieure surprit Albert qui suçait un bonbon acidulé. Le garçon rugit un « Entrez ! » inintelligible mais avala le bonbon, et de joie ; car cette fois il pressentait que l'affaire serait intéressante.

Un grand jeune homme distingué, vêtu à la perfection, s'encadrait sur le seuil, indécis.

Un aristo, s'il en fut jamais, jugea Albert.

Il avait un flair étonnant sur ce chapitre. Le visiteur devait être âgé de vingt-quatre ans. Ses cheveux étaient soigneusement rejetés en arrière. Il n'avait pratiquement pas de menton.

Tout en observant le nouveau venu comme s'il s'agissait du Messie, Albert pressa un bouton caché sous son pupitre et presque aussitôt la fusillade d'un clavier de machine à écrire se déclencha en provenance de la pièce réservée aux « employés ». Ce bourdonnement industriel eut pour effet d'intimider plus encore le jeune homme.

— Dites-moi, est-ce ici l'agence de détectives, heu... « Les Célèbres Détectives de Blunt », je crois ?

— C'est notre raison sociale, en effet. Désirez-vous parler à Mr Blunt personnellement, monsieur ? s'enquit Albert tout en paraissant douter que ce fût possible.

— Heu... oui, ce serait mon intention si la chose est possible ?

— Vous n'avez pas de rendez-vous, je suppose ?

— Je crains que non.

— Il est toujours recommandé de vous mettre d'abord en rapport avec nous par téléphone, monsieur ; Mr Blunt est tellement occupé. Je vous prie de patienter un peu, il est en communication avec Scotland Yard.

Le jeune homme parut impressionné à souhait et Albert enchaîna :

— Des documents importants ont disparu d'un bureau ministériel et Scotland Yard veut que Mr Blunt se charge personnellement de l'affaire.

— Oh ! vraiment ? Fichtre, il doit être bien coté !

— Le patron, monsieur, est un as !

Le jeune homme prit place sur une chaise inconfortable, ne se doutant pas qu'il était l'objet d'un examen minutieux – à travers les trous astucieusement ménagés dans le mur – de la part de Tuppence et de Tommy.

Bientôt un timbre bruyant vibra sur le bureau d'Albert.

— Le patron est libre à présent. Je vais voir s'il peut vous recevoir.

Il passa derrière la porte marquée « Privé » et réapparut presque aussitôt.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur.

Le visiteur fut introduit dans la pièce voisine où un jeune homme au sourire agréable, aux cheveux carotte et à l'œil vif se leva pour l'accueillir.

— Asseyez-vous, je vous prie. Vous désirez me consulter ? Je suis Mr Blunt.

— Oh ! Vraiment ? Vous êtes terriblement jeune, il me semble ?

— Le temps des Vieux est révolu, répondit Tommy avec un geste vague de la main. Qui a provoqué la guerre ? Les Vieux. Qui est responsable du chômage actuel ? Les Vieux. Qui est derrière le moindre événement pourri qui nous tombe sur le dos ? Je vous le répète : Les Vieux !

— Vous devez avoir raison. Je connais un type qui est poète, c'est du moins ce qu'il affirme, et il s'exprime comme vous.

— Laissez-moi vous confier ceci, sir : mon personnel possède une expérience étendue et personne n'y a plus de vingt-cinq ans.

Du fait que le personnel largement expérimenté se résumait en Tuppence et Albert, la déclaration n'était pas fausse.

— Et maintenant... les faits, reprit brusquement le pseudo Mr Blunt.

— Je voudrais que vous retrouviez une personne qui a disparu, lança d'un trait le visiteur.

— D'accord. Donnez-moi tous les détails que vous pouvez me fournir.

— Eh bien, voyez-vous, c'est assez difficile. Je veux dire qu'en fait c'est une affaire terriblement délicate. Il est possible qu'elle réagisse assez mal... c'est vraiment délicat à expliquer.

Il considéra Tommy d'un air embarrassé. Pour sa part, le pseudo-directeur commençait à s'énerver. Il était l'heure de déjeuner et il pressentait que les explications de son client seraient longues et laborieuses.

— A-t-elle disparu de son propre chef ou soupçonnez-vous un enlèvement ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Je ne sais pas. Pour être sincère, je ne sais rien du tout.

Tommy prit un bloc et un crayon.

— Tout d'abord, donnez-moi votre nom. Mon employé à la réception est habitué à ne jamais poser de questions. De cette façon, les consultations demeurent strictement confidentielles.

— Je vois. Une fameuse idée ! Voyons, je m'appelle... heu... Smith.

— Votre vrai nom, s'il vous plaît ?

Le visiteur, pris de court, admit :

— St. Vincent. Lawrence St. Vincent.

— Il est curieux de constater que dans la réalité, bien peu de personnes s'appellent Smith. Pour ma part, je n'en connais aucune. Et cependant, neuf individus sur dix ont recours à ce nom-là. Je suis en train d'écrire une monographie à ce sujet.

À ce moment, un timbre discret résonna sur son bureau. Cela voulait dire que Tuppence demandait à remplacer son mari. Tommy, qui avait faim et qui commençait à éprouver une profonde antipathie à l'égard de Mr St. Vincent, fut trop content de lui céder sa place.

Il prit le combiné avec un mot d'excuse. En écoutant son correspondant, son visage exprima successivement la surprise, la consternation puis une vague exaltation.

— Pas possible ! s'exclama-t-il. Le Premier ministre lui-même ? Bien sûr, dans ce cas, j'arrive tout de suite.

Il raccrocha et se tourna vers son visiteur.

— Mon cher monsieur, je dois vous demander de m'excuser. Une convocation des plus urgentes. Si vous voulez bien confier les détails de cette affaire à ma secrétaire particulière, elle va s'occuper de vous.

Il se dirigea vers la porte adjacente.

— Miss Robinson ?

Tuppence, offrant l'aspect de la parfaite secrétaire, s'avança discrètement. Tommy procéda aux présentations nécessaires et se retira.

— Une personne qui vous intéresse a donc disparu, Mr St. Vincent, résuma Tuppence d'une voix douce en s'asseyant et tout en consultant les notes de Tommy. Est-elle jeune ?

— Oh ! oui, jeune et... et... extrêmement jolie.

L'expression de Tuppence se fit grave.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle. J'espère...

— Vous ne voulez pas dire que quelque chose a pu lui arriver, au moins ?

— Espérons-le, répondit-elle d'un ton faussement encourageant qui eut pour effet de déprimer tout à fait le visiteur.

— Écoutez-moi, Miss Robinson, il faut absolument que vous tentiez quelque chose. Ne lésinez pas sur les frais. Je ne pourrais supporter que le moindre mal lui soit infligé. Vous me paraissez très sympathique et cela ne

me gêne pas de vous confier que je vénère le sol qu'elle foule de ses pas. C'est une fille épatante, absolument épatante.

— Comment s'appelle-t-elle et que savez-vous d'elle ?

— Elle s'appelle Jeannette... Je ne connais pas son nom de famille. Elle travaille dans un magasin de chapeaux... chez Mme Violette, dans Brook Street... mais elle est extrêmement sérieuse. Elle a toujours repoussé mes avances. Je suis allé hier à la fermeture de la boutique... J'ai vu les autres sortir mais pas elle. J'ai découvert qu'elle n'était pas venue au magasin de la journée... elle n'a pas envoyé de mot d'excuse non plus... La vieille « Madame » était furieuse. J'ai obtenu l'adresse de sa logeuse qui m'apprit que Jeannette n'était pas rentrée le soir précédent et personne ne savait où elle pouvait être allée. Complètement affolé, j'ai pensé à m'adresser à la police mais Jeannette ne me pardonnerait jamais une telle initiative si elle avait simplement décidé de se rendre quelque part pour un jour ou deux ! Je me suis alors souvenu qu'elle-même avait attiré mon attention sur votre annonce dans le journal, en remarquant qu'une des clientes de Mme Violette faisait grand cas de votre efficacité, de votre discrétion et tout. C'est pourquoi je m'adresse directement à vous.

— Je vois. Quelle est l'adresse de sa logeuse ?

Il la donna.

— Je pense que cela suffira, Mr St. Vincent. Dois-je comprendre que vous êtes fiancé à cette jeune personne ?

Il rougit.

— Heu... non, pas exactement. Je n'ai jamais abordé le sujet. Mais je puis vous assurer que j'ai l'intention de lui demander de m'épouser dès que je la reverrai... Si je la revois jamais.

Tuppence repoussa le bloc devant elle.

— Voulez-vous avoir recours à notre service « En 24 Heures » ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les frais sont doubles mais nous mettons tout notre personnel disponible sur l'affaire. Si cette jeune personne est en vie, Mr St. Vincent, je pourrai vous révéler où elle se trouve, demain à la même heure.

— Hein ? Mais dites donc, c'est formidable !

— Nous n'employons que des gens expérimentés... et nous garantissons le résultat de nos enquêtes, ajouta Tuppence d'un ton professionnel.

— Extraordinaire ! Vous devez disposer d'un personnel exceptionnel ?

— Oh ! certainement. À propos, vous ne m'avez pas donné la description de la jeune fille.

— Elle a des cheveux absolument merveilleux... de cette couleur d'or foncé qui fait penser au coucher de soleil... C'est ça, un coucher de soleil.

— Cheveux roux, inscrivit froidement Tuppence. Quelle taille, à votre avis ?

— Elle est assez grande, et elle a des yeux fantastiques, bleu foncé, je crois. Et un air décidé... Elle n'a pas peur de remettre un homme à sa place et vertement, parfois !

Tuppence prit quelques notes supplémentaires puis se leva.

— Si vous voulez revenir demain à quatorze heures, je pense que nous aurons des nouvelles pour vous. Bonne journée, Mr St. Vincent.

Quelques minutes plus tard, Tommy trouva Tuppence plongée dans l'almanach nobiliaire.

— J'ai tous les détails, lança-t-elle. Lawrence St. Vincent est le neveu et l'héritier du comte de Cheriton. Si nous réussissons dans cette affaire, nous serons lancés dans les milieux les plus chic !

Tommy prit connaissance des notes concernant la jeune fille disparue.

— À votre avis, qu'est-il arrivé à cette fille, Tuppence ?

— À mon avis, son cœur lui a dicté de fuir car l'amour qu'elle porte à ce jeune homme troublait sa tranquillité.

Tommy eut une moue sceptique.

— Je sais que cela arrive dans les romans mais dans la réalité, il y a peu de chances...

— Non ? Vous avez peut-être raison, Tommy. Mais j'ose affirmer que Lawrence St. Vincent accepterait facilement cette conclusion. À l'heure qu'il est, son esprit est bourré d'idées romanesques. Au fait, j'ai garanti un résultat dans vingt-quatre heures grâce à notre service spécial.

— Tuppence... espèce d'idiote ! Qu'est-ce que vous racontez ?

— J'ai pensé que ça sonnait bien. Laissez-moi faire !

Elle sortit, laissant son mari perplexe et inquiet.

Bientôt il soupira, bâilla et partit à son tour, pour tenter l'impossible tout en maudissant l'imagination trop riche de son épouse.

Lorsqu'il revint deux heures plus tard, il surprit Tuppence sortant un paquet de biscuits d'un dossier, leur cachette habituelle.

— Vous semblez découragé, remarqua-t-elle. Qu'avez-vous fait ?

— Le tour des hôpitaux avec la description de cette fille, grogna-t-il.

- Je vous ai pourtant dit de me laisser faire.
- Vous ne pourrez pas la retrouver avant demain !
- Vraiment ! Eh bien ! figurez-vous que je l'ai déjà trouvée !
- Non ?
- Élémentaire, mon cher Watson.
- Où est-elle en ce moment ?
- D'un geste du menton, Tuppence indiqua la porte derrière elle.
- À côté, dans mon bureau.
- Qu'est-ce qu'elle y fabrique ?

Tuppence se mit à rire.

— Avec une bouilloire, un réchaud à gaz et une demi-livre de thé, placés sous son nez, le résultat est facile à deviner !... Voyez-vous Tommy, continua-t-elle doucement, j'achète mes chapeaux chez Mme Violette et l'autre jour, j'ai reconnu parmi les employées, une de mes anciennes collègues de travail à l'époque où j'étais infirmière. Après la guerre, elle a abandonné les hôpitaux pour ouvrir une maison de chapeaux. Elle fit faillite et entra chez Mme Violette. Nous avons monté cette affaire toutes les deux. Elle devait attirer l'attention du jeune St. Vincent sur notre annonce et disparaître, afin de démontrer la merveilleuse efficacité des « Brillants Détectives de Blunt ». De la publicité pour nous et le stimulant indispensable qui doit amener le jeune homme à faire sa demande en mariage. Jeannette était au désespoir à ce sujet.

— Tuppence, vous me coupez le souffle ! Voilà la machination la plus immorale dont j'aie jamais entendu parler ! Vous forcez un jeune homme à épouser quelqu'un qui n'est pas de son rang...

— Allons donc ! Jeannette est une fille splendide... et le plus extraordinaire est qu'elle adore ce grand nigaud. Vous pouvez constater du premier coup d'œil que la famille St. Vincent a besoin de sang robuste. Jeannette fera le succès de son mari. Elle le couvrera comme une mère poule, mettra un frein aux cocktails et aux cabarets et lui fera mener la bonne vie saine du gentleman provincial. Venez la voir.

Elle ouvrit la porte de communication.

Une grande fille avec de jolis cheveux auburn et un visage ravissant posa la bouilloire fumante qu'elle tenait et accueillit les arrivants avec un sourire qui découvrit une belle rangée de dents blanches.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, nurse Cowley... je veux dire, Mrs Beresford. J'ai pensé que vous prendriez aussi une tasse de thé.

Vous en avez tant préparé pour moi à l'hôpital au milieu de la nuit !...

— Tommy, annonça Tuppence, laissez-moi vous présenter ma vieille amie, nurse Smith.

— Vous avez bien dit Smith ? Comme c'est curieux ! (Il échangea avec elle une poignée de main.) Pardon ? Oh ! ce n'est rien... une petite monographie que je pensais écrire.

— Remettez-vous, Tommy, ironisa Tuppence en lui offrant une tasse de thé. Et buvons ensemble au succès de l'Agence Internationale de Détectives, aux « Brillants Détectives de Blunt », qui ne connaissent jamais l'échec !

III L'affaire de la perle rose (The Affair of the pink Pearl)

— Que diable faites-vous dans cette position ? s'exclama Tuppence en pénétrant dans le sanctuaire de l'Agence Internationale de Recherches et trouvant son seigneur et maître affalé parmi un amas de livres.

Le coupable se releva pesamment.

— J'essayais de placer ces bouquins en haut de l'armoire et cette maudite chaise a cédé sous mon poids.

— D'où viennent ces livres ? (Tuppence ramassa un volume au hasard.) *Le chien des Baskerville*. Je relirais celui-ci avec plaisir.

— Vous devancez mes intentions, déclara Tommy en chassant méticuleusement la poussière de ses vêtements. De temps à autre, nous devrions consacrer une demi-heure aux grands Maîtres du roman policier car, voyez-vous, Tuppence, je suis obligé de constater que nous ne sommes que des détectives amateurs. Il serait bon que nous acquérions une technique. J'ai l'intention de lire plusieurs écrivains et d'établir des comparaisons entre les méthodes employées pour résoudre les problèmes criminels.

— Vous savez, Tommy, bien souvent je me demande comment ces détectives imaginaires se seraient comportés dans la réalité.

Tuppence prit un autre volume dont elle lut le titre.

— Par exemple, il vous sera difficile de vous mettre dans la peau d'un Thorndyke : vous n'avez aucune expérience médicale, pas la moindre notion juridique et je ne pense pas que la chimie soit votre point fort ?

— Peut-être. En revanche, j'ai l'avantage de posséder un très bon équipement photo et je me propose de photographier toutes sortes d'empreintes que j'étudierai à loisir. À présent, *mon amie*, faites fonctionner vos petites cellules grises... Que vous suggère ceci ?

Il montra du doigt l'intérieur de l'armoire où une robe de chambre aux motifs quelque peu futuristes voisinait avec une paire de babouches et un violon.

— C'est l'évidence même, mon cher Watson !

— Exact ! Les caractéristiques de Sherlock Holmes !

Il prit le violon et promena distraitemment l'archet sur les cordes, ce qui eut pour effet immédiat d'arracher un cri d'agonie à Tuppence.

À ce moment, un timbre discret résonna sur le bureau, indiquant l'arrivée d'un client qu'Albert obligeait à patienter. En toute hâte, Tommy replaça le violon dans l'armoire et poussa les livres sous le bureau.

— En fait, on a tout le temps. Je suis sûr qu'Albert a dû me dire en conversation téléphonique avec Scotland Yard ! Allez dans votre bureau et mettez-vous à votre machine, Tuppence. Cela crée une atmosphère favorable. Non, après tout, restez là, vous prendrez des notes sous ma dictée. Jetons un coup d'œil sur notre victime avant qu'Albert ne nous l'envoie.

Ils s'approchèrent du judas et aperçurent une jeune personne à peu près du même âge que Tuppence, grande et brune, les traits tirés et le regard hautain.

— Vêtements bon marché mais originaux, remarqua Tuppence. Faites-la entrer, Tommy.

Une minute plus tard, la visiteuse échangeait une poignée de main avec le célèbre Mr Blunt, tandis que Tuppence demeurait assise, les yeux modestement baissés sur son bloc sténo.

— Ma secrétaire particulière, Miss Robinson, expliqua Blunt avec un geste de la main. Vous pouvez parler librement en sa présence.

Il se renversa contre le dossier de son fauteuil, les yeux mi-clos et remarqua d'un ton banal :

— Emprunter l'autobus à cette heure de la journée doit paraître bien désagréable, miss... ?

— Je suis venue en taxi.

— Vraiment ?

Avec un regard de reproche, Tommy fixa le ticket accusateur qui dépassait du gant de l'inconnue. La jeune fille sourit et sortit le bout de papier bleu.

— Je l'ai ramassé dans la rue. Un de nos petits voisins en fait collection.

Tuppence toussa discrètement et son mari lui jeta un coup d'œil courroucé.

— Quel est le but de votre visite ? lança-t-il brusquement. Vous avez besoin de nos services, miss...

— Kingston Bruce. J'habite chez mes parents à Wimbledon. Hier soir, une personne a perdu chez nous une perle de grande valeur. Mr St. Vincent, qui se trouvait là, a parlé de votre agence au cours du dîner. Ma mère souhaiterait que vous vous chargiez de l'affaire.

Elle dit tout cela d'un ton maussade, presque à regret. Il paraissait évident qu'elle ne partageait pas le désir de sa mère et qu'elle était venue contre son gré.

Intrigué, Blunt s'enquit :

— Vous n'avez pas appelé la police ?

— Non. Ce serait idiot si nous devions découvrir que l'objet a seulement roulé sous un meuble.

— Parce qu'il est possible que la solution soit aussi simple ?

Miss Kingston Bruce haussa les épaules.

— On fait souvent beaucoup d'histoires pour des bêtises...

Tommy s'éclaircit la voix et annonça d'un ton professionnel :

— Naturellement, je suis très occupé en ce moment.

— Je comprends.

La jeune fille se leva avec un soupir de soulagement qui n'échappa pas à Tuppence.

— Cependant, reprit le directeur, je peux m'arranger pour faire un saut à Wimbledon. Quelle adresse, s'il vous plaît ?

— Les Lauriers, Edgeworth Road.

— Prenez note, je vous prie, Miss Robinson.

La visiteuse hésita un moment avant de conclure assez sèchement :

— Nous attendrons donc votre visite. Au revoir.

— Drôle de fille, grogna Tommy dès qu'elle eut disparu. Assez difficile à comprendre.

— Je me demande si c'est elle qui a volé la perle... Allez, Tommy, rangeons ces livres et allons rendre visite aux Kingston Bruce. Au fait, qui serez-vous ? Sherlock Holmes ?

— Je crois que j'ai besoin d'expérience pour ce rôle. Je me suis bien laissé avoir avec le ticket d'autobus, hein ?

— Plutôt ! Si j'étais vous, je ne m'attaquerais pas trop à cette fille qui est fine comme l'ambre. Malheureuse aussi, la pauvre.

— Je suppose qu'il vous a suffi d'examiner le bout de son nez pour savoir déjà tout sur elle ?

— Voici ce qu'à mon avis nous devons trouver aux Lauriers, expliqua Tuppence, ignorant la remarque ironique de son mari. Une maison pleine d'aristocrates sans le sou et de snobs béats d'admiration, le père, s'il vit encore, possède sans aucun doute un grade militaire important. La fille se plie à leur manière de vivre non sans en souffrir.

Tommy jeta un dernier coup d'œil sur les livres soigneusement alignés et prononça pensivement :

— Je crois que je serai Thorndyke, aujourd'hui.

— Cette affaire ne semble pourtant pas placée sous le signe médico-légal ?

— Peut-être. Mais je meurs d'envie d'utiliser mon nouvel appareil photo.

— Eh bien ! je parie que j'obtiendrai un meilleur résultat de mon côté que vous du vôtre !

Tommy ignora le défi pour constater :

— Je devrais avoir un cure-pipe. Je me demande où on achète ces engins-là ?

— Il y a bien le tire-bouchon breveté que tante Araminta nous a offert pour Noël...

— Un étonnant engin de destruction, non ?

— Je serai Polton, décida brusquement Tuppence.

— Vous ? Vous ne seriez même pas capable d'accomplir le moindre de ses exploits !

— Je peux toujours me frotter les mains en guise de satisfaction ! C'est largement suffisant pour commencer. J'espère que, de votre côté, vous allez procéder à des moulages d'empreintes de pas ?

Tommy fut ainsi réduit au silence. Ayant récupéré le tire-bouchon de tante Araminta, ils sortirent la voiture et prirent la direction de Wimbledon.

Les Lauriers était une grande maison à l'architecture compliquée, fraîchement repeinte. Des plates-bandes où s'alignaient des files régulières de géraniums écarlates l'entouraient.

Un homme de haute taille, à la petite moustache blanche, et qui affectait une attitude martiale exagérée, ouvrit la porte avant que Tommy n'ait eu le temps de sonner.

— Je guettais votre venue, expliqua le solennel gentleman. Mr Blunt, si je ne me trompe pas ? Je suis le colonel Kingston Bruce. Venez jusqu'à mon bureau, je vous prie.

Il les guida vers une petite pièce située à l'arrière de la maison.

— Le jeune St. Vincent m'a dit des merveilles de votre agence. D'ailleurs, j'avais déjà remarqué votre annonce dans le journal. Ce service de vingt-quatre heures que vous garantissez... une idée remarquable ! C'est exactement ce qu'il me faut.

Maudissant Tuppence en son for intérieur, Tommy répondit :

— Très bien, mon colonel.

— L'affaire est des plus ennuyeuses, Mr Blunt, des plus ennuyeuses.

— Peut-être pourriez-vous m'exposer les faits ? suggéra Tommy légèrement agacé.

— Certainement... Nous hébergeons, pour quelques jours encore, une très vieille et chère amie, lady Laura Barton, fille du défunt comte Carroway. Le comte actuel, son frère, a prononcé récemment un discours tout à fait remarquable à la Chambre des Lords. Comme je le disais, lady Barton est une de nos vieilles et chères amies. Des Américains de passage en Angleterre, les Hamilton Betts se montraient très désireux de faire sa connaissance. « Rien de plus facile », leur proposai-je. « Elle est justement chez moi. Venez passer le week-end avec nous ? » Vous savez sans doute ce que les titres de noblesse représentent aux yeux des Américains, Mr Blunt.

— Ils ne sont pas les seuls.

— Hélas, ce n'est que trop vrai, cher Mr Blunt. Je ne déteste rien plus qu'un snob. Donc, comme je le disais, les Betts arrivèrent pour le week-end. Hier soir, au cours d'une partie de bridge, le fermoir du pendentif que portait Mrs Hamilton Betts se cassa. Elle le déposa sur une petite table avec l'intention de le reprendre au moment où elle se retirerait. Malheureusement, elle l'oublia. Je dois vous expliquer, Mr Blunt, que le pendentif comprenait deux sortes d'ailes en petits diamants et entre les deux, une grosse perle centrale. Le pendentif a été retrouvé ce matin à sa place mais la perle, un joyau de grande valeur, en avait été arrachée.

— Qui a découvert le pendentif ?

— La bonne affectée au service de la table, Gladis Hill.

— Avez-vous quelque raison de la soupçonner ?

— Elle est à notre service depuis plusieurs années et nous l'avons toujours jugée parfaitement honnête. Mais, naturellement, on ne sait jamais...

— Exactement. Pouvez-vous m'énumérer les membres de votre personnel et les personnes présentes au repas d'hier soir ?

— Nous avons une cuisinière, ici depuis seulement deux mois, mais qui n'a pas eu l'occasion de s'approcher du salon hier soir. C'est également le cas pour la fille de cuisine, Alice Cummings, depuis longtemps à notre service. Sans oublier la domestique qui accompagne lady Laura ; une Française.

Le colonel prononça ces derniers mots avec emphase mais son vis-à-vis ne se laissa pas impressionner.

— Bien. Et les convives ?

— Mr et Mrs Betts, nous, ma femme et ma fille, lady Laura et le jeune St. Vincent. Mr Rennie fit une courte apparition après le repas.

— Qui est Mr Rennie ?

— Un type des plus douteux. Un socialiste ! Beau garçon d'ailleurs, doué surtout pour les discussions spécieuses. Mais un homme, je n'ai pas peur de le dire, auquel je n'accorderais jamais la moindre confiance. Bref, quelqu'un d'assez dangereux, à mon avis.

— En fait, coupa sèchement Tommy, c'est lui que vous soupçonnez ?

— Mr Blunt, je suis sûr que lorsqu'on soutient les points de vue qu'il soutient, on ne peut avoir de principes. Quoi de plus facile pour lui que de choisir un moment où le jeu nous absorbait tous, pour s'emparer de la perle ? Il y eut plusieurs circonstances favorables pour le voleur au cours de la partie... un surcontre sans atout, entre autres, et une discussion pénible lorsque ma femme commit la faute de ne pas soutenir son partenaire.

— Quelle a été la réaction de Mrs Betts en constatant le vol ?

— Elle voulait que j'appelle la police, répondit le colonel à contrecœur. Cela, naturellement, après que nous eûmes fouillé toute la pièce au cas où la perle aurait roulé sous un meuble.

— C'est vous qui avez dissuadé Mrs Betts de s'en remettre à la police ?

— Je me suis opposé à cette publicité désagréable, soutenu par ma femme et ma fille. Ma femme se souvint alors de l'allusion à votre agence

faite par St. Vincent... plus particulièrement de votre service spécial « En 24 heures ».

Tommy acquiesça, le cœur lourd.

— De toute manière, s'il nous faut avoir recours à la police, nous pourrons toujours expliquer que croyant le joyau égaré, nous l'avons longtemps cherché. Je vous signale que personne n'a été autorisé à quitter la maison, ce matin.

— À part votre fille, intervint Tuppence.

— À part ma fille qui s'est tout de suite proposée pour aller vous parler de l'affaire.

Tommy se leva.

— Nous agirons de notre mieux pour vous donner satisfaction, mon colonel. J'aimerais voir le salon et la table où se trouvait le pendentif. Ensuite, je poserai quelques questions à Mrs Betts. Après, j'interrogerai les domestiques... ou plutôt mon assistante, Miss Robinson, s'en chargera.

Le colonel Kingston Bruce se leva et les entraîna vers le hall. D'une porte entrouverte, la voix de Miss Kingston Bruce, qu'ils reconnurent, leur parvint, fort irritée :

— Vous savez parfaitement, mère, qu'elle est arrivée un jour avec une petite cuillère dans son manchon !

Un moment plus tard, ils furent présentés à Mrs Kingston Bruce, une femme morose aux gestes alanguis. Sa fille accueillit les nouveaux venus d'un bref signe de tête. Elle affichait un air plus renfrogné que jamais.

Mrs Kingston Bruce se tourna vers son enfant pour conclure leur discussion :

— Je crois savoir qui l'a prise. C'est cet affreux jeune homme socialiste. Il adore les Russes et les Allemands et déteste les Anglais... Que pouvez-vous attendre d'autre de sa part ?

— Il ne l'a jamais touchée, répondit la jeune fille fièrement. Je n'ai pas cessé de l'observer hier soir et s'il s'était emparé de la perle, je l'aurais sûrement vu.

Elle défia l'assistance, le front haut.

Tommy créa une diversion en demandant à parler à Mrs Betts. Lorsque les Kingston Bruce se furent retirés pour aller prévenir l'Américaine, il chuchota :

— Je me demande quelle est la personne qui cachait une petite cuillère dans son manchon ?

— Je me le demande aussi, répondit Tuppence à voix basse.

Une femme forte, à la voix assurée, fit irruption dans la pièce. Son mari, qui la suivait, montrait un air résigné.

— Il est bien exact, Mr Blunt, entama Mrs Betts, que vous êtes un détective privé et que vous résolvez tous les problèmes en un rien de temps ?

— On me surnomme « l'éclair », madame. Permettez-moi de vous poser quelques questions.

Les événements qui suivirent s'enchaînèrent rapidement. Tommy examina le pendentif endommagé, la table où il avait été posé et Mr Betts sortit de sa torpeur pour faire allusion à la valeur de la perle en dollars.

Le détective eut très vite la certitude qu'il n'aboutissait à rien.

— Je crois que cela suffira, déclara-t-il. Miss Robinson, veuillez m'apporter mon appareil spécial.

Miss Robinson obéit.

— Une petite invention personnelle, expliqua Tommy à la ronde. Vous voyez, rien en apparence ne le différencie d'un appareil photographique ordinaire.

Sous l'œil respectueux des Betts, il prit des clichés du bijou, de la table et du salon.

Puis, Miss Robinson fut priée d'aller interroger les domestiques.

Devant l'impatience que reflétaient les visages du colonel et de Mrs Betts, Tommy crut bon de fournir quelques explications.

— Voici où en est la situation. Ou bien la perle est encore dans la maison... ou elle n'est plus dans la maison.

— Très juste, répondit le colonel avec peut-être plus d'enthousiasme que la remarque n'en justifiait.

— Si elle n'est plus dans la maison, elle peut se trouver n'importe où. Mais si elle est dans la maison, le champ des recherches est restreint...

— Et une fouille doit être entreprise, coupa le colonel. Je comprends et je vous donne *carte blanche*, Mr Blunt. Fouillez du grenier à la cave.

— Oh ! Charles, murmura plaintivement Mrs Kingston Bruce, pensez-vous que ce soit raisonnable ? Les domestiques vont se formaliser et ils risquent de nous quitter.

— Nous fouillerons leurs appartements en dernier, concéda le détective. Le voleur a sûrement dissimulé le joyau là où personne ne songerait à le chercher.

— Il me semble avoir lu cela quelque part, observa le colonel.

— Vous vous souvenez probablement de l'affaire « Le Roi en discute avec Bailey » qui créa un précédent.

— Heu... oui.

L'ancien militaire paraissait cependant incertain.

— Voyons... la cachette la moins évidente est l'appartement de Mrs Betts.

— Le mien ? Ce serait vraiment original !

Sans plus de façon, elle conduisit le jeune homme à sa chambre où Tommy utilisa une fois de plus son appareil.

Tuppence se joignit bientôt à eux.

— J'espère que vous ne vous opposerez pas à ce que mon assistante jette un coup d'œil dans votre penderie, Mrs Betts ?

— Pas du tout. Avez-vous encore besoin de moi ?

Tommy lui assura qu'il n'avait aucune raison de la retenir plus longtemps et elle se retira.

— Nous ferons aussi bien de continuer à jouer le jeu, annonça Tommy, mais personnellement, je ne pense pas que nous ayons la moindre chance de tomber sur cette perle. Maudite soit votre géniale idée de garantir un résultat satisfaisant en 24 heures, Tuppence !

— Écoutez. Les domestiques, j'en suis sûre, ne savent rien, mais j'ai réussi à faire parler la bonne française. Il paraît que la dernière fois que lady Laura se trouvait ici, il y a un an, elle est revenue de chez des amis des Kingston Bruce avec lesquels elle avait pris le thé, et une petite cuillère est tombée de son manchon. Tout le monde a pensé que la petite cuillère s'était égarée là par mégarde. Mais, ce ne fut pas la seule fois où pareil... accident se produisit. D'un bout de l'année à l'autre, lady Laura est invitée. J'imagine qu'elle n'a pas un sou vaillant, mais son titre lui ouvre certaines portes. Coïncidence ou pas... des vols ont eu lieu lors de son passage dans cinq maisons différentes, vols allant de bagatelles à des bijoux de valeur.

— Fichtre ! Savez-vous où est sa chambre ?

— Juste en face.

— M'est avis que nous devrions y jeter un rapide coup d'œil.

Ils poussèrent la porte qu'ils trouvèrent entrebâillée et découvrirent un appartement spacieux, aux meubles laqués blancs et agrémenté de longs rideaux rose pâle qui encadraient la large fenêtre. Une porte intérieure s'ouvrait sur la salle de bains. Une jeune fille, mince et brune, vêtue avec

discrétion, en émergea. À la vue des intrus, elle poussa une exclamation étouffée.

— Voici Élise, Mr Blunt, annonça Tuppence, la bonne de lady Laura.

Tommy pénétra dans la salle de bains et y admira les installations somptueuses et ultra-modernes. Pour dissiper l'attitude méfiante de la jeune Française, il lança d'un ton enjoué :

— Vous êtes occupée à vos travaux, mademoiselle Élise ?

— Oui, monsieur. Je nettoie la baignoire de Milady.

— Voyons, cela ne vous ennuerait pas de laisser cette tâche un moment pour m'aider à prendre des photos ? J'ai un appareil particulier avec lequel je photographie toutes les pièces.

La porte de communication claqua brusquement dans son dos. Élise sursauta :

— Qui a fermé cette porte ?

— Ce doit être le vent, suggéra Tuppence.

Élise voulut leur ouvrir la porte mais la poignée résista à sa pression.

— Que se passe-t-il ? demanda vivement Tommy.

— Quelqu'un a dû fermer à clé de l'extérieur.

Elle prit une serviette et essaya à nouveau. Cette fois, la poignée tourna et la porte s'ouvrit sans problème.

— *Voilà qui est curieux* ^[1] ! Elle devait être coincée.

La chambre à coucher était vide. Tommy récupéra son attirail et les deux jeunes femmes travaillèrent sous ses ordres. Mais de temps en temps, le regard du détective se posait sur la porte de communication.

— Je me demande pourquoi cette porte refusait de s'ouvrir, murmura-t-il.

Il alla l'examiner avec minutie, l'ouvrit et la referma plusieurs fois. La poignée fonctionnait à la perfection.

— Encore un cliché, annonça-t-il en soupirant. Voulez-vous écarter ce rideau rose, mademoiselle Élise ? Merci. Maintenez-le ainsi.

Le déclic familier se produisit. Tommy évoqua une excuse quelconque pour se débarrasser de la Française et saisissant Tuppence par le bras, lui souffla :

— Écoutez, j'ai une idée. Pouvez-vous rester ici ? Fouillez partout... cela prendra du temps. Essayez d'interviewer la vieille Lady mais ne l'alarmez pas. Dites-lui que vous soupçonnez la bonne qui assure le service

de la salle à manger. Mais quoi que vous fassiez, ne la laissez pas sortir de la maison. Je vais prendre la voiture et reviendrai le plus rapidement possible.

— D'accord. Ne soyez pas trop sûr de vous, cependant. Vous oubliez un détail : la fille de la maison... J'ai appris à son sujet un fait qui m'intrigue. D'après l'heure à laquelle elle a quitté les « Lauriers » pour venir nous voir, elle aurait mis deux heures pour arriver à l'agence. C'est impensable ! Où donc s'est-elle rendue durant ce laps de temps ?

— Effectivement, il y a quelque chose de louche là-dessous, admit Tommy. Suivez la piste qu'il vous plaira mais cependant, ne permettez pas à lady Laura de quitter la maison. Qu'est-ce que c'est ?

Son oreille fine venait de percevoir un léger bruissement sur le palier. Il bondit vers la porte mais trouva le corridor vide.

— Au revoir donc, lança-t-il. Je reviendrai dès que je le pourrai.

*

* *

Tuppence regarda la voiture s'éloigner, l'esprit troublé. Tommy semblait tellement sûr... pour sa part, elle hésitait. Il y avait une ou deux choses qu'elle ne comprenait pas très bien.

De la fenêtre qui surplombait l'entrée, elle vit un homme sortir de l'abri d'une porte cochère et s'avancer vers la maison. Presque aussitôt, la sonnette de la porte d'entrée résonna.

Tuppence dévala les escaliers. Elle fit un geste impératif à Gladis Hill qui entra dans le hall et alla ouvrir elle-même au visiteur.

C'était un grand jeune homme maigre, aux vêtements mal ajustés et à l'œil sombre.

Après une courte hésitation, il s'enquit :

— Miss Kingston Bruce est-elle là ?

Elle s'effaça pour le laisser passer.

— Mr Rennie, si je ne me trompe pas ? dit-elle avec un sourire.

Il jeta un rapide coup d'œil sur l'inconnue.

— En effet.

— Veuillez entrer par ici.

Elle le fit passer dans le bureau qui se trouvait vide et en referma la porte.

Rennie lui fit face, les sourcils froncés.

— Je veux voir Miss Kingston Bruce.

— Je doute que ce soit possible, répondit son interlocutrice sans se troubler.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-il avec rudesse.

— Agence Internationale de Recherches Blunt.

Le jeune homme tressaillit.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Mr Rennie. Pour commencer, nous sommes au courant de la visite que vous a rendue Miss Kingston Bruce, ce matin.

C'était là une hypothèse audacieuse mais elle réussit. Devinant la consternation du garçon, Tuppence enchaîna vivement :

— Trouver la perle est ce qui importe le plus, Mr Rennie. Personne dans cette maison ne souhaite de... publicité. Ne pourrions-nous pas en venir à quelque arrangement ?

Il la fixa.

— Je me demande ce que vous savez... Laissez-moi réfléchir un moment.

Il se cacha le visage dans les mains puis posa une question des plus insolites :

— Dites-moi, est-ce vrai que le jeune St. Vincent doit se marier ?

— Certain. Je connais sa fiancée.

Rennie prit soudain un ton confidentiel.

— Ces derniers temps ont été difficiles. Ils n'ont cessé de tourmenter Béatrice du matin au soir. Ils veulent absolument la jeter à la tête de ce type. Tout ça, parce qu'un jour, il héritera d'un titre. Si j'étais au gouvernement...

— Laissons la politique de côté, coupa vivement Tuppence. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous pensez que Miss Kingston Bruce a volé cette perle ?

— Je... je n'ai jamais pensé cela.

— Si... assura calmement son vis-à-vis. Je vous ai surpris, guettant le départ du détective et lorsque le champ a été libre, vous êtes venu demander à parler à la jeune fille. C'est clair. Si c'était vous le voleur, vous n'auriez pas l'air aussi inquiet.

— Son attitude me parut si étrange... Elle est venue me voir ce matin pour m'apprendre le vol, expliquant qu'elle se rendait dans une agence de

détectives privés. Elle paraissait sur le point de me confier quelque chose sans parvenir à l'exprimer.

— En ce qui me concerne, seule la perle m'intéresse. Vous feriez mieux d'aller vous expliquer avec miss Kingston Bruce.

Mais à ce moment, le colonel Kingston Bruce entra dans la pièce.

— Le déjeuner est servi, Miss Robinson. Vous vous joindrez bien à nous. Le...

Il s'interrompit pour lancer un regard furibond au visiteur.

— De toute évidence, observa ce dernier, vous n'avez pas l'intention de m'inviter ? J'ai compris, je m'en vais.

— Revenez plus tard, lui souffla Tuppence alors qu'il passait près d'elle.

La jeune femme suivit le maître de maison qui continuait de bougonner dans sa moustache sur l'impudence éhontée de certains individus. Ils pénétrèrent dans une salle à manger massive où la famille se trouvait déjà réunie. Tuppence connaissait tout le monde sauf une seule personne.

— Lady Laura, voici Miss Robinson qui nous prête aimablement son concours.

La vieille dame inclina la tête et se mit en devoir de dévisager la nouvelle venue à travers son face-à-main. C'était une grande femme mince, au sourire triste, à la voix douce et à l'œil perçant. Tuppence lui retourna son regard inquisiteur et les yeux de lady Laura se baissèrent.

Après le repas, l'aristocrate engagea nonchalamment la conversation et s'enquit, sans en avoir l'air, des progrès de l'enquête. Tuppence fit adroitement allusion à la suspicion qui pesait sur Gladis Hill, mais son attention commençait à délaissier lady Laura. Pour elle, la vieille dame pouvait à la rigueur escamoter des petites cuillères et autres objets similaires, mais sûrement pas la perle rose.

Bientôt, la jeune femme se remit au travail. Le temps passait. Aucune nouvelle de Tommy et ce qui importait plus encore à ses yeux, aucune nouvelle de Mr Rennie.

En sortant d'une chambre, elle se heurta inopinément à Béatrice Kingston Bruce qui se dirigeait vers les escaliers, habillée pour sortir.

— J'ai peur que vous ne puissiez vous absenter pour le moment, fit observer Tuppence.

La jeune fille la toisa avec mépris.

— Que je sorte ou non ne vous concerne en rien.

— Il n'empêche qu'avertir la police ou non relève de mes attributions.

À ces mots, la jeune fille pâlit.

— Non. Il ne faut pas... je ne sortirai pas... mais n'en faites rien, je vous en prie !

Elle agrippa la secrétaire d'un air suppliant.

— Chère Miss Kingston Bruce, déclara Tuppence tranquillement. Pour moi, l'affaire a été limpide dès le début. Je...

Dans le fort de la discussion, Tuppence n'avait pas entendu le timbre de l'entrée. Étonnée, elle découvrit Tommy qui grimpait les escaliers en courant alors que, dans le hall, un homme de forte corpulence, aux épaules massives, ôtait respectueusement son chapeau melon.

— Inspecteur Marriot de Scotland Yard, se présenta-t-il dans un sourire.

Poussant un cri, Béatrice Kingston Bruce dévala les escaliers au moment où la porte s'ouvrait à nouveau devant Mr Rennie.

— Vous venez de tout gâcher, lança Tuppence furieuse.

— Hé ? grogna Tommy au passage.

Il se précipita dans la chambre de lady Laura puis dans la salle de bains et réapparut avec un gros morceau de savon.

L'inspecteur grimpait l'escalier à sa rencontre tout en expliquant :

— Elle s'est laissé emmener sans histoire. Elle n'en était pas à son coup d'essai et belle joueuse, elle sait reconnaître quand le coup est raté. Et la perle ?

— J'ai idée, répondit Tommy en lui tendant son butin, que vous la trouverez là-dedans.

Une lueur de satisfaction anima le regard de l'inspecteur.

— Un vieux truc qui réussit encore. Coupez un morceau de savon en deux, creusez une niche pour le bijou et reformez le savon que vous passez sous l'eau chaude. Du bon travail, sir.

Tommy accepta le compliment avec satisfaction et regagna le rez-de-chaussée en compagnie de Tuppence. Là, ils furent accueillis par le colonel qui serra chaleureusement la main de Tommy.

— Cher monsieur, je ne puis assez vous remercier. Lady Laura tient aussi à vous exprimer sa gratitude.

— Je suis heureux que nous vous ayons donné satisfaction, répondit simplement le détective. Mais j'ai peur de ne pouvoir rester plus longtemps. Un rendez-vous des plus urgents m'attend. Un membre du Cabinet...

Il sortit à grandes enjambées et sauta au volant de sa voiture. Tuppence s'installa près de lui.

— Mais, Tommy, s'exclama-t-elle, ils n'ont pas arrêté lady Laura en fin de compte ?

— C'est vrai ! Je ne vous ai pas mise au courant ! Ils n'ont pas arrêté lady Laura mais Élise. Vous voyez, ajouta-t-il alors que sa compagne demeurait abasourdie, j'ai moi aussi souvent essayé d'ouvrir une porte alors que je me lavais les mains ! C'est impossible. Et cet après-midi, je me suis demandé ce qu'Élise avait bien pu fabriquer avec le savon pour que ses mains en soient tout imprégnées. Vous vous souvenez qu'ensuite elle s'est servie d'une serviette de toilette, enlevant ainsi les traces qui recouvraient la poignée ? Il m'est brusquement venu à l'esprit qu'un voleur professionnel trouverait l'idée assez ingénieuse de se faire engager comme domestique par une lady soupçonnée de kleptomanie et qui, de plus, est souvent invitée dans d'excellentes maisons. Je me suis donc arrangé pour photographier Élise en même temps qu'un coin de la chambre de sa maîtresse, et j'ai filé vers le bon vieux Scotland Yard. Rapide développement du négatif... photo. Élise est une vieille connaissance du Yard qui l'avait un peu perdue de vue.

— Et quand je pense, conclut Tuppence qui venait de retrouver l'usage de la parole, que ces deux jeunes idiots se soupçonnaient mutuellement ! Mais pourquoi ne m'avez-vous pas mise au courant de vos intentions avant de partir ?

— Ma savante amie oublie que Thorndyke ne parle jamais avant le dénouement. D'autre part, Tuppence, vous et votre amie Jeannette Smith m'avez fait marcher la dernière fois, n'est-ce pas ? À présent, nous sommes quittes !

IV L'affaire du sinistre étranger

(The Adventure of the sinister Stranger)

L'atmosphère restait calme à l'Agence Internationale de Recherches. La lettre tant attendue du marchand de jambons n'arrivait pas et les enquêtes sérieuses ne se présentaient pas vite.

Albert, le garçon de courses, entra avec un paquet cacheté qu'il déposa sur la table.

— Le Mystère du colis cacheté, annonça Tommy d'un ton emphatique. Contient-il les perles légendaires d'une Grande Duchesse russe ? Ou est-ce une machine infernale destinée à faire sauter les « Célèbres Détectives de Blunt » ?

— En réalité, remarqua Tuppence en déchirant l'emballage, c'est mon cadeau de mariage pour Francis Haviland. Très chic, vous ne trouvez pas ?

Tommy prit le mince étui à cigarettes en argent qu'elle lui tendait, remarqua l'inscription gravée : « *À Francis de la part de Tuppence* », l'ouvrit, le referma et hocha la tête.

— Vous jetez votre argent par les fenêtres, ma chérie. Pour mon anniversaire, le mois prochain, je veux le même, mais en or. Quelle idée de gâcher une pareille merveille pour un Francis Haviland qui a été et sera toujours le plus parfait imbécile que Dieu créa jamais !

— Vous oubliez que je lui servais de chauffeur durant la guerre, alors qu'il était général. Ah ! c'était le bon vieux temps.

— C'est vrai, concéda Tommy. Je me souviens des nombreuses beautés qui venaient m'embrasser à l'hôpital. Cependant, je ne leur envoie pas pour

autant à chacune un cadeau de mariage. Je ne crois pas que la mariée appréciera beaucoup votre présent, Tuppence.

— C'est joli et peu encombrant à porter, ne trouvez-vous pas ? remarqua Tuppence faisant peu de cas de son observation.

Tommy glissa l'objet dans sa poche.

— Parfait ! approuva-t-il. Hello ! voici Albert avec le dernier courrier de la journée. Très probablement, la Duchesse de Perthshire nous charge de retrouver son précieux pékinois.

Ensemble, ils trièrent les lettres. Soudain, Tommy laissa échapper un sifflement prolongé et brandit un pli.

— Une enveloppe bleue avec un timbre russe. Vous souvenez-vous de ce qu'a dit le Boss à ce sujet ?

— Enfin ! s'exclama Tuppence. Ouvrez-la vite et voyez si son contenu est conforme aux prévisions. Il doit s'agir d'un marchand de jambons, je crois ?... Une minute, Tommy ; nous n'avons pas de lait pour le thé. Je vais envoyer Albert nous en acheter.

Elle revint quelques instants plus tard, ayant expédié Albert en course et trouva Tommy la missive à la main.

— Comme nous le pensions, Tuppence, c'est presque mot pour mot ce que le Patron nous annonçait.

Tuppence lut à son tour.

Les phrases s'allongeaient en un style guindé. La lettre était signée par un certain Gregor Feodorsky, anxieux de recevoir des nouvelles de sa femme. L'Agence Internationale de Recherches était priée de ne pas regarder à la dépense dans son effort pour la retrouver. Personnellement, Feodorsky ne pouvait quitter son pays pour le moment, à cause d'une crise dans la vente des porcs.

— Je me demande ce que tout ça signifie vraiment ? fit remarquer pensivement Tuppence en étalant la missive devant elle.

— Un code quelconque, je suppose. Mais là n'est pas notre affaire. Nous devons nous borner à transmettre la lettre le plus rapidement possible. Auparavant, il nous faut décoller le timbre pour vérifier si le numéro 16 se trouve bien inscrit en dessous.

— D'accord. Mais j'imagine...

Elle s'arrêta net et Tommy, surpris de son soudain silence, leva la tête pour découvrir la large silhouette d'un inconnu qui obstruait l'entrée de la pièce.

L'intrus avait un air imposant, la carrure massive et un visage tout rond terminé par une mâchoire puissante. Il devait avoir dans les quarante-cinq ans.

— Je vous prie de m'excuser, commença-t-il. Ayant trouvé votre bureau de réception vide et cette porte ouverte, j'ai pris la liberté de venir vous importuner. Je suis bien à l'Agence Internationale de Détectives de Mr Blunt ?

— Certainement.

— Et vous êtes probablement Mr Blunt. Mr Théodore Blunt ?

— Lui-même. Vous désirez me consulter ? Voici ma secrétaire, Miss Robinson.

Tuppence inclina gracieusement la tête mais continua de surveiller étroitement l'inconnu à travers ses cils baissés. Elle se demandait depuis combien de temps il était à la porte et ce qu'il avait pu voir et entendre. Il ne lui échappait pas que même lorsqu'il s'adressait à Tommy, son regard revenait vers le papier bleu qu'elle tenait à la main.

La voix de Tommy la ramena sèchement aux besoins du moment.

— Miss Robinson, s'il vous plaît, prenez note. À présent, monsieur, veuillez avoir l'obligeance de m'exposer la raison de votre visite.

Tuppence saisit son carnet et son crayon et le gros homme commença d'un ton bourru :

— Mon nom est Bower. Dr Charles Bower. Je vis à Hampstead où se trouve mon cabinet de consultations. Je suis venu à vous, Mr Blunt, parce que plusieurs événements étranges se sont produits récemment.

— Je vous écoute, Mr Bower.

— Deux fois au cours de la semaine dernière, j'ai été appelé par téléphone pour des cas d'urgence et... ces appels étaient faux. La première fois, j'ai pensé qu'on avait voulu me faire une mauvaise plaisanterie mais, à mon retour, la fois suivante, j'ai constaté que certains de mes papiers personnels avaient été manipulés et replacés en désordre. À la réflexion, il me sembla que la même chose s'était produite la première fois. J'ai inspecté tous mes tiroirs de plus près et acquis ainsi la certitude que mon bureau entier avait subi une fouille complète et hâtive.

Mr Bower s'arrêta et fixa son vis-à-vis d'un œil interrogateur.

— Et alors, Mr Bower ? dit le détective en souriant.

— Qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, tout d’abord, j’aimerais connaître les faits. Que gardez-vous donc dans votre bureau ?

— Mes papiers personnels.

— Oui, mais encore ? En quoi consistent-ils ? Que représentent-ils aux yeux d’un simple voleur... ou de toute autre personne ?

— Je ne pense pas que, pour un malfaiteur ordinaire, ils puissent présenter la moindre valeur mais mes notes sur certains alcaloïdes mal connus pourraient intéresser quelqu’un pourvu des connaissances techniques appropriées. J’étudie ces alcaloïdes depuis quelques années. Ce sont des poisons mortels virulents et presque impossibles à déceler, qui déclenchent des réactions inconnues.

— Leur secret aurait donc une valeur marchande ?

— Pour des personnes sans scrupules, oui.

— Et vous soupçonnez... qui ?

Le médecin haussa ses massives épaules.

— D’après les apparences, aucune porte de la maison n’a été forcée. Il s’agirait donc de quelqu’un qui vit sous mon toit. Et cependant, je ne puis croire...

Il s’interrompit brusquement pour reprendre d’un ton grave :

— Mr Blunt, je dois m’en remettre entièrement à vous. Je n’ose confier cette affaire à la police. De mes trois domestiques, je suis presque complètement sûr. Ils me servent depuis longtemps avec fidélité. Cependant, on ne sait jamais. Et j’ai mes deux neveux, Bertram et Henry. Henry est un bon garçon... un très bon garçon. Il ne m’a jamais donné le moindre souci. Un excellent jeune homme qui travaille dur. Bertram, hélas, est de caractère complètement opposé : révolté, dépensier et d’une paresse désespérante.

— Si je comprends bien, vous soupçonnez votre neveu Bertram d’être mêlé à cette affaire ? Pour ma part, je ne suis pas de cet avis. Ce serait plutôt Henry, le trop bon garçon que je soupçonnerais.

— Mais pourquoi ?

— D’après mon expérience, cher monsieur, les individus louches sont toujours innocents et vice versa. En vérité, je suis de plus en plus enclin à accuser le bon Henry.

— Excusez-moi, intervint Tuppence d’une voix déférente, si j’ai bien compris, le Dr Bower avait l’habitude de garder ces notes sur... heu... des alcaloïdes mal connus, dans son bureau avec ses autres papiers ?

— Dans le même bureau, mais à l’abri dans un tiroir secret dont je suis le seul à connaître l’existence. C’est la raison pour laquelle ils ont échappé jusqu’ici au chercheur.

— Et en quoi puis-je vous être utile dans cette affaire, Mr Bower ? demanda Tommy. Prévoyez-vous qu’une troisième fouille aura lieu ?

— Mr Blunt, j’ai tout lieu de le croire. Cet après-midi même, j’ai reçu un télégramme d’un de mes clients que j’avais envoyé à Bournemouth, il y a quelques semaines. D’après le télégramme, cet homme se trouve dans un état critique et me prie d’aller le voir de toute urgence. Rendu méfiant par les événements dont je vous ai parlé, j’ai télégraphié à mon tour à Bournemouth avec réponse payée. J’ai appris que mon malade, qui se porte bien, n’a jamais cherché à me joindre. Il m’est alors venu une idée. Si je feignais de tomber dans le piège et simulais mon départ pour Bournemouth, nous serions presque certains de surprendre le ou les voleurs. On attendra, sans aucun doute, que tout le monde soit couché pour entreprendre le travail. Je suggère que vous me retrouviez devant chez moi, ce soir vers 22 heures, afin que nous nous mettions ensemble à la tâche.

— C’est-à-dire prendre le voleur la main dans le sac, conclut Tommy qui tambourinait sur la table avec un coupe-papier. Votre plan me paraît bon. Voyons, votre adresse est...

— Les Mélèzes, Hangman’s Lane... un endroit assez désert, je le crains. Mais, nous avons une vue magnifique sur Hampstead Heath.

— Parfait.

Le visiteur se leva.

— Je vous attendrai donc devant Les Mélèzes... mettons à 21 h 55 par mesure de précaution ?

— 21 h 55, entendu. Bon après-midi, Dr Bower.

Tommy se leva, pressa le timbre placé sur son bureau et Albert parut pour reconduire le client. Le médecin se déplaçait avec une claudication accentuée qui n’affectait en rien son allure de colosse.

— Un adversaire difficile, murmura Tommy entre ses dents. Eh bien ! Tuppence, ma vieille, qu’en pensez-vous ?

— Clubfoot !

— Comment ?

— J’ai dit, Clubfoot. Mon étude des classiques n’a pas été vaine. Tommy, cette affaire est un coup monté. Alcaloïdes inconnus... et puis quoi encore ?... Je n’ai jamais entendu pareil roman !

— Je dois avouer que je n'ai pas trouvé le Dr Bower très convaincant.

— Avez-vous remarqué ses yeux fixés sur la lettre ? Je suis sûre qu'il appartient au gang. Ils ont dû découvrir que vous n'êtes pas Blunt et maintenant ils en veulent à notre peau.

— Dans ce cas, déclara Tommy en ouvrant l'armoire et contemplant ses rangées de livres d'un œil affectueux, notre rôle est facile à choisir. Nous sommes les frères Okewood. Et je serai Desmond, ajouta-t-il d'un ton définitif.

Tuppence haussa les épaules.

— Comme il vous plaira. J'aime autant être Francis car il était de beaucoup le plus intelligent des deux. Desmond se mettait toujours dans le pétrin et Francis surgissait au moment critique, déguisé en jardinier ou autre, pour sauver la situation.

— Ah ! mais je serai un super-Desmond. Lorsque j'arriverai aux Mélèzes...

Tuppence l'interrompit sans cérémonie.

— Vous n'allez quand même pas vous rendre à Hampstead ce soir ?

— Pourquoi pas ?

— Pour tomber dans un piège que nous avons éventé !

— Un piège qui n'en est plus un puisque nous le savons tel. Nuance ! J'ai l'impression que ce bon docteur va avoir une petite surprise.

— Tout ça ne me plaît pas. Vous vous souvenez de ce qui arrivait lorsque Desmond désobéissait aux ordres du Chef et agissait seul ? Nos consignes sont formelles : nous devons acheminer les lettres et rendre compte de tout événement suspect.

— Vous commettez une légère erreur. Nous devons rendre compte de la visite de quiconque mentionnerait devant nous le chiffre 16. Ce n'est pas le cas, que je sache ?

— Mauvaise excuse !

— Inutile d'insister. J'ai l'intention d'agir seul. Ma chère Tuppence, rien de fâcheux ne m'arrivera. Je me rendrai sur place, armé jusqu'aux dents. L'important est que je me tiendrai sur mes gardes et qu'ils n'en sauront rien. Le Patron me félicitera pour mon travail et mon esprit d'initiative.

— N'empêche que je n'aime pas cela. Cet homme est fort comme un gorille.

— Pour vous rassurer, ma chère, pensez à mon automatique et à son joli museau bleu.

Albert fit irruption dans la pièce et, refermant la porte derrière lui, s'avança, une enveloppe en main.

— Un gentleman désire vous voir. Lorsque je lui ai fait mon coup d'épate habituel en affirmant que vous étiez occupé avec Scotland Yard, il m'a dit qu'il était au courant. Il prétend justement venir de Scotland Yard. Et il a écrit quelque chose sur un carton qu'il a glissé dans cette enveloppe.

Tommy jeta un coup d'œil sur le bristol et un sourire éclaira son visage.

— Le gentleman s'amusait à vos dépens en disant vrai, Albert. Faites-le entrer.

Il tendit le carton à Tuppence. En travers du nom Inspecteur Dymchurch, on avait griffonné au crayon « Un ami de Marriot ».

Un instant plus tard, l'homme du Yard pénétrait dans le bureau. Petit, trapu, l'œil inquisiteur, il ressemblait à l'inspecteur Marriot.

— Bonjour ! Marriot a dû se rendre dans les Galles du Sud, mais avant son départ, il m'a recommandé de garder l'œil sur vous deux et sur cette affaire, en général. Oh ! n'ayez crainte, monsieur, ajouta-t-il vivement alors que Tommy semblait sur le point de l'interroger, nous sommes parfaitement au courant de la situation. Vous avez eu, cet après-midi, la visite d'un gentleman. Je ne sais sous quel nom il s'est présenté et j'ignore sa véritable identité, mais je possède certains détails sur son compte. Suffisamment, en tout cas, pour chercher à en savoir davantage. Suis-je sur la bonne voie en présumant qu'il vous a fixé un rendez-vous pour ce soir en un certain endroit ?

— Sans aucun doute.

— C'est bien ce que je pensais. Au 16 Westerham Road, Finsbury Park ?

— Non. Là, vous vous trompez, rectifia Tommy avec un sourire. Il s'agit des Mélèzes à Hampstead.

Dymchurch sembla complètement dérouté.

— Je ne comprends pas, grommela-t-il. Il doit appartenir à une autre bande. Les Mélèzes à Hampstead, dites-vous ?

— Oui. Je dois l'y rejoindre à 22 heures.

— N'y allez pas, monsieur.

— Voilà ! explosa Tuppence.

Tommy rougit.

— Si vous pensez, inspecteur... s'emporta-t-il.

Mais ce dernier l'apaisa en levant la main.

— Je vais vous confier ce que je pense, Mr Blunt. L'endroit où vous devriez vous trouver ce soir à 22 heures, c'est ici, dans ce bureau.

— Quoi ? crièrent-ils ensemble.

— Ici même. Peu importe la manière dont je suis au courant. Il arrive qu'un service empiète parfois sur un autre, mais vous avez reçu aujourd'hui même une de ces fameuses « lettres bleues ». Le vieux « Machin » la veut. Il vous attire donc à Hampstead, pour s'assurer le champ libre et pendant que vous ferez le pied de grue à Hampstead, il fouillera votre bureau en toute quiétude.

— Mais qu'est-ce qui lui permet de croire que la lettre se trouvera ici ? Il devrait penser que je la garde sur moi ou que je l'ai déjà fait suivre.

— Je vous demande pardon, monsieur. C'est justement là ce qu'il ne sait pas. Sans doute a-t-il pu constater que vous n'étiez pas Blunt mais pourquoi devinerait-il que vous êtes autre chose qu'un innocent gentleman ayant racheté l'agence ? Dans ce cas, la lettre traitée comme n'importe quelle autre aura été classée dans un dossier.

— Mais c'est vrai ! s'exclama Tuppence.

— Et si vous le voulez bien, c'est ce que nous allons lui laisser croire. Nous pourrons ainsi le prendre sur le fait, ici, ce soir.

— C'est donc là votre plan ?

— Oui. Cette chance n'arrive qu'une fois dans la vie. Voyons, il est maintenant 18 heures. À quelle heure quittez-vous habituellement votre bureau, monsieur ?

— Vers 18 heures, justement.

— Vous devriez donc agir comme d'habitude. En fait, nous reviendrons furtivement peu après, bien qu'il soit peu probable qu'ils arrivent avant 22 heures. Cependant, nous ne prendrons pas le risque de les manquer. Si vous voulez bien m'excuser, je vais juste jeter un coup d'œil alentour pour repérer un guetteur éventuel.

Dymchurch sortit et Tommy entama une vive discussion avec Tuppence. Cela dura quelque temps et au moment où la dispute s'échauffait, Tuppence capitula brusquement.

— D'accord. J'abandonne. Je vais rentrer tranquillement à la maison tandis que vous empoignerez des escrocs et trinquerez avec des détectives. Mais, vous ne perdez rien pour attendre, jeune homme. Je vous revaudrai de m'avoir tenue à l'écart !

Dymchurch réapparut à cet instant.

— Le terrain me semble libre mais il vaut mieux se comporter avec naturel.

Tuppence appela Albert et lui donna l'ordre de fermer. Puis tous quatre se rendirent au garage où Tommy rangeait sa voiture. Tuppence se mit au volant et Albert s'installa près d'elle. Les deux hommes prirent place à l'arrière.

Bientôt, ils furent arrêtés par un encombrement de circulation. La conductrice regarda par-dessus son épaule et hocha la tête. Tommy et le détective descendirent pour se perdre dans Oxford Street. Tuppence démarra.

— Il serait plus prudent d'attendre encore un peu avant de remonter, fit remarquer Dymchurch à Tommy, tandis qu'ils s'engageaient à grandes enjambées dans Haleham Street. Vous avez bien la clé ?

Tommy hocha affirmativement la tête.

— Alors, que diriez-vous d'un repas léger ? Il est tôt mais il y a un petit restaurant juste en face. Nous nous installerons près de la fenêtre d'où nous pourrions surveiller l'entrée de votre bureau.

Ils mangèrent de bon appétit tout en gardant l'œil sur la rue. Tommy découvrit en l'inspecteur un aimable compagnon. Il avait passé la majeure partie de sa vie à chasser les espions internationaux et il raconta, à ce sujet, des histoires qui ébahirent son auditeur.

À 20 heures, Dymchurch donna le signal du départ.

— La nuit est presque venue. Nous pouvons à présent pénétrer dans le bâtiment sans nous faire remarquer.

Ils traversèrent la chaussée, scrutèrent les alentours d'un coup d'œil et s'engouffrèrent dans le passage. Puis, ils grimpèrent les escaliers et Tommy introduisit sa clé dans la serrure. À cet instant, il crut entendre Dymchurch siffler dans son dos.

— Pourquoi sifflez-vous ?

— Ce n'est pas moi, répondit le policier surpris. Je pensais que c'était vous ?

— Ma foi, quelqu'un...

Il fut interrompu par une forte poigne qui le saisissait par derrière et avant qu'il n'ait eu le temps de crier, on écrasa sur sa bouche et sur son nez un tampon imbibé de chloroforme. Tommy se débattit avec courage mais en vain. Sa tête commença à tourner et le sol vacilla sous ses pieds. Il perdit conscience...

Il revint à lui, endolori mais en pleine possession de ses facultés. L'effet de l'anesthésique n'avait été que passager, assez long cependant pour permettre à ses assaillants de lui coller un bâillon, afin qu'il ne puisse crier.

Tommy se retrouva allongé dans un coin de son propre bureau. Deux hommes s'affairaient autour de sa table de travail et bouleversaient le contenu des placards tout en jurant grossièrement.

— Je veux bien être pendu, patron ! lança le plus grand d'une voix rauque. Nous avons mis la baraque à sac pour rien !

— Il faut pourtant qu'elle soit quelque part – répondit l'autre d'un ton hargneux – comme il ne l'a pas sur lui, elle est forcément ici.

En parlant, il se retourna et Tommy, stupéfait, reconnut en lui l'inspecteur Dymchurch. L'étonnement du jeune homme amusa l'inspecteur.

— Notre ami est donc réveillé ? Et légèrement surpris à ce que je constate ? Pourtant, c'était si simple ! Nous flairions que quelque chose de louche se manigançait à l'« Agence Internationale de Recherches ». C'était simple à vérifier. Si le nouveau Mr Blunt est un espion, il se tiendra sur ses gardes. J'envoie en éclaireur mon vieil ami Carl Bauer. Carl a l'ordre de paraître suspect en relatant une histoire bizarre. Ensuite, il disparaît et j'entre en scène. L'allusion à l'inspecteur Marriot me gagna votre confiance. Le reste fut facile.

Il rit avec une évidente satisfaction.

Tommy désirait ardemment exprimer son opinion mais le bâillon l'en empêchait. Il aurait aussi voulu se servir de ses mains et de ses pieds mais ses adversaires n'avaient pas négligé ce détail et il était soigneusement ficelé.

La transformation soudaine de l'homme qui se penchait sur lui le médusait. Personnifiant un inspecteur de Scotland Yard, il inspirait confiance et pouvait passer pour un Britannique typique. Mais à présent, malgré sa maîtrise de la langue anglaise, on voyait bien qu'il était étranger.

— Coggins, mon ami, ordonna le pseudo-inspecteur à son acolyte, sortez votre casse-tête et tenez vous près du prisonnier. Je vais lui enlever son bâillon. Mr Blunt, ce serait fou de votre part de vouloir appeler à l'aide. Je suis d'ailleurs sûr que vous en êtes déjà convaincu. Malgré votre jeune âge, vous êtes un garçon assez intelligent.

D'un geste vif, il défit le bâillon et se recula.

Tommy fit mouvoir ses mâchoires douloureuses, tourna sa langue dans sa bouche, avala sa salive... et resta silencieux.

— Je vous félicite de votre compréhension, fit observer Dymchurch. Mais n'avez-vous vraiment rien à dire ?

— Ce que j'ai à dire peut attendre, grogna Tommy. Et cela n'en perdra rien pour autant.

— Vraiment ? Figurez-vous qu'au contraire, je n'ai pas l'intention d'attendre. Mr Blunt, où est cette lettre ?

— Mon cher, je n'en sais rien, répondit gentiment Tommy. Je ne l'ai pas, ce que vous savez d'ailleurs aussi bien que moi. Si j'étais vous, je continuerais à chercher. C'est un plaisir pour moi de vous regarder jouer à cache-cache avec votre ami Coggins.

Le visage de l'étranger se rembrunit.

— Vous vous plaisez à jouer les désinvoltés, Mr Blunt ? Vous voyez cette boîte carrée, là-bas ? C'est le petit attirail de Coggins. Dedans, il y a du vitriol... oui, du vitriol et des fers qui, placés sur une flamme, peuvent être chauffés à blanc...

Tommy hochait tristement la tête.

— Une erreur de diagnostic, murmura-t-il. Tuppence et moi avons mal apprécié cette aventure. Elle n'est pas digne de Clubfoot mais de Bulldog Drummond et vous êtes l'inimitable Carl Peterson.

— De quoi diantre parlez-vous ? grogna l'autre.

— Ah ! soupira Tommy. Je vois que vous n'êtes pas familier avec les classiques du roman policier. Dommage.

— Espèce d'idiot ! Répondrez-vous ou dois-je prier Coggins de sortir ses outils ?

— Ne soyez pas si impatient. Je suis prêt à faire ce que vous voudrez mais encore faut-il que vous m'expliquiez de quoi il s'agit. Vous ne croyez quand même pas que j'ai envie d'être pelé comme un poisson ou grillé sur des charbons ardents ? J'ai horreur de la souffrance.

Dymchurch le toisa avec mépris.

— Dieu ! Ce que ces Anglais sont lâches !

— Reconnaissez plutôt qu'ils sont pleins de bon sens, mon cher, rien de plus. Laissez le vitriol tranquille et venons-en au fait.

— Je veux la lettre.

— Je vous répète que je ne l'ai pas.

— Nous le savons... nous savons aussi qui doit la détenir. La fille.

— Vous avez probablement raison. Elle a dû la glisser dans son sac lorsque votre copain Carl nous a effrayés.

— Très bien. Vous allez écrire à cette Tuppence, comme vous l'appellez, la priant d'apporter la lettre ici, immédiatement.

— Impossible... commença Tommy.

L'autre l'interrompit, furieux.

— Ah ! Vous ne pouvez pas ? Nous allons bien voir ! Coggins !

— Attendez ! Je m'apprêtais à dire que je ne pouvais pas écrire avec les bras attachés. Je ne suis pas de ces phénomènes qui rédigent un message avec leur nez ou leur coude !

— Vous êtes donc disposé à obéir ?

— Naturellement ! Je tiens à me montrer complaisant et agréable. En échange, bien sûr, vous ne ferez aucun mal à Tuppence ? C'est une fille tellement gentille.

— Nous ne voulons que la lettre, affirma Dymchurch d'un ton peu convaincant.

Sur un signe, Coggins dénoua les liens qui immobilisaient les bras de Tommy et ce dernier exécuta quelques mouvements pour se dégourdir.

— Ah ! ça va mieux, lança-t-il gaiement. L'aimable Coggins voudrait-il me passer mon stylo ? Il doit se trouver sur la table avec le contenu de mes poches.

D'un air maussade, le garçon lui apporta le stylo et une feuille de papier.

— Attention à ce que vous écrirez, l'avertit Dymchurch. Nous vous laissons choisir vos phrases mais rappelez-vous que l'échec signifie... la mort... et elle sera lente.

— Dans ce cas, je m'appliquerai de mon mieux.

Il réfléchit un moment puis se mit à griffonner quelques mots.

— Que pensez-vous de ceci ? s'enquit-il, le message terminé.

Chère Tuppence,

Pouvez-vous venir au bureau tout de suite avec la lettre bleue ? Il faut que nous la déchiffrions sans délai. Faites vite. Francis.

— Francis ? Le pseudo-inspecteur haussa les sourcils. Est-ce ainsi qu'elle vous nommait tout à l'heure ?

— Comme vous n'étiez pas présent à mon baptême, il n'y a aucune raison pour que vous connaissiez mon prénom. Mais je pense que l'étui à

cigarettes que vous avez pris dans ma poche vous apportera la preuve de ma sincérité.

L'homme prit l'objet sur la table, lut l'inscription gravée et eut un sourire.

— Vous vous conduisez sagement, je suis heureux de le constater. Coggins, donnez ce message à Vassili qui est de garde derrière la porte, qu'il le porte tout de suite.

Les vingt minutes suivantes s'écoulèrent lentement et les dix minutes qui suivirent, encore plus lentement. Dymchurch marchait de long en large. Son visage s'assombrissait à vue d'œil.

Il se tourna brusquement vers Tommy, l'air menaçant.

— Si vous avez commis la folie de nous rouler...

— Les femmes se font toujours attendre. J'espère que vous ne serez pas méchant avec la petite Tuppence, lorsqu'elle arrivera ?

— Oh non ! Nous nous arrangerons pour que vous partiez de compagnie...

— Salaud ! rugit Tommy.

Un mouvement soudain se produisit dans le bureau de réception. Une tête que Tommy ne connaissait pas encore et l'homme débita quelques mots en russe.

— Bien, répondit Dymchurch. Elle arrive... et seule.

Une légère angoisse étreignit le prisonnier. L'instant d'après la voix de Tuppence s'éleva.

— Oh ! vous voilà, inspecteur ? J'ai apporté la lettre. Où est Francis ?

Sur ces mots, elle s'avança dans la pièce. Vassili lui tomba dessus et lui appliqua sa main sur la bouche. Dymchurch lui arracha son sac des mains pour en bouleverser fébrilement le contenu. Il poussa soudain une exclamation de joie et brandit une enveloppe bleue au timbre russe. Coggins manifesta son contentement en émettant un cri rauque.

Et juste au milieu de cet instant de triomphe, l'autre porte, celle donnant sur le bureau de Tuppence, s'ouvrit doucement, livrant passage à l'inspecteur Marriot et à deux de ses hommes, revolver au poing. Marriot aboya :

— Les mains en l'air !

Il n'y eut pas de lutte. Les bandits, surpris, n'offrirent aucune résistance. L'automatique de Dymchurch se trouvait sur la table et ses acolytes n'étaient pas armés.

— Un excellent coup de filet, commenta l'inspecteur tout en faisant claquer la dernière paire de menottes.

Fou de rage, Dymchurch foudroyait Tuppence du regard.

— Petite garce, rugit-il. C'est vous qui les avez amenés !

La jeune femme éclata de rire.

— J'aurais dû me douter de quelque chose lorsque vous avez fait allusion au chiffre 16 cet après-midi. Mais ce n'est que le message de Tommy qui m'a décidée à agir. J'ai tout de suite téléphoné à l'inspecteur Marriot puis à Albert qui détient un trousseau de clés du bureau. Je suis arrivée la première, avec l'enveloppe bleue. Quant à la lettre... je l'ai fait suivre, conformément aux ordres, dès que je vous eus déposés tous les deux dans Oxford Street.

Un seul mot retenait l'attention du pseudo-inspecteur qui lança, incrédule :

— Tommy ?

Ce dernier, qui venait juste d'être débarrassé de ses liens, s'approcha du groupe.

— Bien joué, camarade Francis, approuva-t-il en prenant les mains de Tuppence dans les siennes. (Puis, se tournant vers l'étranger :) Comme je vous le disais, mon cher, vous devriez vraiment lire les classiques.

V L'homme habillé de journaux

1 Impasse au roi (Finessing the King)

Par un après-midi humide, Tuppence, qui venait de parcourir le *Daily Leader*, abandonna le journal d'un air songeur.

— Savez-vous à quoi je pense, Tommy ?

— Impossible à deviner, grogna ce dernier. Vous pensez à tant de choses à la fois !

— Je me disais que nous pourrions aller danser.

Tommy s'empara vivement du journal.

— Votre annonce fait très bon effet, remarqua-t-il en penchant la tête de côté : « Les célèbres détectives de Blunt »... Tuppence, je ne sais si vous vous en rendez compte mais c'est vous et vous seule qui représentez les « célèbres détectives de Blunt » ?

— Je vous parlais de danser.

— J'ai remarqué quelque chose de curieux dans les journaux. Voyons si vous l'avez découvert vous aussi. Prenez ces trois exemplaires du *Daily Leader* et dites-moi ce qui les différencie ?

Tuppence compara les en-têtes avec curiosité.

— Cela me paraît assez simple, finit-elle par déclarer, une pointe de mépris dans la voix. L'un est d'aujourd'hui, le second d'hier et le troisième d'avant-hier.

— Absolument génial, mon cher Watson. Mais il ne s'agit pas de cela. Observez les en-têtes de plus près et comparez-les avec attention. Remarquez-vous quelque dissemblance ?

— Non, et de plus je suis sûre qu'il n'y en a aucune.

Tommy soupira et joignit les mains à la manière – si particulière – de Sherlock Holmes.

— Cependant, vous lisez les journaux autant, sinon plus que moi. Mais moi, j’observe et vous, pas. Si vous voulez bien regarder à nouveau l’entête du *Daily Leader* d’aujourd’hui, vous verrez qu’au milieu du jambage du D se trouve un petit point blanc, ainsi que dans le L du même mot. Mais dans le journal d’hier, on retrouve ces marques non pas dans le mot DAILY mais dans le L de LEADER qui en comprend deux. Passons à avant-hier. Voyez... Deux points dans le D de DAILY. Ces entêtes sont donc imprimés différemment chaque jour.

— Pourquoi ?

— C’est là un secret de journaliste.

— Ce qui veut dire que vous n’en savez rien et n’arrivez pas à deviner.

— Je constate seulement que la pratique en est commune à tous les journaux.

— Ce que vous êtes astucieux ! Surtout lorsqu’il s’agit de faire dévier la conversation. Revenons à ce que je vous disais auparavant.

— Oui ?

— Le bal des Trois Chœurs.

Tommy protesta :

— Non, Tuppence. Je vous en prie. Je ne suis plus assez jeune pour cela.

— Lorsque j’étais une innocente jeune fille, on m’enseignait que les hommes... et plus particulièrement les hommes mariés aimaient à boire, danser et se coucher tard. Seule une femme exceptionnellement belle et habile pouvait les garder à la maison. Encore une illusion de perdue ! Toutes les femmes que je connais rêvent de sortir, d’aller danser et se lamentent parce que leurs maris préfèrent chausser leurs pantoufles et gagner leur lit à 21 h 30. Et pourtant, vous dansez si bien, Tommy chéri.

— Allez-y doucement avec la pommade, Tuppence.

— Ce n’est pas uniquement pour le plaisir de la danse que j’ai envie de me rendre à ce bal. Cette annonce m’intrigue.

Elle reprit le journal et lut :

« *Jouez 3 Cœur. 12 plis. As de pique. Impasse au Roi nécessaire.* »

— Un moyen plutôt coûteux d’apprendre à jouer au bridge, déclara Tommy.

— Ne soyez pas idiot ! Cela n’a rien à voir avec le bridge. Il se trouve qu’hier je déjeunais avec une amie à l’*As de Pique*. C’est une curieuse petite

boîte dans Chelsea. Mon amie m'a appris que les gens de théâtre y venaient au cours de la soirée pour y déguster des œufs au bacon et des croque-monsieur : tout cela fait très bohème. Il y a des loges dissimulées tout autour de la salle et à mon avis, l'endroit ne doit pas être tellement correct !

— Et vous pensez que...

— *3 Cœur* est mis pour le *bal des Trois Chœurs*. 12 plis veut dire 12 heures ou plus exactement minuit. *As de Pique* désigne la boîte du même nom.

— Et que faites-vous de l'impasse au Roi ?

— Ma foi, je pensais que nous pourrions le découvrir ensemble ?

— Je ne serais pas surpris que vous ayez deviné juste, reconnut Tommy. Mais je ne vois pas très bien pourquoi vous tenez à intervenir dans les affaires sentimentales d'autrui ?

— Je n'interviendrai pas. Je propose seulement une expérience intéressante au point de vue détective. *Nous avons besoin d'entraînement.*

— N'empêche que votre véritable but est de vous rendre au bal des Trois Chœurs et de danser ! On peut dire que vous avez de la suite dans les idées !

Tuppence éclata de rire avec effronterie.

— Soyez beau joueur, chéri ! Oubliez que vous avez trente-deux ans et un poil gris dans votre sourcil gauche.

— J'ai toujours été faible avec les femmes ! Dois-je me rendre ridicule en portant un travesti ?

— Certainement, mais vous pouvez me faire confiance là-dessus. J'ai une idée merveilleuse.

Lorsqu'il rentra chez lui, le lendemain soir, Tommy vit Tuppence sortir de sa chambre et se précipiter sur lui, en annonçant :

— Il est arrivé.

— Qui ça ?

— Le costume. Venez le voir.

Tommy obéit. Sur le lit s'étalait un uniforme complet de pompier, que complétait un casque étincelant.

— Grand Dieu ! Me serais-je enrôlé dans la brigade des pompiers de Wembley sans le savoir ?

— Vous n'avez pas encore compris. Faites travailler vos petites cellules grises, *mon ami*.

— Attendez... je commence à comprendre. Tout cela cache un motif obscur. Qu'allez-vous porter, Tuppence ?

— Un de vos vieux costumes, chapeau américain et paire de lunettes en corne.

— La description est assez rudimentaire mais je saisis. Mc Carty incognito. Et je suis Riordan.

— Exactement. J'ai pensé que nous devions pratiquer les méthodes américaines aussi bien que les anglaises. Pour une fois, je serai la vedette et vous serez mon humble assistant.

— N'oubliez pas, l'avertit Tommy, que c'est toujours une innocente remarque du simple Danny qui met Mc Carty sur la bonne piste.

Mais Tuppence se contenta de rire. Elle se trouvait dans une heureuse disposition d'esprit.

La soirée fut des plus réussies. L'assistance, la musique, les costumes fantasques... tout conspira à ravir le jeune couple. Tommy oublia son rôle du mari que l'on sort contre son gré et qui s'ennuie.

À minuit moins dix, ils se rendirent en voiture au mal famé *As de Pique*. Comme l'avait décrit Tuppence, il s'agissait d'un antre souterrain, minable, d'apparence très excentrique. Les couples travestis y grouillaient. Des loges closes s'alignaient contre les murs et les Beresford en accaparèrent une dont ils laissèrent la porte entrouverte afin d'observer ce qui se passait dans la salle.

— Je me demande si nous allons repérer ceux qui nous intéressent ? remarqua Tuppence. Que pensez-vous de cette Colombine là-bas, accompagnée du Méphistophélès en rouge ?

— Je préfère le rusé Mandarin et la dame qui essaie d'être prise pour un cuirassé... Plutôt, un yacht de plaisance, à mon avis.

— Comme il est spirituel ! Il a juste bu ce qu'il faut ! Qui est cette dame qui arrive, vêtue en Dame de Cœur ? Un costume ingénieux.

La personne en question pénétra dans la loge contiguë à la leur, suivie de son escorte, « l'Homme habillé de Journaux » d'« Alice au Pays des Merveilles ». Ils portaient tous deux le loup classique, assez usité à l'*As de Pique*.

— Je suis sûre que nous sommes plongés dans une atmosphère malsaine, émit Tuppence, le regard pétillant, des scandales se tramant tout autour de nous.

Un cri, apparemment de protestation, s'éleva de la loge voisine, dominé par un rire masculin bruyant. Tout le monde riait ou chantait. Les voix aiguës des femmes contrastaient avec celles de leurs escortes mâles.

— Regardez cette bergère ! s'exclama Tommy. Celle qui accompagne le Français comique. C'est peut-être là notre duo ?

— Je n'ai pas l'intention de me tourmenter à ce sujet. Le principal est que nous nous amusions.

— J'aurais pu m'amuser bien plus dans un autre costume, grogna Tommy. Vous n'avez aucune idée de la chaleur que celui-ci procure.

— Courage. Vous êtes ravissant.

— Merci. Je n'en dirai pas autant de vous. Vous êtes le gamin le plus marrant que j'aie jamais vu.

— Mon ami, je vous prie de rester courtois. Hello ! le gentleman en journaux abandonne sa dame. Où va-t-il ?

— Au bar pour activer la venue des consommations, j'imagine. J'en ferais bien autant.

— Cela lui prend du temps, remarqua Tuppence au bout de quelques minutes. Tommy, me tiendriez-vous pour une parfaite idiote si...

Soudain, elle sursauta.

— Traitez-moi d'idiote si vous le voulez, mais je me rends dans la loge voisine.

— Voyons, Tuppence, vous ne pouvez pas...

— J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche. J'en suis sûre. N'essayez pas de me retenir.

Elle sortit vivement et son mari la suivit. La porte de la loge voisine était fermée. Tuppence l'ouvrit et s'immobilisa sur le seuil.

La femme vêtue en Dame de Cœur se tenait assise dans un coin, appuyée contre le mur dans une attitude peu naturelle. Derrière le masque, ses yeux regardaient fixement les nouveaux venus, mais elle ne bougeait pas. Sur le côté gauche de sa robe rouge et blanche, le dessin semblait avoir coulé. Il y avait trop de rouge...

Poussant un cri, Tuppence fit un pas en avant. Au même moment, Tommy aperçut ce qu'elle venait de découvrir : le manche ciselé d'une dague plantée juste sous le cœur.

Tuppence se mit à genoux près de la femme.

— Vite, Tommy, elle respire encore. Allez chercher le directeur et dites-lui de trouver un médecin.

— D'accord. Faites attention à ne pas toucher le manche de cette dague.

— Bien sûr. Dépêchez-vous !

Beresford sortit précipitamment en refermant la porte.

Tuppence entoura les épaules de l'inconnue qui esquissa un geste faible. La jeune femme comprit qu'elle voulait se débarrasser de son masque. Elle le détacha avec précaution et découvrit un visage frais comme un bouton de rose, avec de grands yeux fixes où on lisait l'horreur, la douleur et une sorte d'incrédulité ahurie.

— Pouvez-vous parler ? demanda doucement Tuppence. Pouvez-vous me dire qui a fait cela ?

Les yeux de la blessée restaient fixés sur elle. Elle soupirait. C'était le long soupir saccadé d'un cœur qui achève sa course. Cependant, la mourante continuait à regarder fixement Tuppence.

Ses lèvres s'entrouvrirent.

— C'est Bingo, murmura-t-elle péniblement.

Puis sa main se détendit et elle sembla se pelotonner contre l'épaule de sa voisine.

Tommy arriva suivi de deux hommes. Le plus grand au visage austère était de toute évidence un médecin.

Tuppence abandonna son fardeau.

— Je crains qu'elle ne soit morte, articula-t-elle la voix mal assurée.

Le praticien procéda à un examen rapide puis se redressa :

— C'est fini... Nous ferions mieux de laisser les choses dans l'état où elles sont jusqu'à l'arrivée de la police. Que s'est-il passé ?

D'une voix hésitante, Tuppence le mit au courant, omettant cependant de mentionner les raisons qui l'avaient poussée à pénétrer dans la loge.

— Une curieuse affaire, remarqua le médecin. Vous n'avez rien entendu ?

— Je l'ai entendue pousser une sorte de cri mais au même moment l'homme a éclaté de rire. Naturellement, il ne m'est pas venu à l'idée...

— Naturellement, approuva le médecin d'un ton réconfortant. Et vous dites que l'homme portait un masque. Le reconnaîtriez-vous ?

— Je ne pense pas. Et vous, Tommy ?

— Non. Cependant, nous connaissons son travesti.

— La première chose à faire sera d'identifier cette pauvre femme, remarqua encore le médecin. Après cela, eh bien ! je suppose que la police

découvrira la vérité assez vite. Ce ne devrait pas être une affaire difficile à résoudre. Ah ! les voici qui arrivent...

2 L'homme habillé de journaux (The Gentleman dressed in Newspaper)

Il était plus de 3 heures du matin, lorsque las et tristes, les Beresford regagnèrent leur appartement. Tuppence mit longtemps à s'endormir. Elle revoyait sans cesse le frais visage aux yeux agrandis par l'horreur.

L'aube pénétrait par les fentes des volets lorsqu'elle finit par sombrer dans un lourd sommeil sans rêve. À son réveil, il faisait grand jour et Tommy, penché sur son lit, la secouait doucement.

— Réveillez-vous, ma vieille. L'inspecteur Marriot, accompagné d'un autre homme, est ici, et désire vous voir.

— Quelle heure est-il ?

— Presque 11 heures. Je vais demander à Alice de vous apporter tout de suite votre thé.

— Merci. Dites à l'inspecteur que je serai prête dans dix minutes.

Un quart d'heure plus tard, Tuppence faisait irruption dans le salon. L'air guindé et solennel, Marriot se leva pour la saluer.

— Bonjour, Mrs Beresford. Permettez-moi de vous présenter sir Arthur Merivale.

La jeune femme échangea une poignée de main avec un homme grand et mince aux yeux hagards et aux tempes grisonnantes.

— C'est au sujet de ce triste événement survenu la nuit dernière, expliqua l'inspecteur. Je désire que vous répétiez à sir Arthur les mots que prononça la pauvre femme avant de mourir. Sir Arthur a été très difficile à convaincre.

— Je ne puis croire, protesta l'intéressé, que Bingo Hale ait jamais voulu toucher à un seul cheveu de Vere.

Marriot expliqua :

— Nous avons réussi à éclaircir rapidement quelques points. D'abord, nous avons identifié la victime, lady Merivale. Ensuite, nous nous sommes

mis en rapport avec sir Arthur, ici présent, qui reconnut sa femme et fut littéralement anéanti. Nous lui avons demandé si le nom de Bingo lui était familier...

— Vous devez savoir, Mrs Beresford, enchaîna Merivale, que le capitaine Hale, connu de tous ses amis sous le nom de Bingo, est mon plus cher compagnon. Il vit presque avec nous. D'ailleurs, il se trouvait chez moi lorsqu'on vint l'arrêter ce matin. Je ne puis m'empêcher de penser que vous avez dû commettre une erreur... ce n'est pas son nom que ma femme a murmuré.

— Aucune erreur possible, protesta doucement Tuppence. Elle a dit « C'est Bingo qui a fait cela... »

— Vous voyez ! lança Marriot.

Le malheureux se laissa tomber dans un fauteuil et s'enfouit le visage dans ses mains tout en gémissant :

— C'est incroyable ! Quel motif aurait-il eu ? Oh ! je sais... vous pensez tous que Hale était l'amant de ma femme, mais même si cela était, ce que je me refuse à admettre, pourquoi aurait-il voulu la tuer ?

L'inspecteur toussa :

— L'hypothèse que je vais vous soumettre n'est pas très agréable. D'avance, vous voudrez bien me pardonner. Dernièrement, le capitaine Hale s'est beaucoup intéressé à une jeune Américaine... dotée d'une fortune considérable. Si lady Merivale avait pris ombrage de cette union, elle aurait probablement voulu l'empêcher...

— C'est une indignité, inspecteur !

Merivale se dressa furieux, mais le policier l'arrêta d'un geste.

— Pardonnez-moi... Vous m'avez confié que le capitaine et vous aviez l'intention d'assister à cette soirée et que, sachant votre femme en visite chez des amis, vous ne vous doutiez absolument pas qu'elle y serait également présente ?

— Absolument pas.

— Montrez-nous l'annonce dont vous m'avez parlé, Mrs Beresford.

Tuppence leur tendit le journal et Marriot enchaîna :

— C'est très clair. Cette annonce fut insérée par le capitaine pour attirer l'attention de votre femme. Ils s'étaient déjà arrangés pour se rencontrer à cette soirée. De votre côté, vous décidez seulement la veille que vous assisterez à ce bal, de là la nécessité de mettre la jeune femme sur ses gardes. Voilà l'explication de la phrase « Impasse au Roi nécessaire ». Vous

avez loué votre costume à une compagnie théâtrale alors que le capitaine avait eu le temps de faire exécuter le sien : l'homme habillé de journaux. Savez-vous ce que nous avons trouvé, serré dans la main de la morte, sir Arthur ? Un fragment de journal. Mes hommes ont reçu l'ordre de récupérer le costume du capitaine qu'il a laissé chez vous et je le trouverai à mon retour au Yard. Si nous constatons qu'il y manque un morceau et que ce morceau corresponde au fragment trouvé... ma foi, ce sera le dénouement de l'affaire.

— Vous ne dénicherez rien de la sorte ! Je connais Bingo Hale.

Les deux hommes se retirèrent après s'être excusés auprès de Tuppence d'avoir dû la déranger.

Tard dans la soirée du même jour, le jeune couple fut surpris de recevoir à nouveau la visite de l'inspecteur Marriot.

— J'ai pensé que les « Brillants Détectives de Blunt » aimeraient connaître les derniers développements de l'affaire, fit-il dans un demi-sourire.

— Certainement, approuva Tommy. Buvez-vous quelque chose ?

Il tendit un verre au policier qui annonça d'un ton laconique :

— Une affaire très simple en résumé : la dague appartenait à la victime. On voulait faire croire au suicide mais, grâce à votre double témoignage, le plan du meurtrier a échoué. Nous avons mis la main sur une abondante correspondance. Lady Merivale et Hale poursuivaient, depuis pas mal de temps, une tendre liaison. Sir Arthur ne soupçonnait rien. Pour couronner le tout, nous venons de trouver le dernier maillon...

— Le dernier quoi ? interrompit vivement Tuppence.

— Le dernier maillon de la chaîne. Le fragment du *Daily Leader* trouvé dans la main de la morte correspond exactement à un trou dans le costume que portait Hale. Oui... Cette histoire est extrêmement simple... Je vous ai apporté un cliché des deux pièces à conviction, pensant que cela vous intéresserait peut-être d'y jeter un coup d'œil. Il est assez rare de se trouver devant une affaire aussi facile.

— Tommy, déclara soudain Tuppence, alors que son mari la rejoignait après avoir raccompagné l'inspecteur, pourquoi, à votre avis, l'inspecteur répète-t-il sans arrêt que cette affaire est parfaitement simple ?

— Je ne sais pas. Pure satisfaction personnelle, j'imagine ?

— Pas le moins du monde ! Il essaie de nous exciter. Prenons par exemple les bouchers, ils savent tout sur la viande, non ?

— Je le pense, mais... que diable... ?

— De même que les fruitiers s'y connaissent en légumes et les poissonniers en poissons. Les détectives, détectives professionnels s'entend, doivent donc s'y connaître en criminels. Ils détectent un suspect et flairent un meurtrier. L'expérience de Marriot lui souffle que le capitaine Hale n'est pas un criminel bien que tout l'accable. En désespoir de cause, l'inspecteur nous importune, espérant contre tout espoir qu'un détail oublié nous reviendra à l'esprit, lequel détail lui permettrait de se lancer sur une autre piste. Tommy, pourquoi ne s'agirait-il pas d'un suicide, après tout ?

— Souvenez-vous des paroles qu'elle a prononcées avant de mourir.

— Je sais... mais, essayez de considérer les choses sous un autre angle. Bingo est la cause de tout... ou mieux, la conduite de Bingo. Désespérée, elle se suicide. Ce n'est pas impossible.

— D'accord, mais cela n'explique pas le fragment de journal qu'elle tenait dans la main ?

— Voyons les clichés laissés par Marriot. J'ai oublié de l'interroger à propos de ce que Hale déclarait pour sa défense.

— Je viens juste de le lui demander en le raccompagnant. Hale affirme n'avoir pas adressé la parole à lady Merivale au cours de cette soirée. Il prétend que quelqu'un lui a glissé un billet où il était dit : « N'essayez pas de me parler ce soir. Arthur se doute de quelque chose. » Néanmoins, il n'a pu produire ce billet, ce qui rend son histoire assez invraisemblable. De toute manière, vous et moi savons qu'il se trouvait avec elle car nous l'avons vu.

Tuppence hocha la tête et se pencha sur les deux clichés. L'un représentait un fragment de journal avec l'inscription DAILY LE... et l'autre, la première page du journal avec le morceau déchiré de l'entête. Les deux s'assemblaient parfaitement.

— Quelles sont ces marques sur le côté ? demanda Tommy.

— Des trous d'aiguille. C'est l'endroit où l'on a cousu.

— Je pensais qu'il s'agissait peut-être d'un autre système de points. (Il frissonna.) Quand je pense, Tuppence, que nous étions juste en train d'étudier des points et de chercher à deviner la signification de cette annonce...

Étonné du silence de sa compagne, Tommy se tourna vers elle et fut frappé par son regard fixe et son expression.

— Tuppence... (Il la secoua doucement par le bras.) Que se passe-t-il ? Allez-vous avoir une attaque, ou quoi ?

Sans bouger, Tuppence articula d'une voix lointaine :

— Denis Riordan.

— Eh bien ! quoi, Denis Riordan ?

— Juste comme vous le disiez, Tommy : une simple remarque innocente et tout s'enclenche. Trouvez-moi tous les *Daily Leader* de cette semaine.

— Que mijotez-vous ?

— Grâce à vous, il m'est enfin venu une idée. Le cliché de Marriot nous montre l'en-tête du journal de mardi et je crois me souvenir que le journal de mardi portait deux points dans le L de LEADER. Celui-ci a un point dans le D de DAILY... et un autre dans le L. Apportez les journaux et vérifions.

Ils se mirent fiévreusement au travail et constatèrent que Tuppence avait raison.

— Vous voyez ! Ce fragment n'a donc pas été arraché au journal de mardi.

— Mais, Tuppence, nous ne pouvons en être certains. Il est possible qu'il s'agisse d'une autre édition.

— Possible, en effet. Mais, si j'ai raison, la conclusion est évidente, non ? Téléphonnez à sir Arthur. Demandez-lui de venir ici tout de suite, car j'ai une nouvelle importante à lui communiquer. Ensuite, mettez-vous en rapport avec Marriot. S'il n'est pas au Yard, on saura où le joindre.

Une demi-heure plus tard, sir Arthur arriva très intrigué. Tuppence s'avança pour l'accueillir.

— Veuillez nous excuser de vous avoir appelé de façon si impérative, mais mon mari et moi venons de découvrir un fait important. Nous n'ignorons pas à quel point vous êtes désireux de justifier votre ami.

Sir Arthur hocha tristement la tête.

— Oui, mais je dois, hélas, me rendre à l'évidence... qui est accablante.

— Que diriez-vous si je vous révélais que le hasard a placé entre nos mains une preuve de son innocence ?

— Je serais ravi, Mrs Beresford !

— Supposons que j'aie rencontré une jeune fille qui, à minuit, la nuit dernière, dansait avec le capitaine Hale... alors qu'à la même heure, il était supposé tenir compagnie à votre femme...

— Formidable ! Je savais que la police avait dû commettre une erreur. La pauvre Vere s'est donc donné la mort ?

— Sûrement pas ! Vous oubliez l'autre homme.

— Quel autre homme ?

— Celui que mon mari et moi avons vu quitter la loge. En fait, sir Arthur, il devait y avoir un autre homme, habillé de journaux, présent à ce bal. À propos, quel costume portiez-vous ?

— Moi ? J'étais déguisé en bourreau du XVII^e siècle.

— Exactement le costume qui s'imposait !

— Qui s'imposait, Mrs Beresford ? Qu'entendez-vous par là ?

— Qui s'imposait pour le rôle que vous vous étiez attribué. Voulez-vous savoir ce que je pense, sir Arthur ? Le costume de papier est aisé à enfiler par-dessus celui du bourreau. Auparavant, on a glissé un billet dans la main de Hale, le priant de ne pas s'approcher d'une certaine dame. Mais la dame, elle, ignore tout de ce billet. À l'heure convenue, elle se rend à l'As *de Pique*, y rencontre l'homme déguisé avec lequel elle avait rendez-vous, puis ensemble, ils se réfugient dans une loge. Là, j'imagine qu'il la prend dans ses bras, l'embrasse... le baiser de Judas, en quelque sorte, et en même temps, frappe avec sa dague. La victime pousse un petit cri que l'homme couvre par un éclat de rire. Ensuite, l'assassin s'enfuit, laissant la mourante horrifiée, persuadée que l'homme qui l'a frappée est son amant. Malheureusement, la victime a arraché un fragment du costume de papier. L'assassin s'en rend compte, car il s'agit d'un homme qui attache beaucoup d'importance aux détails. Il sait – pour que la culpabilité de Hale ne fasse aucun doute – que le morceau de papier arraché à son propre costume doit paraître provenir de celui du capitaine. Il se trouve que les deux hommes habitent sous le même toit. Le meurtrier a donc tout le temps nécessaire pour faire un trou dans le costume de son ennemi, brûler son propre costume et se préparer à assumer le rôle de l'ami loyal. Qu'en pensez-vous, sir Arthur ?

Merivale s'inclina gracieusement :

— Vous avez, chère madame, la très vive imagination de quelqu'un qui lit trop de romans.

— Vous croyez ? intervint Tommy.

Sir Arthur le regarda en souriant, avant d'ajouter :

— Et un mari qui se laisse aisément persuader. Je doute que vous trouviez des gens assez crédules pour ajouter foi à votre belle histoire.

Il éclata de rire et Tuppence se raidit :

— Je reconnaîtrais ce rire entre mille ! Je l'ai entendu à l'*As de Pique*. Permettez-moi d'ajouter que vous vous êtes légèrement mépris sur notre raison sociale.

Elle lui tendit une carte de visite qu'il lut à haute voix.

— Agence Internationale de Recherches... (Il eut un haut-le-corps.) C'est donc cela ! Maintenant, je comprends pourquoi Marriot m'a amené ici, ce matin. Un piège, hein ?

Il s'approcha de la fenêtre et remarqua distraitemment :

— Vous jouissez d'une belle vue sur Londres.

— Inspecteur Marriot ! cria Tommy.

L'inspecteur se rua hors de la pièce voisine, tandis qu'un petit sourire amusé se dessinait sur les lèvres de sir Arthur.

— Je m'en doutais. Mais, cette fois, vous ne m'aurez pas, inspecteur. Je préfère utiliser ma propre sortie.

Et, posant ses mains sur l'appui de la fenêtre, il sauta dans le vide.

Tuppence poussa un cri aigu, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le bruit sourd venu d'en bas. Marriot laissa échapper un juron.

— Nous aurions dû penser à la fenêtre. Bien qu'à mon avis, il aurait été difficile de l'inculper sur une preuve aussi mince. Je dois descendre et... et... veiller à ce que le nécessaire soit fait.

— Le pauvre diable, murmura Tommy. S'il aimait sa femme...

Marriot ricana :

— S'il l'aimait ? Il ne savait plus de quel côté se tourner pour trouver de l'argent. Lady Merivale disposait d'une fortune personnelle considérable dont il était l'héritier. Si elle l'avait quitté pour s'enfuir avec le capitaine Hale, il n'aurait pas touché un penny.

— Vraiment ?

— Mais oui. Dès le début, j'ai soupçonné que Merivale était un coquin et que Hale n'avait rien à se reprocher. Si j'étais vous, Mr Beresford, je donnerais un verre de cognac à votre femme. Ces événements l'ont bouleversée.

— Fruitiers, articula Tuppence d'une voix sourde, alors que la porte se refermait sur l'imperturbable inspecteur, bouchers, prisonniers, détectives.

J'avais raison, n'est-ce pas ? Il savait.

Tommy qui s'agitait près du buffet s'approcha d'elle avec un grand verre.

— Buvez ceci.

— Qu'est-ce que c'est ? Cognac ?

— Non, un cocktail corsé.

— Oui, Marriot savait mais il s'est trompé et a tenté l'impasse à l'envers.

— Ainsi, conclut Tommy, le Roi a pu exécuter sa sortie.

VI La femme disparue

(The Case of the missing Lady)

Le timbre posé sur le bureau du pseudo Mr Blunt résonna. Tommy et Tuppence se précipitèrent vers leur poste d'observation respectif qui s'ouvrait sur la réception, royaume de leur garçon de courses.

— Je vais m'en assurer, monsieur, déclarait Albert, mais je crains que Mr Blunt ne soit trop occupé en ce moment. Il est justement en communication avec Scotland Yard.

— J'attendrai, répondit le visiteur. Je n'ai pas de carte sur moi mais mon nom est Gabriel Stavansson.

Un homme splendide de plus de six pieds de haut, au visage bronzé et dont les yeux bleus, au regard pénétrant, contrastaient avec le hâle de sa peau.

Tommy se décida. Il prit une paire de gants et ouvrit la porte de communication. Il s'arrêta un moment sur le seuil, comme surpris.

— Ce gentleman attend que vous le receviez, monsieur, annonça Albert.

Une expression de contrariété assombrit un instant les traits de Tommy qui sortit sa montre.

— Je suis attendu chez le duc à 11 heures moins le quart. (Il leva vivement les yeux sur le visiteur.) Je peux vous accorder quelques minutes, si vous voulez bien venir par ici.

Ils pénétrèrent dans son bureau, où Tuppence, crayon et carnet en main, attendait.

— Ma secrétaire particulière, Miss Robinson. À présent, monsieur, veuillez m'exposer votre problème. À part le fait que vous arrivez en taxi et que vous êtes récemment revenu d'un voyage dans l'Arctique ou dans l'Antarctique, je ne sais rien de vous.

Son vis-à-vis le contempla, médusé.

— Remarquable ! Votre employé ne vous a même pas donné mon nom !
Tommy eut un soupir désapprobateur.

— Tout ceci est très facile. Les rayons du soleil de minuit ont une action spéciale sur la peau. Je vais bientôt écrire une petite monographie sur ce sujet. Mais tout ceci est en dehors de ce qui nous intéresse pour le moment. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Pour commencer, mon nom est Gabriel Stavansson...

— Ah ! bien sûr. L'explorateur... Vous revenez du Pôle Nord, j'imagine ?

— J'ai débarqué en Angleterre il y a trois jours. Un ami qui faisait une croisière dans les mers du Nord m'a ramené sur son yacht. Normalement, je n'aurais dû être de retour que dans deux semaines. Je dois vous préciser qu'avant d'entreprendre cette dernière expédition, il y a deux ans, j'ai eu le grand bonheur de me fiancer à Mrs Maurice Leigh Gordon...

Tommy coupa :

— Mrs Maurice Leigh Gordon était avant son mariage... ?

— L'honorable Hermione Crane, seconde fille de lord Lanchester, débita Tuppence d'un trait.

Tommy lui lança un coup d'œil admiratif et l'explorateur hocha affirmativement la tête.

— Exact. Comme je le disais, Hermione et moi, nous nous fiançâmes. Naturellement, j'offris de renoncer à cette longue expédition, mais ma fiancée s'y opposa... Dieu la bénisse ! Elle est le genre de femme idéale pour un explorateur. Donc, mon premier désir à mon retour fut de revoir Hermione. Je lui envoyai un télégramme de Southampton et me dépêchai d'arriver à Londres par le premier train. Je me rendis dans Bond Street, chez sa tante, lady Susan Clonray, avec laquelle elle habite pour le moment et, à ma grande déception, j'appris que Hermy était en visite chez des amis dans le Northumberland. Lady Susan se montra assez indulgente vis-à-vis de sa nièce, car après tout, on ne m'attendait pas avant deux autres semaines. Elle m'informa que Hermy serait de retour dans quelques jours, mais lorsque je demandai l'adresse de ses amis, la vieille dame bredouilla... sa nièce devait visiter plusieurs familles – paraît-il – et elle ne se souvenait plus très bien de l'ordre dans lequel elle accomplissait ses visites. Je dois vous avouer, Mr Blunt, que lady Susan et moi ne nous sommes jamais parfaitement entendus. C'est une de ces grosses mémères à double menton... et je déteste les grosses mémères. Je me rends compte que c'est

une sorte de phobie, mais je n'y puis rien et je ne pourrai jamais m'entendre avec une femme difforme.

— Mr Stavansson, coupa sèchement Tommy, chacun de nous a ses allergies.

— Lady Susan est peut-être une femme charmante, mais je n'ai jamais pu m'habituer à elle. D'autre part, j'ai toujours eu l'impression qu'elle désapprouvait nos fiançailles et que si elle le pouvait, elle dissuaderait Hermy de m'épouser. Pour en revenir à mon histoire, je suis le genre de brute obstinée qui agit à sa manière. Je n'ai pas quitté la place avant d'avoir obtenu de mon hôtesse les noms et adresses des personnes chez lesquelles Hermy était censée se trouver. Ensuite, j'ai attrapé l'express allant vers le nord.

— Vous êtes, à ce que je vois, un homme d'action, Mr Stavansson, remarqua Tommy dans un sourire.

— Mais là, j'ai eu un choc terrible, Mr Blunt. Pas une de ces personnes n'avait vu Hermy et une seule d'entre elles attendait sa visite. Celle-ci avait reçu de Hermy un télégramme annulant sa venue à la dernière minute. Je retournai donc en toute hâte à Londres, chez lady Susan, que la nouvelle – je dois le reconnaître – ennuya beaucoup. Elle avoua ne pas savoir où pouvait se trouver sa nièce mais refusa de faire appel à la police. Hermy, me fit-elle remarquer, n'était plus une jeune fille naïve mais une femme indépendante qui avait dû décider d'entreprendre un voyage de quelques jours.

« Je pensais aussi que Hermy pouvait très bien ne pas se croire obligée de faire part de tous ses faits et gestes à sa tante, cependant j'étais inquiet. Je me retirais, lorsqu'on apporta un télégramme pour lady Susan. Elle me le tendit après l'avoir lu. Il disait : « Changé mes plans. Me rends à Monte-Carlo pour une semaine. Hermy. »

Tommy tendit la main.

— Vous avez ce télégramme sur vous ?

— Non. Mais il avait été expédié de Maldon dans le Surrey. Je l'ai remarqué parce que sur le moment cela m'a intrigué. Qu'est-ce que Hermy allait faire à Maldon ? À ma connaissance, elle n'y avait pas d'amis.

— Vous n'avez pas eu l'idée de vous précipiter à Monte-Carlo de la même façon que vous étiez allé dans le Nord ?

— J'y ai pensé, bien sûr, puis j'ai renoncé. Pourquoi Hermy envoie-t-elle un télégramme, au lieu d'écrire ? Une ou deux lignes tracées de sa main

auraient apaisé mes craintes, alors que n'importe qui peut signer un télégramme de son nom. Plus j'y pensais, plus cela me tourmentait. À la fin, je me rendis à Maldon. Hier après-midi. La localité est assez importante et bien desservie. Il y a deux hôtels mais pas plus dans l'un que dans l'autre, je n'ai trouvé trace du passage de ma fiancée. Dans le train me ramenant à Londres, j'ai lu votre annonce et j'ai décidé de venir vous consulter. Si Hermy s'est vraiment rendue à Monte-Carlo, je ne veux pas lancer la police à ses trousses et causer un scandale. Pour ma part, je reste à Londres au cas où... enfin au cas où il y aurait eu quelque intrigue déloyale à mon égard.

Tommy hocha pensivement la tête.

— Que soupçonnez-vous exactement ?

— Je ne sais pas, mais j'ai le sentiment que quelque chose ne va pas.

D'un geste vif, il sortit de sa poche une petite boîte qu'il ouvrit et tendit.

— C'est Hermione. Je vous le laisse.

La photographie représentait une grande femme fragile, ayant dépassé la prime jeunesse mais possédant un charmant sourire et des yeux ravissants.

— Vous êtes sûr, Mr Stavansson, que vous avez tout dit ?

— Oui.

— Vous n'avez omis aucun détail, aussi insignifiant qu'il puisse vous paraître ?

— Je ne pense pas.

Tommy soupira :

— Je dois reconnaître que cette affaire présente un caractère assez particulier. Je l'ai résolue en partie mais le temps prouvera si j'ai vu juste.

Il prit un violon posé près de lui sur la table et promena l'archet sur les cordes. Tuppence grinça des dents et même l'explorateur blêmit.

Le joueur reposa l'instrument.

— Quelques accords de Mosgovskensky, murmura-t-il. Laissez-moi votre adresse, Mr Stavansson et je vous ferai part du résultat de mes recherches.

Dès que le visiteur fut parti, Tuppence saisit le violon, le jeta dans l'armoire dont elle tourna la clé dans la serrure.

— Si vous désirez jouer les Sherlock Holmes, je vous procurerai une gentille petite seringue et une bouteille avec l'inscription « cocaïne » mais, pour l'amour de Dieu, laissez ce violon tranquille !

— Je me flatte d'avoir suivi les méthodes de Sherlock Holmes avec succès jusqu'ici. Les déductions étaient bonnes, n'est-ce pas ? J'ai dû parler

de taxi un peu au hasard, je l'avoue, mais après tout, c'est le seul moyen de transport qui conduise jusqu'à nous.

— Il est heureux que j'aie lu la note faisant allusion à ses fiançailles dans le *Daily Leader* de ce matin.

— Oui. Cela a fait très bonne impression. Aucun doute, l'affaire serait du ressort de Sherlock Holmes. Vous n'avez pas manqué de remarquer, j'en suis sûr, la similitude entre cette histoire et la disparition de lady Frances Carfax.

— Vous attendez-vous à retrouver le corps de Mrs Leigh Gordon dans un cercueil ?

— Logiquement, oui. Mais, vous-même, qu'en pensez-vous ?

— Hermy a peur de rencontrer son fiancé et lady Susan est dans le coup.

— J'y ai aussi pensé, mais comment suggérer pareille hypothèse à un homme comme Stavansson ? Si nous allions faire un tour à Maldon, ma vieille ? Nous pourrions emmener avec nous notre attirail de golf ?

Tuppence étant d'accord, l'Agence fut laissée aux soins d'Albert.

À Maldon, Tommy et Tuppence se renseignèrent partout sans succès. Sur le chemin du retour, une idée géniale traversa l'esprit de Tuppence.

— Tommy, pourquoi le télégramme portait-il Maldon, Surrey ?

— Parce que Maldon est dans le Surrey, idiot !

— Idiot, vous-même !... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Si vous recevez un télégramme, disons de Hastings ou de Torquay, il ne porte pas le nom du comté. Mais pour Richmond, on mentionne le comté, Surrey, parce qu'il existe deux Richmond.

Tommy ralentit.

— Tuppence... votre idée n'est pas si mauvaise. Renseignons-nous au prochain bureau de poste.

Ils s'arrêtèrent devant un petit bâtiment dans le premier village qu'ils rencontrèrent. Quelques minutes leur suffirent pour découvrir qu'il existait bien deux Maldon, l'un dans le Surrey et l'autre dans le Sussex. Ce dernier n'était qu'un petit hameau.

— C'est cela ! s'exclama Tuppence très excitée. Sachant que Maldon se trouvait dans le Surrey, Stavansson n'a pas prêté grande attention au comté qui commençait par la lettre S.

— Demain, nous irons jeter un coup d'œil à Maldon, Sussex.

Maldon, situé dans le Sussex, était bien différent de son homonyme. À quatre milles de la gare, il se réduisait à deux auberges, deux magasins minuscules, un petit bureau de poste – où la préposée vendait aussi des bonbons et des cartes postales – le tout encerclé par six ou sept petits cottages. Tuppence se chargea des magasins tandis que Tommy se renseignait dans une des auberges, à l’enseigne du *Coq et du Moineau*. Ils se rejoignirent une demi-heure plus tard.

— Et alors ?

— La bière est assez bonne mais rien à dire de plus.

— Essayez le King’s Head. Je retourne à la poste. La postière n’est pas aimable mais j’ai entendu quelqu’un lui annoncer de l’arrière-boutique que le déjeuner était prêt.

Elle retourna dans le magasin et se mit à examiner des cartes postales. Une jeune fille au teint frais apparut tout en mastiquant.

— J’aimerais celles-ci, dit Tuppence. Cela vous ennuerait-il d’attendre pendant que je jette un coup d’œil sur les autres ?

Elle parcourut rapidement une pile de cartes tout en remarquant :

— Je suis vraiment déçue que vous ne puissiez m’indiquer l’adresse de ma sœur. Elle séjourne dans la région et j’ai malheureusement égaré sa lettre. Elle s’appelle Leigh Gordon.

— Ce nom ne me dit rien. Nous ne recevons pas beaucoup de courrier et j’aurais remarqué le nom de cette dame si elle avait reçu des lettres. À part la Grange, il n’y a pas beaucoup de maisons dans les environs.

— Qu’est-ce que la Grange ? Qui en est propriétaire ?

— Le Dr Horrison. C’est une sorte de maison de repos, à présent. À ce qu’il paraît, le docteur y traite surtout des maladies de nerfs. Des ladies y viennent pour y suivre une cure de repos. Ma foi, c’est bien l’idéal pour ça, ici.

Tuppence fit un choix rapide de cartes et paya.

— C’est justement la voiture du médecin qui arrive ! s’exclama la jeune fille.

Tuppence s’approcha de la porte pour voir au volant de la voiture un homme brun, aux traits accusés, et à l’air hargneux. Le véhicule s’éloigna au moment où Tuppence repérait Tommy qui arrivait.

— Tommy, je crois que je tiens le bon bout. La maison de repos du Dr Horrison.

— J'en ai entendu parler au King's Head et j'ai eu la même impression que vous. Mais si Mrs Leigh Gordon souffre d'une dépression nerveuse, sa tante et ses amis le sauraient, non ?

— Ou...i. J'ai pensé à une autre hypothèse. Vous avez vu cet homme qui vient de passer ?

— Une brute d'aspect rébarbatif ?

— Il s'agit du docteur en question.

Tommy émit un sifflement.

— Il n'a pas l'air tellement aimable. Qu'en pensez-vous, Tuppence ? Si nous allions jeter un coup d'œil à cette fameuse Grange ?

Ils finirent par découvrir la propriété, une grande bâtisse pleine de coins et de recoins, entourée de pelouses vides avec, à l'arrière-plan, un ruisseau au courant rapide.

— Un endroit pas très gai, remarqua Tommy. Il me donne la chair de poule. Vous savez, j'ai le sentiment que les choses vont se compliquer !

— Oh ! ne vous frappez pas à l'avance ! Espérons simplement que nous pourrions intervenir à temps, car j'ai la conviction que cette femme court un danger.

— Ne laissez pas votre imagination vous emporter, ma chère !

— Je ne puis m'en empêcher. Je n'ai aucune confiance en cet homme. Qu'allons-nous décider ? Et si j'allais, seule, sonner à la porte et demander carrément à voir Mrs Leigh Gordon ? Je serais curieuse d'entendre ce qu'on me répondra. Après tout, il n'y a peut-être rien de louche dans cette histoire.

La jeune femme mit son plan à exécution. Elle sonna et la porte lui fut ouverte presque aussitôt par un domestique au visage impassible.

Quand elle parla de Mrs Leigh Gordon, l'homme battit légèrement des paupières. Sa réponse n'en fut pas moins fort nette.

— Il n'y a personne de ce nom, madame.

— Je suis pourtant bien à la Grange, que dirige le Dr Horrison ?

— Oui, madame, mais je vous assure qu'aucune de nos pensionnaires ne porte le nom de Leigh Gordon.

Déçue, Tuppence battit en retraite et rejoignit Tommy qui l'attendait à l'extérieur de la grille principale. Son mari conclut :

— Après tout, cet homme disait peut-être vrai.

— Non, je suis sûre qu'il mentait !

— Attendons le retour du médecin et je me ferai passer à ses yeux pour un journaliste désireux de discuter avec lui de son système de cure de repos.

Une demi-heure plus tard, la petite voiture apparut. Tommy attendit quelques minutes avant d'aller se présenter à son tour à la porte d'entrée. Mais, lui aussi, revint bredouille.

— Le médecin est trop occupé pour être dérangé. De toute manière, il ne reçoit jamais de journalistes. Tuppence, vous avez raison. Il y a quelque chose de louche dans tout ça !

— Venez ! ordonna Tuppence d'un ton décidé.

— Qu'allez-vous faire ?

— Escalader le mur et essayer de m'introduire dans la maison sans être remarquée.

— D'accord ! Je vous suis.

Le jardin, laissé à l'abandon, offrait une multitude d'abris et le couple gagna l'arrière de la maison sans encombre. Ils se trouvèrent devant une large terrasse aux marches croulantes avec des portes-fenêtres ouvrant sur l'intérieur de la maison. Les jeunes gens renoncèrent à se hasarder à découvert. Ils se réfugièrent sous la terrasse. Soudain Tuppence agrippa le bras de son compagnon. De la fenêtre entrouverte, juste au-dessus d'eux, une voix s'éleva :

— Entrez, entrez et fermez la porte derrière vous. Vous dites qu'une femme s'est présentée, il y a une heure, et a demandé à voir Mrs Leigh Gordon ?

— Oui, monsieur.

Tuppence reconnut la voix impassible du domestique.

— Naturellement, vous lui avez dit qu'elle n'était pas ici.

— Naturellement, monsieur.

— Et ensuite, ce journaliste ! lança la voix exaspérée de l'autre. C'est la femme qui me tourmente le plus. Comment était-elle ?

— Jeune, jolie et vêtue avec goût, monsieur.

Tommy donna un coup de coude à sa compagne.

— C'est bien ce que je craignais. Probablement une amie de Mrs Leigh Gordon. Les choses se compliquent. Il va falloir que je prenne certaines mesures...

Il laissa sa phrase en suspens. Tommy et Tuppence entendirent la porte se refermer, puis plus rien.

Sans bruit, Tommy ordonna et dirigea la retraite. Lorsqu'ils parvinrent à une petite clairière suffisamment éloignée de la maison, il annonça :

— Tuppence, ma vieille, les choses deviennent sérieuses. Ils sont en train de méditer un mauvais coup. Je crois que nous devrions regagner Londres sans délai et prévenir Stavansson.

À sa grande surprise, Tuppence secoua la tête.

— Il faut rester sur place. Ne l'avez-vous pas entendu dire qu'il allait prendre certaines mesures ? Cela peut signifier n'importe quoi.

— Le pire est que nous n'en savons pas assez pour alerter la police.

— Écoutez, Tommy : pourquoi n'iriez-vous pas téléphoner à Stavansson du village ? Je resterai sur place en vous attendant.

— Peut-être est-ce, en effet, le meilleur plan. Mais dites... Tuppence...

— Eh bien ?

— Prenez garde... hein ?

— Bien sûr, grosse bête ! Dépêchez-vous.

Tommy revint deux heures plus tard et trouva Tuppence qui l'attendait près de la grille.

— Et alors ?

— Je n'ai pu joindre Stavansson. J'ai essayé lady Susan, mais elle aussi était sortie. J'ai finalement pensé au vieux Brady auquel j'ai demandé de vérifier le nom de Horrison dans le guide médical.

— Qu'a-t-il découvert ?

— Il connaissait le nom. Horrison était, à une certaine époque, un médecin sérieux, jusqu'au jour où il eut une histoire louche. Brady le tient pour un charlatan dépourvu de tout scrupule. Bon. Et maintenant ?

— Nous restons ici. J'ai le pressentiment qu'ils agiront ce soir. Au fait, un jardinier a coupé le lierre autour de la maison et *j'ai vu où il range l'échelle*.

— Bravo ! Ce soir donc...

— Dès qu'il fera nuit...

— Nous verrons...

— Ce que nous verrons.

Tommy relaya Tuppence tandis qu'elle se rendait au village pour se restaurer.

Lorsqu'elle le rejoignit, ils restèrent à leur poste jusqu'à neuf heures et décidèrent qu'il faisait assez sombre pour entrer en action. Ils purent errer autour de la maison sans crainte, mais, brusquement Tuppence saisit le bras de son mari en se figeant.

— Écoutez.

À nouveau, on entendit un faible gémissement de femme. Tuppence pointa un doigt dans la direction d'une fenêtre du premier étage.

— Ça vient de là, chuchota-t-elle.

La plainte s'éleva encore et les jeunes gens résolurent de mettre leur plan en action sans délai.

Tuppence guida son mari vers le coin où le jardinier avait abandonné son échelle. Ils la transportèrent sous la fenêtre d'où parvenaient les gémissements. C'était d'ailleurs la seule issue dont les persiennes n'avaient pas été fermées.

— Je monte, souffla Tuppence. Restez-là pour tenir l'échelle et faire le guet. Si quelqu'un apparaissait, je ne pourrais me défendre seule.

Silencieusement, elle grimpa les échelons et jeta un coup d'œil prudent dans la pièce sans chercher à y entrer. Elle s'accroupit un instant et leva à nouveau la tête. Un moment plus tard, elle redescendait vers son compagnon, auquel elle expliqua, à mots couverts :

— C'était bien elle. Je l'ai reconnue d'après la photo que donnait d'elle le *Daily Leader*. Elle est allongée sur un lit, elle gémit, se débat... Une infirmière est entrée, lui a fait une piqûre et l'a abandonnée.

— Est-elle consciente ?

— J'en suis presque sûre. De plus, j'ai l'impression qu'elle est attachée au lit. Je remonte pour essayer de pénétrer dans la pièce.

— Heu... Tuppence ?...

— Si je me vois en danger, je vous appelle à l'aide.

Coupant court à toute discussion, elle grimpa vivement et Tommy la regarda soulever le châssis à glissière de la fenêtre puis disparaître dans la pièce.

Le temps s'écoulait lentement et Tommy sentait une angoisse grandissante l'envahir. Tout d'abord, il n'entendit rien. Les deux femmes devaient s'entretenir à voix basse, si du moins la prisonnière était en état de parler. Un murmure indistinct lui parvint et il se sentit soulagé. Mais brusquement, le silence retomba. Que se passait-il donc là-haut ?

Une main s'abattit sur son épaule et la voix de Tuppence ordonna tranquillement :

— Venez !

— Tuppence ! Comment êtes-vous arrivée ici ?

— Par la porte d'entrée. Allons-nous-en.

— Hein ? Mais... et Mrs Leigh Gordon ?

— Elle se fait maigrir !

Devant le ton ironique, Tommy observa sa compagne.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus. Elle se fait maigrir... en douce. N'avez-vous pas entendu Stavansson remarquer qu'il haïssait les grosses femmes ? Eh bien ! durant ses deux années d'absence, son Hermy a grossi. En apprenant le retour inattendu de son fiancé, elle s'est affolée et s'est précipitée ici pour suivre le traitement du Dr Horrison qui consiste en piqûres dont notre médecin garde jalousement le secret tout en se faisant payer des prix exorbitants. Je suis sûre que c'est un charlatan, mais en attendant, il a un succès inouï. Naturellement, lady Susan est au courant de tout et a juré de n'en souffler mot à personne. Quant à nous, nous nous sommes conduits en parfaits idiots !

Tommy eut une large inspiration.

— Je crois, Watson, déclara-t-il avec dignité, qu'il y a un très bon concert au Queen's Hall, demain. Nous avons largement le temps de nous préparer pour y assister. Et vous m'obligerez en ne classant pas cette affaire dans vos dossiers.

VII Colin-Maillard (Blindmans' Buff)

— Entendu, approuva Tommy en reposant le combiné sur son support. (Il se tourna vers Tuppence :) Le Patron semble inquiet pour nous. La bande qui nous intéresse a découvert que je ne suis pas l'authentique Théodore Blunt et nous devons nous attendre, d'une minute à l'autre, à un coup dur. Le Boss vous demande, comme une faveur, de retourner à la maison et de n'en pas bouger.

— C'est ridicule ! Qui veillera sur vous, si je ne suis pas là ? D'autre part, j'aime les émotions. Les affaires n'ont pas été tellement amusantes ces temps derniers.

— On ne peut pas avoir des meurtres et des vols chaque jour. Soyez raisonnable, Tuppence. J'avais d'ailleurs pensé que nous devrions chaque jour accomplir certains exercices à la maison.

— Par exemple, nous allonger sur le dos et exécuter des battements de pieds en l'air ?

— N'interprétez donc pas tout à la lettre. Lorsque je parle d'exercices, je veux dire faire revivre des personnages d'auteurs célèbres. Par exemple...

De son tiroir, il sortit un large bandeau vert foncé qu'il ajusta avec soin sur ses yeux. Il tira ensuite une montre de sa poche.

— J'en ai cassé le verre ce matin. Cela favorise mon étude car mes doigts sensibles en effleurent le cadran avec légèreté...

— Faites attention. Vous venez presque d'enlever la petite aiguille.

— Donnez-moi votre main. (Il lui prit le poignet, tâtant son pouls d'un doigt.) Ah ! le clavier silencieux. Cette femme ne souffre pas de maladie de cœur.

— Je suppose que vous essayez d'imiter Thornley Colton ?

— Exactement. Je suis le détective et vous êtes Chose, la secrétaire brune, aux joues en pomme d'api...

— Le petit paquet de langes jadis ramassé sur les rives du fleuve, enchaîna Tuppence.

— Et Albert est le *Fee*, alias *Shrimp*.

— Nous devons lui apprendre à dire « sapristi ». Seulement, sa voix n'est pas aigrette mais horriblement rauque.

— Contre le mur, près de la porte, vous voyez la canne creuse qui informe ma main sensible d'un tas de choses. (Il se leva et buta contre une chaise.) Nom d'un chien ! J'oubliais que cette chaise se trouvait là.

— La cécité doit être effrayante.

— Plutôt. Mais il paraît qu'à vivre dans la nuit, on développe certains sens. C'est ce que j'ai l'intention d'expérimenter. Tuppence, dites-moi combien il y a de pas jusqu'à cette canne.

Tuppence répondit gravement :

— Trois devant vous, cinq à gauche.

Tommy s'avança en hésitant et sa compagne l'arrêta d'un cri lorsqu'elle découvrit que le quatrième pas à gauche l'amenait à buter contre le mur.

— On ne le dirait pas mais vous ne pouvez savoir à quel point il est difficile d'évaluer une distance.

— C'est vraiment intéressant. Appelez Albert. Je vais échanger une poignée de main avec vous deux et voir si je discerne une différence.

— D'accord, mais Albert devra d'abord se laver les mains. Elles sont sûrement collantes avec tous ces affreux bonbons acidulés qu'il suce toute la journée.

Albert, mis au courant du jeu, fut très intéressé et Tommy, sa performance terminée, eut un sourire satisfait.

— Le clavier silencieux ne peut mentir. Le premier était Albert et le second, vous, Tuppence.

— Faux ! cria sa femme. Vous vous êtes guidé sur mon alliance et je l'avais passée au doigt d'Albert !

Différentes autres expériences furent mises à exécution sans grand succès.

— Mais ça vient, conclut Tommy. On ne peut espérer se montrer infallible du premier coup. J'ai une idée. Il est juste l'heure du déjeuner. Si nous allions au Blitz, Tuppence ? L'aveugle et son gardien. L'endroit m'offrira de bonnes occasions de faire des progrès.

— Mais, Tommy, nous allons avoir des ennuis !

— Non, je me conduirai très discrètement. Je vous parie qu'à la fin du repas, je vous étonnerai.

Un quart d'heure plus tard, le jeune couple se trouvait confortablement installé à une table de coin au Gold Room du Blitz.

Tommy promena légèrement ses doigts sur le menu.

— Pilaf de homard et poulet grillé, murmura-t-il.

Tuppence fit son choix et le garçon s'éloigna.

— Jusqu'ici, tout va bien, soupira Tommy. À présent, passons à une tâche plus hardie. Cette fille à la jupe courte qui vient juste d'arriver a vraiment de jolies jambes !

— Comment avez-vous deviné, Thorn ?

— Les belles jambes impriment une certaine vibration au sol que capte ma canne creuse. Ou pour être plus honnête, dans un grand restaurant, il y a presque toujours une jeune fille avec de jolies jambes qui se tient à la porte, cherchant de vue ses amis et comme la mode est aux jupes courtes...

Ils mangèrent en silence mais bientôt, Tommy reprit :

— L'homme à deux tables de nous est à mon avis, un gourmet très riche. Il est juif, n'est-ce pas ?

— Pas mal du tout. Cette fois, je ne vous suis pas.

— Je ne vous révélerai pas ma tactique à chaque coup, cela gâcherait la représentation. Le maître d'hôtel sert du champagne à trois tables de nous, sur la droite. Une femme corpulente, habillée de noir, va passer devant nous.

— Tommy... comment pouvez-vous...

— Ha ! Vous commencez à réaliser mon pouvoir ! Une jolie fille en marron se lève, juste derrière vous.

— Manqué ! C'est un jeune homme en gris.

Tommy parut déconcerté.

À ce moment, deux hommes assis à une table non loin de la leur et qui les observaient depuis un moment avec intérêt, se levèrent et s'avancèrent vers eux.

— Excusez-moi, déclara le plus âgé des deux, un homme grand, habillé avec goût, portant monocle et une petite moustache grisonnante, on vous a indiqué à nous comme étant Mr Théodore Blunt. Permettez-moi de vous demander si c'est exact ?

Tommy hésita, se sentant désavantagé. Finalement, il hocha la tête.

— Oui. Je suis Mr Blunt.

— Quelle chance inespérée ! J'allais justement me présenter à votre bureau. J'ai des ennuis... de graves ennuis... Mais... excusez-moi, vous avez eu un accident aux yeux ?

— Mon cher monsieur, articula Tommy tristement, je suis aveugle... complètement aveugle.

— Comment ?

— Vous êtes étonné ? Mais vous avez sûrement entendu parler de détectives aveugles ?

— Seulement dans les romans. De plus, je n'ai jamais entendu dire que vous étiez affligé de cette infirmité.

— Bien des gens ne s'en rendent pas compte. Je porte aujourd'hui un masque pour protéger mes pupilles de la lumière artificielle. Voyez-vous, mes yeux ne peuvent distraire mon jugement... Mais, assez parlé de mes misères. Voulez-vous que nous nous rendions tout de suite à mon bureau ou préférez-vous m'exposer votre affaire ici ? Cette dernière hypothèse serait peut-être la meilleure.

Un garçon apporta deux chaises supplémentaires et les inconnus y prirent place. Celui qui n'avait pas encore prononcé un mot était petit, trapu et très brun.

— Il s'agit d'une affaire très délicate, reprit son compagnon en baissant le ton. Il jeta un coup d'œil méfiant à Tuppence et Mr Blunt sembla deviner son hésitation.

— Permettez-moi de vous présenter ma secrétaire particulière, Miss Ganges. Trouvée sur les rives de l'Océan Indien... un simple paquet de langes... Une histoire très triste. Miss Ganges est mes yeux, elle m'accompagne partout.

L'inconnu adressa un salut courtois à la jeune femme.

— Je puis donc parler librement. Ma fille, qui a seize ans, vient d'être enlevée. Je l'ai appris il y a juste une demi-heure. Les circonstances de son enlèvement sont telles que je n'ose m'adresser à la police. J'ai téléphoné à votre bureau où l'on m'a dit que vous étiez parti déjeuner et ne seriez de retour que vers 2 h 30. Je suis donc venu ici avec mon ami, le capitaine Harker...

L'intéressé avança le cou et grommela quelques mots inintelligibles.

— Par le plus heureux des hasards, il s'est trouvé que nous déjeunions au même restaurant. À présent, il importe de ne pas perdre une minute.

Ayez l'amabilité de m'accompagner chez moi, tout de suite.

Tommy suggéra :

— Je puis vous rejoindre d'ici une demi-heure car au préalable, je dois passer à mon bureau.

Le capitaine Harker qui se tournait à ce moment pour jeter un coup d'œil à Tuppence, aurait pu se montrer surpris du léger sourire flottant sur les lèvres de la jeune femme.

— Impossible. Nous ne pouvons nous permettre de perdre du temps. (Il sortit un bristol de sa poche qu'il tendit à Tommy.) Voici ma carte.

Ce dernier effleura le carton des doigts.

— Mes doigts ne sont pas assez sensibles pour cela.

Il le passa à Tuppence qui lut :

— Duc de Blairgowrie.

Elle leva les yeux avec intérêt sur leur client. Le duc de Blairgowrie était une personnalité bien connue, qui avait épousé la fille d'un marchand de porc de Chicago, bien plus jeune que lui et dont le tempérament léger menaçait – paraît-il – leur union. Certaines rumeurs commençaient à circuler à propos de leur mésentente.

— Vous venez tout de suite, Mr Blunt ? reprit le duc, avec une pointe d'impatience dans le ton.

Tommy dut se rendre.

— Miss Ganges et moi vous accompagnerons, déclara-t-il calmement, mais j'aimerais d'abord commander une grande tasse de café noir. Cela ne prendra pas longtemps. Je suis sujet à des maux de tête épouvantables et seul le café agit favorablement sur mes nerfs.

Il héla un garçon, passa sa commande et se tourna vers sa compagne.

— Miss Ganges... demain, je déjeune ici avec le Chef de la Sûreté Française. Veuillez prendre note du menu que vous confierez au maître d'hôtel en le priant de me réserver ma table habituelle. J'assiste la police française dans une affaire importante. Le *Fee* – il s'arrêta un instant avant de poursuivre – est considérable. Êtes-vous prête, Miss Ganges ?

— Certainement, monsieur, fit Tuppence, le crayon à la main.

— Nous commencerons par la salade de Shrimps. Et pour suivre... voyons, pour suivre... oui, omelette Blitz et peut-être un couple de *Tournedos à l'Étranger*.

Il réfléchit et murmura, sur un ton d'excuse :

— Vous me pardonneriez, j’espère. Ah ! et un *Soufflé-surprise*. Cela couronnera le repas. Un homme extrêmement intéressant, ce fonctionnaire français. Vous le connaissez probablement ?

Le duc répondit négativement tandis que Tuppence se levait pour aller transmettre le message au maître d’hôtel. On apportait le café quand elle revint prendre sa place.

Tommy but le breuvage à petites gorgées puis abandonna son siège.

— Miss Ganges, ma canne ? Merci. Direction, s’il vous plaît ?

À nouveau, Tuppence ressentit une terrible angoisse, tandis qu’elle annonçait :

— Un pas à droite, dix-huit tout droit. Au cinquième pas, un garçon sert à la table située à votre gauche.

Balançant sa canne avec désinvolture, Tommy se dirigea vers la sortie, Tuppence sur ses talons au cas où elle devrait intervenir pour le guider. Tout se passa bien jusqu’au moment où ils atteignaient la porte d’où un homme surgit. Avant que la jeune femme n’ait pu prévenir l’aveugle, il se heurtait au nouveau venu. Explications et mots d’excuses s’ensuivirent.

Le long du trottoir, une élégante Austin les attendait. Le duc aida lui-même l’aveugle à s’y installer.

— Vous avez votre voiture, Harker ? lança-t-il par-dessus son épaule.

— Oui. Juste au coin de la rue.

— Prenez Miss Ganges avec vous, voulez-vous ?

Il sauta au volant, près de Tommy et le véhicule s’éloigna sans bruit.

— Une affaire très délicate, expliqua-t-il. Je vais vous exposer tous les détails, le temps du parcours.

Son voisin eut un geste vers son bandeau.

— À présent, je puis retirer ceci. Je ne suis plus sous l’éclairage intensif du restaurant.

Mais son bras fut rabaissé brutalement tandis qu’un objet dur lui pressait les côtes.

— Non, mon cher Mr Blunt, trancha la voix du duc – une voix au ton brusquement changé –, vous n’en ferez rien. Vous allez rester bien tranquille, sans bouger. Compris ? Je ne tiens pas à me servir de mon pistolet. Voyez-vous, il se trouve que je ne suis pas du tout le duc de Blairgowrie. J’ai seulement emprunté son nom pour l’occasion, sachant que vous ne refuseriez pas d’accompagner un client si huppé. Je suis quelque chose de plus prosaïque que cela... un simple marchand de jambons, à la

recherche de sa femme. (Il devina le sursaut de son voisin.) Cela vous dit quelque chose ? (Il rit.) Cher monsieur, vous avez été incroyablement imprudent. J'ai peur... j'ai bien peur que vos activités ne soient restreintes à l'avenir.

Il articula ces derniers mots avec une ironie sinistre. Tommy ne daigna pas répondre.

Bientôt la voiture ralentit puis s'immobilisa.

— Un moment ! (Le conducteur pressa un mouchoir dans la bouche de Tommy et serra une écharpe par-dessus.) Cette précaution pour le cas où vous seriez assez fou pour essayer d'appeler à l'aide.

La portière s'ouvrit et le chauffeur qui attendait aida son maître à guider le prisonnier au haut de quelques marches. Une porte se referma sur eux, et une lourde odeur de parfum oriental surprit le nouveau venu. Ses pieds s'enfoncèrent dans une épaisse moquette, puis on lui fit monter d'autres marches et pénétrer dans une pièce qu'il jugea située sur l'arrière de la maison. On lui lia les poignets, après quoi le chauffeur se retira et le pseudo-duc le libéra de son bâillon.

— À présent, vous pouvez parler librement. Qu'avez-vous à dire, jeune homme ?

Tommy se racla la gorge et exécuta quelques mouvements avec son maxillaire inférieur douloureux.

— J'espère que vous n'avez pas perdu ma canne creuse, s'enquit-il. Je l'ai fait fabriquer spécialement et cela m'a coûté une fortune.

— Vous avez du culot !... À moins que vous ne soyez complètement idiot ? Ne comprenez-vous pas que je vous tiens... que vous êtes entièrement à ma merci, que personne n'a jamais la moindre chance de vous revoir.

— Ne pouvez-vous éviter le mélodrame ? Dois-je m'écrier : « Misérable, je puis encore vous faire échouer » ? Ce genre de scène est tellement passée de mode.

— Et la fille ? N'êtes-vous pas ému en pensant à elle ?

— Au cours de mon silence forcé, je suis arrivé à l'inévitable conclusion que le bavard Harker appartient au complot et que mon infortunée secrétaire se joindra bientôt à ce joyeux entretien.

— Vous avez partiellement raison. Mrs Beresford – vous voyez, je suis bien renseigné sur votre compte –, Mrs Beresford ne sera pas amenée ici. C'est une petite précaution que j'ai prise, car il est fort probable que vos

amis haut placés veillent sur vous. Si c'est le cas, il leur aura été impossible de suivre deux voitures en même temps et je garderai toujours l'un de vous en mon pouvoir. À présent, j'attends...

La porte s'ouvrit à ce moment et le chauffeur annonça :

— Vous n'avez pas été suivi, monsieur. La route est libre.

— Parfait. Vous pouvez vous retirer, Gregory.

La porte se referma.

— Jusqu'ici, tout va bien. Et maintenant, qu'allons-nous faire de vous, Mr Beresford Blunt ?

— Je souhaiterais que vous ôtiez ce maudit masque de mes yeux.

— Je ne pense pas pouvoir accéder à votre demande. De la sorte, vous ne voyez rien, alors que normalement, vous n'êtes pas plus aveugle que moi. D'ailleurs, cela ne servirait pas mon petit plan... car j'ai un plan. Vous êtes amateur d'événements à sensation, Mr Blunt ? Le jeu auquel vous vous adonnez aujourd'hui avec votre femme le prouve. À mon tour, j'ai arrangé un petit jeu... quelque chose d'assez ingénieux, vous l'admettrez, lorsque je vous l'aurai expliqué : le sol sur lequel nous sommes est en métal et sa surface est parsemée de minuscules boules. Je touche un bouton... ainsi. (On entendit un déclic) et le courant électrique les traverse. Poser le pied sur un de ces fils conducteurs signifie... la mort ! Vous avez compris ? Si vous pouviez voir... mais vous ne le pouvez pas. Vous êtes dans l'obscurité complète et c'est là le jeu. Colin-maillard avec la mort. Si vous réussissez à atteindre la porte saine et sauf... vous êtes libre. Mais je crois qu'avant cela, vous aurez marché sur un fil à haute tension. Ce sera très amusant... pour moi.

Il délia les liens de Tommy et tendit la canne avec un salut ironique.

— Voyons si le détective aveugle réussira à résoudre cette énigme. Je vous surveille, le revolver au poing, prêt à intervenir si vous esquissez le moindre geste vers votre bandeau. Vous comprenez ?

— Parfaitement. (Tommy, bien que pâle, n'en perdait pas moins courage.) Je suppose que je n'ai pas la moindre chance ?

— Oh ! ça...

— Vous êtes un drôle d'esprit tortueux. Mais, cependant, vous avez oublié une chose. À propos, puis-je allumer une cigarette ? Mon pauvre cœur bat la chamade.

— Oui. Mais pas de blague, hein ? Souvenez-vous que j'ai mon revolver braqué sur vous.

— Je ne suis pas un chien de cirque. (Il sortit son étui à cigarettes et palpa sa poche à la recherche de ses allumettes.) Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas armé. D'ailleurs, vous le savez bien. Tout de même, comme je le disais, vous avez oublié un détail.

— Quoi donc ?

Tommy éleva une allumette prêt à la craquer.

— Je suis aveugle et vous pouvez voir. L'avantage est donc pour vous. Mais, supposons que nous soyons tous deux dans l'obscurité, que devient votre avantage, alors ?

Le faux duc eut un rire de mépris.

— Vous espérez actionner le commutateur ? Impossible !

— Je vous l'accorde. Je ne puis donc pas vous plonger dans l'obscurité. Mais les extrêmes se touchent, vous savez. Voici pour vous de la *lumière* !

Tout en parlant, il approcha l'allumette d'un objet qu'il tenait dans la main et qu'il lança sur la table.

Aveuglé un moment par l'intense flamme blanche, l'homme plissa les paupières, et se rejeta en arrière alors que son arme tremblait dans sa poigne.

Il rouvrit les yeux au contact d'un objet pointu qui lui piquait la poitrine :

— Lâchez ce revolver, ordonna Tommy, vite ! Je vous accorde qu'une canne creuse est de peu d'utilité, mais lorsqu'il s'agit d'une canne-épée c'est une autre affaire, ne trouvez-vous pas ? *Lâchez ce revolver !*

Menacé par la longue pointe affilée, l'homme fut forcé d'obéir. Mais soudain, il ricana et exécuta un saut en arrière.

— J'ai toujours l'avantage sur vous ! Je vois et vous pas !

— Vous vous trompez, mon cher. Je vois aussi bien que vous. J'avais l'intention de donner un de ces bandeaux à Tuppence. On commence par faire une ou deux bévues et ensuite, on se montre un merveilleux observateur en prétendant avoir développé ses sens du toucher, de l'odorat et de l'ouïe. Savez-vous que j'aurais très bien pu sortir du restaurant en évitant tous les obstacles ? Mais mon intuition me disait de me méfier de vous, car je me doutais que vous ne jouiez pas franc jeu. Vous ne m'auriez jamais laissé sortir d'ici vivant. Prenez garde...

Le visage convulsé de rage, l'homme se lança en avant, oubliant, dans sa fureur, où il posait les pieds.

Un éclair bleu crépita. Le bandit vacilla et tomba d'une masse, alors qu'une odeur de chair brûlée mêlée à celle de l'ozone emplissait la pièce.

Tommy s'épongea le front. S'orientant avec précaution, il se dirigea vers le mur et actionna le bouton que son gardien avait manipulé.

Il s'approcha de la porte qu'il ouvrit sans bruit pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Ne voyant personne alentour il descendit les escaliers et sortit.

En sécurité dans la rue, il leva les yeux sur la maison avec un frisson, tout en notant le numéro. Puis il se hâta vers la cabine téléphonique la plus proche.

Il écouta avec angoisse la sonnerie et une voix bien connue lui répondit.

— Tuppence ! Dieu soit loué !

— Oui, il ne m'est rien arrivé. J'avais bien noté votre message : Le Fee, Shrimp, se présente au Blitz et suit les deux étrangers. Albert est arrivé à temps et lorsqu'on nous a emmenés dans deux voitures différentes, il m'a suivie en taxi, repéra le lieu où on m'enfermait et appela la police.

— Albert est un bon garçon, très chevaleresque. J'étais presque certain qu'il choisirait de vous suivre, vous. N'empêche que j'étais inquiet. J'ai un tas de choses à vous raconter. Je rentre directement et la première chose que je ferai à mon retour sera d'envoyer un chèque colossal à St. Dunstan. Ce doit être vraiment horrible d'être aveugle !

VIII L'homme dans le brouillard

(The Man in the Mist)

Les « Célèbres Détectives de Blunt » venaient de subir un échec, affligeant pour leur moral plus encore que pour leur bourse. Appelés à Adlington Hall pour élucider le mystère de la disparition d'un collier de perles, ils venaient d'échouer dans leur enquête. Tandis que Tommy – déguisé en prêtre catholique – s'élançait à corps perdu sur la trace d'une comtesse en proie au démon du jeu et que Tuppence faisait la conquête du neveu de la maison sur le terrain de golf, l'inspecteur de police du coin avait arrêté avec flegme le deuxième valet de pied qui se trouvait être un vieux cheval de retour et qui reconnut sa culpabilité sans trop se faire prier. Nos deux héros durent retirer leur épingle du jeu avec toute la dignité dont ils étaient encore capables.

Pour l'heure, Tommy et Tuppence essayaient d'oublier leur déconvenue en buvant force cocktails à l'Hôtel Adlington. Tommy, portant encore son vêtement ecclésiastique, remarqua :

— L'histoire n'était guère digne du Father Brown de Chesterton, et cependant, je porte le parapluie du subtil prêtre.

— Il ne s'agissait pas d'un problème pour le Father Brown qui a besoin d'une certaine atmosphère dès le début, une atmosphère où l'on agit de la façon la plus quotidienne et c'est alors que les événements bizarres se produisent.

— Malheureusement, maintenant, il nous faut retourner à Londres. Espérons que quelque chose d'étrange se passera sur le chemin de la gare.

Il levait son verre dont le liquide se répandit sur la table alors qu'une lourde main s'abattait sur son épaule et qu'une bonne grosse voix rugissait :

— Mais, c'est ce vieux Tommy et Mrs Beresford ! D'où sortez-vous ? Il y a des années que je ne sais plus rien de vous !

— Tiens ! mais, c'est Bulger !

Tommy but ce qui restait du cocktail dans son verre et se tourna vers l'importun, un homme grand et fort, aux larges épaules, d'une trentaine d'années avec un visage rond et souriant, vêtu d'un costume de golf.

— Dis donc, mon vieux Tommy, j'ignorais que vous aviez pris la soutane ? Qui aurait jamais cru cela de vous ?

Tuppence pouffa de rire devant la mine embarrassée de son mari. Brusquement, tous deux prirent conscience de la présence d'une femme accompagnant Bulger, lequel, en réalité, se nommait Mervyn Estcourt. Une créature grande et mince, aux cheveux dorés, aux grands yeux bleus, presque irrésistiblement belle. Elle portait une robe noire rehaussée d'hermine et avait de grosses perles aux oreilles. Son sourire affirmait sa certitude d'être la seule femme méritant les regards de toute l'Angleterre et probablement du monde entier. Elle n'en tirait aucune vanité mais seulement l'assurance que cela était.

Tommy et Tuppence la reconnurent immédiatement, l'ayant vue trois fois dans *Le secret du cœur* et autant de fois dans le grand succès que fut *Piliers de jeu*, ainsi que dans bien des pièces de théâtre. Il n'y avait vraisemblablement pas d'autre actrice, en Grande-Bretagne, qui exerçât un tel empire sur le public que Miss Gilda Glen. On chuchotait qu'elle était, sans conteste, la plus jolie femme d'Angleterre et aussi la plus stupide.

— Permettez-moi de vous présenter Miss Gilda Glen qui est une de mes vieilles amies, fit Estcourt paraissant vouloir s'excuser d'avoir pu oublier – fût-ce une seconde – une pareille créature.

L'actrice fixait Tommy avec un intérêt évident et finit par lui demander :

— Êtes-vous vraiment prêtre ? un prêtre catholique romain ? Je croyais qu'ils étaient contraints au célibat...

Estcourt partit d'un grand éclat de rire :

— Vous êtes un rusé compère, Tommy... Je suis bien content qu'il n'ait pas renoncé à vous, Mrs Beresford, ni aux autres plaisirs de la vie.

Gilda Glen ne lui accorda pas la moindre attention. Elle continua à fixer d'un air perplexe Tommy qui expliquait :

— Très peu d'entre nous sont réellement ce qu'ils paraissent être. Mon métier n'est, au fond, pas très différent de celui d'un prêtre, et bien que je ne donne pas l'absolution, j'entends bien des confessions. Je...

— Ne l'écoutez pas ! interrompit Estcourt, il vous fait marcher.

Gilda insista :

— Si vous n'êtes pas un ecclésiastique, je ne vois pas pourquoi vous êtes habillé de cette façon ? À moins...

— Je ne suis pas un criminel fuyant la Justice, si c'est ce que vous insinuez, mais exactement le contraire.

— Oh !

L'actrice fronça les sourcils et continua à contempler fixement Tommy qui s'enquit :

— Vous êtes au courant de l'horaire des trains pour retourner à Londres, Bulger ? À combien se trouve la gare ?

— À dix minutes à pied, mais rien ne vous presse car le prochain train est à 6 h 35 et il n'est que 5 h 40.

— Dans quelle direction, la gare ?

— En sortant de l'hôtel, tournez à gauche et ensuite... attendez ! Le plus court serait encore d'emprunter Morgan's Avenue.

Miss Glen sursauta :

— Morgan's Avenue ?

— Je sais à quoi vous pensez, ma chère...

Il s'adressa aux autres en souriant :

— Morgan's Avenue est bordée d'un côté par le cimetière et on affirme qu'un policier qui mourut de mort violente se lève de sa tombe pour reprendre éternellement sa ronde le long de cette artère. Un policier-fantôme ! Qu'est-ce que vous dites de ça ? Et pourtant, un grand nombre de gens jurent l'avoir rencontré !

Miss Glen soupira :

— Quelle horreur ! Mais, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Les fantômes n'existent pas !

Elle se leva pour s'envelopper frileusement dans ses fourrures, puis chuchota :

— Au revoir...

Elle n'accorda même pas un regard à Tuppence qu'elle continuait d'ignorer mais jeta, par-dessus son épaule, un nouveau coup d'œil intrigué à Tommy. Au moment où elle atteignait la porte, elle se heurta à un homme solide, aux cheveux gris, au visage roux et boursoufflé qui poussa une exclamation de surprise. Prenant le bras de l'actrice, il l'emmena tout en lui parlant avec animation.

— Une belle créature, hein ? remarqua Estcourt, mais avec autant de cervelle qu'un lapin. On raconte qu'elle est sur le point d'épouser

lord Leconbury, celui qu'elle vient de rencontrer à la porte.

Tuppence donna son avis :

— Ce lord ne semble pas être le genre d'homme qu'on aimerait avoir pour mari.

Estcourt haussa ses lourdes épaules.

— J'imagine qu'un titre exerce encore un pouvoir fascinant sur certaines femmes et, croyez-moi, Leconbury n'est pas un pair sans argent ! Gilda vivra avec lui une existence dorée. Personne ne sait trop d'où elle sort. En tout cas, il y a quelque chose de bougrement mystérieux dans sa présence ici. Elle n'est pas descendue à l'hôtel et lorsque j'ai essayé de savoir où elle logeait, elle m'a rembarré... assez crûment d'ailleurs.

Là-dessus, regardant sa montre, il s'exclama :

— Je dois me sauver ! Bien content de vous avoir revus tous les deux. Il nous faudra prendre un verre ensemble un de ces soirs. Au revoir...

Il partit au moment où un groom s'approchait du couple avec un pli posé sur un plateau.

— C'est pour vous, monsieur, annonça-t-il à Tommy, de la part de Miss Glen.

Intrigué, Tommy déchira l'enveloppe et lut quelques lignes tracées d'une main malhabile.

Je n'en suis pas certaine, mais je pense que vous pouvez m'aider. Vous passez devant chez moi, pour gagner la gare. Pouvez-vous vous trouver à White House, Morgan's Avenue, à 6 h 10 ? Cordialement à vous. Gilda Glen.

Tommy tendit le billet à Tuppence qui s'étonna :

— Extraordinaire ! Croit-elle que vous êtes un prêtre ?

— Non... J'imagine plutôt qu'elle a fini par comprendre que je n'en suis pas un... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

Ça... c'était un jeune homme aux cheveux rouges, le menton batailleur, portant un manteau fripé. Il arpentait la salle en marmonnant :

— Bon Dieu !

Il se laissa choir près du jeune couple qu'il contempla d'un air morne, avant de poursuivre :

— Maudites soient toutes les femmes. (Il jeta un coup d'œil féroce vers Tuppence.) D'accord ! Vous pouvez crier au scandale et me faire flanquer à la porte de l'hôtel, ce ne sera pas la première fois que pareille aventure

m'arrivera ! Pourquoi n'exprimerions-nous pas ce que nous ressentons vraiment au lieu de jouer la comédie ? Pour le moment, j'éprouve l'envie de sauter à la gorge de quelqu'un et de l'étrangler lentement.

Tuppence s'enquit paisiblement :

— Quelqu'un en particulier ou le premier venu ferait-il l'affaire ?

— Quelqu'un en particulier !

— Très intéressant. Ne pouvez-vous nous en apprendre davantage ?

— Je me nomme Reilly, James Reilly. Vous avez peut-être déjà entendu mon nom ? J'ai écrit un petit recueil de poèmes pacifistes... très bon, bien que ce soit là une opinion toute personnelle.

— Poèmes pacifistes ?

— Oui. Pourquoi pas ? Je suis pour la paix ! Au diable la guerre et les femmes ! À propos de femmes, avez-vous remarqué cette créature qui se pavanait ici, il y a un instant ? Elle se fait appeler Gilda Glen... Gilda Glen ! Ce que j'ai pu l'adorer celle-là... et je vais vous confier ceci : si elle possède un cœur, il bat pour moi. Et si elle se vend à ce salaud de Leconbury... alors, que Dieu lui vienne en aide ! car je la tuerai de mes propres mains...

Là-dessus, il se leva et sortit précipitamment.

Tommy haussa les sourcils :

— Un gentleman plutôt émotif, non ? Nous partons, Tuppence ?

Une bruine fine commençait à tomber lorsqu'ils quittèrent l'hôtel. Suivant les indications d'Estcourt, ils tournèrent à gauche et, au bout de quelques minutes, aboutirent dans Morgan's Avenue.

La bruine s'épaississait, ouatée et douce, se déplaçant devant eux en traînées tourbillonnantes. À leur gauche, s'élevait le mur du cimetière et à leur droite une rangée de maisons que précédait une haie touffue.

— Tommy, murmura Tuppence, je commence à avoir peur. La bruine... et le silence... C'est comme si nous étions loin de tout.

— Le fait de ne pouvoir distinguer devant soi produit cette impression.

— Seuls nos pas résonnent sur le trottoir... Qu'est-ce que cela ?

— Quoi ?

— J'ai cru entendre quelqu'un marcher derrière nous.

— Si vous continuez à vous bourrer le crâne vous allez voir apparaître le fantôme. Craignez-vous qu'il pose la main sur votre épaule ?

Tuppence poussa un cri aigu.

— Oh ! Tommy ! À présent, j'en suis convaincue.

Elle regarda par-dessus son épaule, cherchant à percer le voile de brouillard.

— J’entends les pas à nouveau... Cette fois, ils sont devant nous. Ne dites pas que vous n’entendez pas !

— J’entends. C’est probablement quelqu’un qui se rend comme nous à la gare. Je me demande...

Il s’immobilisa brusquement et Tuppence sursauta car, devant eux, le rideau de bruine s’écarta, laissant voir un gigantesque policier qui semblait se matérialiser à vingt pas d’eux. Il apparaissait et disparaissait alternativement... c’est tout du moins l’impression qu’éprouvait le couple à l’imagination surchauffée. Ils apercevaient brusquement le grand policier en bleu, un pilier de boîte aux lettres rouge et sur la droite, la maison blanche.

— Rouge, blanc et bleu, remarqua Tommy. C’est bougrement pittoresque. Venez, Tuppence, il n’y a pas de quoi avoir peur.

Comme il l’avait déjà constaté, le policier était réel. Bien plus, il n’était pas aussi grand qu’ils l’avaient imaginé, émergeant du brouillard.

Mais, alors qu’ils reprenaient leur chemin, des pas se firent de nouveau entendre derrière eux et un homme les dépassa à grandes enjambées. Il poussa le portillon de la maison blanche, grimpa les quelques marches et tambourina à la porte à l’aide du marteau de cuivre. Il entra au moment où le couple arrivait à son tour à la hauteur du portillon. Le policier contemplait immobile le seuil de la maison.

— Un gentleman qui semble pressé, commenta-t-il.

Il s’exprimait d’un ton lent comme quelqu’un dont les pensées mettent longtemps à mûrir.

— C’est le genre de gentleman qui est toujours pressé, appuya Tommy.

Le regard du policier vint se poser avec méfiance sur l’intrus.

— Un de vos amis ?

— Non, mais il se trouve que je sais qui il est. Son nom est Reilly.

— Ah ?...

— Pourriez-vous nous indiquer White House ?

— C’est ici. La propriétaire est Mrs Honeycott, une dame nerveuse, ajouta-t-il d’un air important. Elle croit toujours que des cambrioleurs se cachent dans les environs et tient à ce que je garde un œil sur sa maison. Les femmes d’entre deux âges deviennent peureuses.

— Entre deux âges ? Savez-vous par hasard si une jeune femme loge aussi ici ?

— Une jeune femme... Non, je ne crois pas.

— Il se peut qu'elle n'habite pas vraiment la maison, intervint Tuppence, et de toute manière, elle n'est peut-être pas encore arrivée. Elle nous a devancés de si peu à l'hôtel.

— Ah ! s'exclama brusquement le policier. À présent que j'y pense, une jeune personne a passé ce portillon au moment où je remontais la rue. Il y a de cela trois ou quatre minutes.

— Portant une fourrure d'hermine ?

— Elle avait un genre de lapin blanc autour du cou, admit-il.

La jeune femme sourit et le policier reprit sa ronde, remontant dans la direction par laquelle ils étaient arrivés.

Alors que les Beresford s'apprêtaient à franchir à leur tour le portillon, un cri assourdi retentit dans la maison et presque aussitôt, James Reilly dévala les marches en courant. Son visage était cadavéreux et ses yeux hagards. Il chancelait tel un homme ivre et alors qu'il passait devant Tommy et Tuppence, il gémit :

— Mon Dieu... Mon Dieu... Oh ! Mon Dieu... !

Il s'agrippa au pilier du portillon et soudain, mû par une force surnaturelle, il se sauva en courant, empruntant le chemin opposé à celui que suivait le policier.

Tommy et Tuppence se regardèrent, stupéfaits.

— Ma foi, remarqua Tommy. Il a dû arriver quelque chose dans cette maison et quelque chose d'assez effrayant pour faire perdre la raison à notre ami Reilly.

Tuppence promena délicatement son doigt sur le pilier, là où Reilly s'était appuyé et constata :

— Il a dû mettre sa main dans de la peinture rouge.

— Hum... Je pense que nous devrions pénétrer à l'intérieur de cette demeure.

Sur le seuil, se tenait une servante en bonnet blanc et en proie à une indignation visible. Elle s'exclama :

— Avez-vous jamais vu un individu de cette sorte, mon Père ? Ce type arrive, demande à voir la jeune dame et se précipite à l'étage sans même en solliciter la permission. Aussitôt, j'entends Miss Gilda pousser un cri d'effroi et je vois le type redescendre en courant, le visage aussi blanc que s'il s'était heurté à un fantôme. Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier, Seigneur !

À ce moment, du fond du hall, une voix sévère s'enquit :

— Avec qui bavardez-vous, Hélène ?

La servante dit dans un souffle :

— Voilà madame...

Elle recula et Tommy se trouva en présence d'une femme ayant dépassé la cinquantaine, avec des cheveux blancs et dont un pince-nez dissimulait mal l'acuité du regard. Sa maigre silhouette était enveloppée de noir, rehaussée funèbrement d'une garniture de jais. Tommy s'inclina :

— Mrs Honeycott ? Je viens voir Miss Glen.

La maîtresse de maison commença par lui jeter un coup d'œil inquisiteur puis enregistra avec soin tous les détails de la toilette de Tuppence.

— Vraiment ? Dans ce cas, veuillez me suivre. Elle conduisit le couple dans une pièce ouvrant, à l'arrière de la maison, sur le jardin, une pièce immense mais qui, cependant, paraissait exiguë tant elle était encombrée de fauteuils de tous genres. Un grand feu brûlait dans l'âtre près duquel s'étalait un divan recouvert d'un tissu chamarré. Le papier peint était de deux gris différents et bordé de rose. Sur les murs, des gravures et des tableaux. Ce décor ne cadrait pas avec la personnalité de Gilda Glen.

— Asseyez-vous, je vous prie. Je dois tout de suite vous dire que je n'apprécie pas du tout la religion catholique romaine. Je n'aurais jamais supposé qu'un de ses représentants puisse, un jour, entrer chez moi. Toutefois, si Gilda a décidé de se convertir, on ne saurait souhaiter mieux quand on mène une existence comme la sienne... Elle aurait pu inventer quelque chose de pire et, tout compte fait, une religion, même erronée, est préférable à pas de religion du tout. Notez que je serais moins hostile à la religion catholique si ses prêtres se mariaient. Vous m'excuserez, mon Père, mais je dis toujours ce que je pense. Et quand on songe à ces couvents où tant de belles jeunes filles sont enfermées sans qu'on sache jamais ce qu'il advient de ces malheureuses créatures !

Sans se laisser égarer dans une discussion sur le célibat des prêtres, ou la nécessité des couvents, Tommy alla droit au but :

— Je crois savoir, Mrs Honeycott, que Miss Glen se trouve, en ce moment, chez vous ?

— En effet, bien que cela ne m'enchanté pas. Mais le mariage est le mariage et comme on fait son lit on se couche !

— Je vous demande pardon mais je ne vous suis pas très bien ?

— Je m'en doute et c'est pourquoi je vous ai prié de me suivre au salon car je tenais à vous parler la première. Il faut que je vous mette au courant. Gilda est venue me trouver... après tant d'années !... pour me demander de l'aider. Elle souhaitait que je rencontre cet homme pour le persuader de divorcer. Je lui ai répondu, sans hésitation, que je ne voulais pas m'immiscer dans cette histoire car, pour moi, le divorce est un péché. Par contre, il m'était impossible de refuser d'héberger ma propre sœur, n'est-ce pas ?

— Votre sœur ?

— Oui, Gilda est ma cadette. Ne vous l'a-t-elle pas dit ?

À première vue, compte tenu de l'apparente différence d'âges, cette affirmation semblait invraisemblable. Mais Gilda occupait la scène depuis longtemps déjà et dès lors, la chose paraissait moins surprenante. Ainsi, l'artiste, loin de sortir du ruisseau, était issue d'une honnête bourgeoisie. Elle avait soigneusement gardé le secret sur cette origine dénuée de romantisme.

— Votre sœur est donc mariée ?

— Elle s'est enfuie à l'âge de dix-sept ans avec un homme de condition inférieure et cela a durement frappé notre père, un pasteur ! Une vraie catastrophe... Ensuite, elle a plaqué son mari pour monter sur les planches. Jouer la comédie... Je n'ai jamais mis les pieds dans un théâtre, moi ! Je ne veux pas avoir de rapports, même lointains, avec le vice ! Maintenant, elle s'est mise en tête de divorcer, sans doute pour se remarier, mais son époux ne se laisse pas intimider ni acheter. Rien que pour cela, je serais portée à l'admirer.

Tommy demanda :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Voilà qui va vous paraître extraordinaire mais je ne parviens pas à me le rappeler ! Vous savez, il y aura bientôt vingt ans que j'ai entendu prononcer son nom pour la première et la dernière fois. Mon père interdisait qu'on y fît la moindre allusion. Quant à Gilda, j'ai toujours évité d'aborder cette histoire en sa présence. Elle n'ignore rien de ce que je pense, cependant.

— Ce n'était pas Reilly, par hasard ?

— Possible, mais je ne saurais l'affirmer car je ne m'en souviens absolument pas.

— L'homme dont je parle est sorti d'ici, il y a un instant.

— Celui-là ? J'ai cru qu'il s'agissait d'un fou évadé ! Revenant de la cuisine où j'avais été donner des ordres à Hélène pour le dîner, je pénétrai dans ce salon en me demandant si Gilda était rentrée ou non – elle possède une clef de la maison – lorsque je l'entendis traverser le hall. Trois minutes plus tard, le vacarme commença. Je me précipitai dans le hall pour voir l'homme dont vous parlez se jeter dans l'escalier. Bientôt on s'est mis à crier et cet individu est ressorti en courant. C'est du propre !

Tommy se leva.

— Mrs Honeycott, nous devrions nous rendre sans tarder auprès de votre sœur. J'ai terriblement peur...

— Peur ? mais de quoi ?

— ... que vous ne vous soyez pas servie de peinture rouge, dernièrement.

Mrs Honeycott le fixa, éberluée.

— En voilà une idée ! De la peinture rouge ? Bien sûr que non !

— C'est ce que je craignais. Je vous en prie, montons tout de suite !

La maîtresse de maison entraîna le couple vers le hall où Hélène battait précipitamment en retraite, puis dans l'escalier. À l'étage, Mrs Honeycott ouvrit la première porte et poussa aussitôt un cri en se rejetant en arrière : toujours vêtue de sa robe noire bordée d'hermine, Gilda était allongée sur un sofa. Son visage reposé paraissait celui d'un enfant endormi. On avait écrasé le crâne de l'actrice avec un instrument contondant. Du sang maculait le tapis, bien que la blessure, affreuse, ne saignât plus.

Très pâle, Tommy se pencha sur la morte et murmura :

— Ainsi, il ne l'a pas étranglée, en fin de compte.

Mrs Honeycott gémit :

— Quoi ? est-elle vraiment morte ?

— Hélas... On l'a assassinée... À présent, il faut trouver le meurtrier... Je ne pense pas que ce soit très difficile. C'est curieux mais, en dépit de ses extravagances, je n'aurais jamais cru que ce garçon pût avoir ce courage... Enfin... Tuppence, voulez-vous appeler la police ?

La jeune femme, elle aussi très émue, hocha la tête en signe d'assentiment. Tommy aida Mrs Honeycott à redescendre l'escalier et lui demanda :

— Je dois connaître l'heure exacte à laquelle votre sœur est rentrée.

— Comme chaque soir, j'étais juste en train d'avancer la pendule de cinq minutes car elle prend cinq minutes de retard par vingt-quatre heures et

ma montre qui marche très bien indiquait 6 h 8.

Tommy constata que ce détail correspondait bien à la déclaration du policier ayant vu la jeune femme pousser le portillon à peine trois minutes avant l'arrivée du couple. Il se souvint également avoir regardé sa montre à cet instant-là pour remarquer qu'il était en retard d'une minute sur le rendez-vous fixé par Gilda. Il y avait fort peu de chance pour que le meurtrier ait attendu sa future victime dans sa chambre mais si c'était le cas, il devait se trouver encore dans la maison.

Tommy courut au premier étage qu'il inspecta en vain. Déçu, il s'en fut interroger Hélène. Il lui annonça la nouvelle et entendit un flot d'invocations à tous les Saints. Puis elle lui apprit que personne n'avait rendu visite à Miss Glen dans la journée, qu'elle était montée à l'étage comme d'habitude vers 6 heures, pour tirer les rideaux, sans rien remarquer d'anormal. Les coups violents frappés à la porte d'entrée par le fou l'avaient fait redescendre en vitesse.

Tommy n'insista pas. Il continuait à éprouver un étrange sentiment de pitié envers Reilly, ne parvenant pas à croire à sa culpabilité et pourtant, qui d'autre en dehors de lui pouvait être l'auteur du meurtre ?

Il regagna le hall où Tuppence venait d'entrer en compagnie du policier déjà rencontré devant la maison. Ce dernier, ayant sorti un crayon et un carnet, monta au premier où il examina la victime avec un flegme que rien ne semblait pouvoir entamer, déclarant simplement que s'il se risquait à toucher à quoi que ce soit, l'inspecteur lui passerait un savon. Il écouta les explications hystériques et confuses de Mrs Honeycott tout en prenant des notes. Sa présence apportait une sensation de calme et de réconfort.

Tommy réussit à voir le policier en particulier au moment où il quittait la maison pour aller téléphoner à ses chefs.

— Vous m'avez dit avoir vu la victime entrer... Êtes-vous certain que personne ne l'accompagnait ?

— Sûr... Elle était absolument seule.

— Et, entre ce moment et celui où nous avons échangé quelques mots, personne n'est sorti de cette demeure ?

— Pas âme qui vive.

Majestueux, il descendit le perron et s'arrêta près du pilier portant des traces rouges et décréta avec condescendance :

— Un amateur, pour laisser pareille carte de visite !

Là-dessus, il tourna dans l'avenue et disparut.

*

* *

Le lendemain de la découverte du crime, les Beresford étaient toujours au Grand Hôtel. Toutefois, Tommy avait jugé plus prudent d'abandonner son habit ecclésiastique. James Reilly avait été arrêté et son avocat – Me Marvell – achevait un long entretien avec le détective.

— En vérité, je n'aurais pas cru Reilly capable d'une chose pareille car il n'a jamais été violent qu'en paroles et cela depuis que je le connais.

— Il est vrai que lorsqu'on dépense son énergie à discourir, il n'en reste pas beaucoup pour agir. Malheureusement je serai un des principaux témoins à charge. Les propos qu'il a tenus en notre présence, juste avant le crime, sont particulièrement accablants. Et pourtant, ce type me demeure sympathique. Je ne vous cache pas que, s'il y avait un autre suspect possible, je serais certain de l'innocence de Reilly. Que dit-il pour sa défense ?

L'avocat eut une moue.

— Il prétend l'avoir trouvée morte. C'est enfantin ! Mais il utilise la première excuse lui venant à l'esprit.

— En effet, car s'il disait la vérité, il faudrait admettre que Mrs Honeycott est la meurtrière, ce qui paraît quand même un peu énorme.

L'avocat rappela :

— Souvenez-vous que la bonne a entendu la victime pousser un cri.

Songeur, Tommy répéta :

— La bonne, oui... Au fond, nous sommes crédules. Nous croyons à ce que nous tenons pour des évidences mais, en vérité, qu'avons-nous ? sur quoi nous basons-nous ? des impressions dictées par les sens... Or, supposons que ces impressions soient fausses ?

L'avocat haussa les épaules.

— Je ne discerne pas où vous voulez en venir.

— Je ne suis pas certain de le savoir moi-même. Mais je commence à avoir des idées... sur les interprétations différentes d'un même événement : les portes s'ouvrent et se referment de la même façon... Ceux qu'on croit en train de monter des escaliers, les descendent peut-être... etc.

Tuppence intervint :

— Si vous vous expliquiez plus clairement, Tommy ?

— C'est tellement simple, ma chère, et pourtant, je ne viens d'y penser qu'à l'instant. Comment êtes-vous sûre que quelqu'un vient d'entrer chez vous ? Vous avez entendu la porte s'ouvrir et se refermer. Au même moment, vous attrapez l'écho d'un pas, et vous voilà persuadée qu'une personne a pénétré dans la maison, alors que rien ne prouve qu'il ne s'agit pas d'une sortie.

— Mais, Miss Glen n'est pas sortie !

— Non... il s'agit de quelqu'un d'autre... Le meurtrier en l'occurrence.

— Dans ce cas, quand Gilda est-elle entrée ?

— Au moment où sa sœur parlait à Hélène dans la cuisine. De la cuisine, Mrs Honeycott gagne le salon pour remonter sa pendule et, tout en se livrant à ce travail, elle se demande quand Gilda va rentrer et, parce qu'elle entend un pas, elle est certaine que c'est sa sœur qui monte au premier.

— Ce n'était pas elle ?

— Non ce n'était pas elle, mais Hélène allant tirer les rideaux. Mrs Honeycott souligne que Gilda marqua une pause avant de s'engager dans l'escalier. Or, cette pause n'est que le laps de temps infime qui s'écoula entre la sortie du meurtrier et l'apparition d'Hélène dans le hall. En un mot, il s'en est manqué de fort peu que la bonne ne rencontrât l'assassin.

— Mais, Tommy, le cri qu'a poussé Gilda ?

— Ce n'est pas elle qui l'a poussé mais bien James Reilly en la découvrant morte. Nous avons oublié qu'il a une voix haut perchée, que l'émotion fait monter plus haut encore.

Tuppence s'énerma.

— Si vous avez raison, vous et moi aurions dû voir le meurtrier !

— Nous l'avons vu, ma chère. Nous lui avons même parlé. Vous souvenez-vous de la façon dont le policier a paru surgir du brouillard ? Il venait de franchir le portillon juste avant que la brume ne se dissipe. Cela nous a fait sursauter, ne vous rappelez-vous pas ?

— Si.

— Voyez-vous, Tuppence, bien que nous ne pensions jamais à eux sous cet angle, les policiers sont des hommes comme les autres et soumis aux mêmes passions. Ce flic flegmatique – ou mieux, qui nous parut tel – était le mari entêté de Gilda Glen. Je suppose qu'ils se sont rencontrés juste devant « White House » et que l'actrice a laissé entrer son époux pour

discuter encore de leur histoire. Cela a dû tourner très vite à la querelle et le policeman, perdant la tête, a frappé avec son bâton...

IX Le faux monnayeur (The Crackeler)

Se renversant dans son fauteuil, Tommy annonça :

— Tuppence, il va falloir nous mettre en quête d'un bureau plus important.

— Vous êtes fou ? Il ne faudrait tout de même pas vous monter le bourrichon sous prétexte que vous avez réglé correctement quelques histoires de quatre sous, grâce à une chance incroyable !

— Ma chère, ce que certains appellent « chance », d'autres le nomment « talent » sinon « génie » !

— Évidemment, si vous estimez être un détective de la lignée des Sherlock Holmes, Mac Carty et autres Okewood, je n'ai plus rien à dire, sinon vous conseiller de vous soigner.

— Racontez tout ce que vous voudrez, Tuppence, mais le fait est là : nous avons un besoin urgent d'un bureau plus vaste que celui-ci.

— Mais, pourquoi ?

— Pour ranger mes livres policiers classiques. Rien que pour placer les œuvres complètes d'Edgar Wallace, il me faudra plusieurs étagères.

La jeune femme soupira :

— Edgar Wallace... Nous n'avons pas encore abordé une histoire du genre de celles qu'il résout.

— Je crains que nous n'en ayons jamais l'occasion. Je ne sais si vous l'avez remarqué mais, cet auteur célèbre ne donne guère d'occasions de se distinguer aux détectives amateurs. Toutes ses aventures sont terriblement sérieuses et relèvent de Scotland Yard.

Sur ces entrefaites Albert entra pour annoncer que l'inspecteur Marriot désirait voir les Beresford si la chose était possible.

Tommy leva un doigt vers le ciel pour dire :

— Le plus énigmatique des policiers de Scotland Yard !

— Et le plus redoutable ! compléta Tuppence.

L'inspecteur entra, un bon sourire sur la figure :

— Alors, comment ça va depuis notre petite aventure de l'autre jour ?

La jeune femme feignit de minauder pour répondre :

— Très bien... C'était tellement excitant, n'est-ce pas ?

Marriot ne parut pas témoigner du même enthousiasme.

— Ma foi, je ne sais pas si j'emploierais cette épithète pour la qualifier.

Tommy se mêla à la conversation.

— Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui, Marriot ? Je n'imagine pas que vous vous soyez dérangé uniquement pour prendre de nos nouvelles ?

— J'ai du travail pour le « brillant Mr Blunt et ses fameux limiers ».

— Alors, laissez-moi le temps de prendre l'attitude compassée qui convient en pareil cas.

— Que diriez-vous de mettre hors d'état de nuire un gang important ?

— Ça existe donc, les gangs ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'ai toujours cru que les « gangs » relevaient du domaine de la fiction tout comme les maîtres-escrocs et les criminels supérieurement doués.

— Malheureusement, Sir, les gangs pullulent.

— Je ne sais si je serai capable de mener à bonne fin la tâche que vous me proposez... Pour les amateurs comme moi il faut des crimes d'amateurs... c'est à dire se déroulant dans le cadre banal et quotidien de l'existence familiale. Dans ces conditions, je fais feu des quatre fers, surtout avec l'aide de Tuppence qui n'a pas sa pareille pour remarquer ces mille petits détails dont, généralement, personne ne tient compte et qui sont, pourtant, d'une importance extrême.

Son discours fut brusquement interrompu par le coussin que sa compagne lui jetait à la tête en le priant de cesser de proférer des âneries sur son compte. Le policier parut s'amuser de cet intermède et déclara :

— Si je puis me permettre cette remarque, c'est un plaisir, pour le vieil homme que je suis, de voir deux jeunes gens qui savent jouir de la vie comme vous le faites.

Tuppence ouvrit de grands yeux.

— Nous jouissons de la vie ?... Après tout, c'est peut-être vrai mais je ne l'aurais jamais cru !

Tommy revint au sujet essentiel :

— À propos de ce gang dont vous êtes venu me parler inspecteur, il est possible, en dépit de mon énorme clientèle privée composée de duchesses, de millionnaires et de la crème des femmes de ménage, que je condescende à m'intéresser à votre problème. Je n'aime pas savoir Scotland Yard dans l'embarras... Je ne voudrais pas que la presse s'accrochât à vos basques.

— Vous ne cesserez donc pas de plaisanter ? Figurez-vous qu'il y a, en ce moment, beaucoup de faux billets de banque en circulation, des petites coupures principalement. Un très joli travail dont je vous ai apporté un modèle.

Le policier tendit à Tommy un billet d'une livre.

— Il paraît tout ce qu'il y a de bon, n'est-ce pas ?

Tommy examina le billet minutieusement et conclut :

— Jamais je n'aurais supposé que quelque chose clochât dans celui-ci.

— Regardez celui-ci qui est un vrai. Je vais vous montrer la différence et bientôt, vous les distinguerez d'un seul coup d'œil. Prenez cette loupe.

Quelques minutes plus tard Tommy et sa femme étaient presque devenus des experts. Tuppence s'enquit :

— Qu'attendez-vous de nous, inspecteur ? Que nous examinions les billets qui passeraient entre nos mains ?

— Bien plus que cela, Mrs Beresford. Je compte sur vous pour tenter d'aller au fond de cette histoire. Nous avons découvert que les faux billets étaient mis en circulation à partir du West End. Il semble que le distributeur occupe une place assez élevée dans l'échelle sociale. Nous savons aussi que nombre de ces billets passent de l'autre côté de la Manche. Nous nous intéressons tout particulièrement à un certain commandant Laidlow... Peut-être le connaissez-vous de nom, tout au moins ?

— N'est-ce pas un gentleman qui s'intéresse aux courses de chevaux ?

— Exactement. Le commandant est très connu sur les hippodromes. Nous n'avons rien de précis contre lui, sinon l'impression qu'il s'est montré un peu trop habile pour débrouiller deux ou trois transactions assez louches. Les turfistes se sentent mal à l'aise lorsqu'on parle de lui en leur présence. On ne connaît pas grand-chose de son passé et nul ne sait, au juste, d'où il vient. Il a une très jolie femme – une Française – qui traîne partout, à sa suite, une kyrielle d'admirateurs. Les Laidlow dépensent énormément d'argent et nous aimerions connaître la source de ce pactole.

— Probablement la kyrielle d'admirateurs ?

— C'est évidemment l'impression qu'on veut donner mais je suis sceptique. Peut-être ne s'agit-il que d'une coïncidence ? En tout cas, la plupart des faux billets émanent d'un club très fermé où les Laidlow et leur bande ont leurs habitudes. Le jeu est un des moyens utilisés par les faux-monnayeurs pour écouler leurs marchandises sans trop attirer l'attention.

— Où intervenons-nous dans cette histoire ?

— Je crois savoir que le jeune Saint-Vincent et sa femme sont de vos amis ? Or, jusqu'à ces derniers temps, ils se mêlaient à la bande des Laidlow. Par eux, il devrait vous être facile de vous faire admettre dans ce cercle fermé ce que ne pourrait réussir aucun de mes hommes. Vous aurez là l'occasion de surveiller ce qu'il se passe sans que nul ne vous soupçonne.

— Que souhaitez-vous que nous découvriions, exactement ?

— Essentiellement d'où proviennent les faux billets et si c'est Laidlow qui les fait circuler.

— En somme, je suis à la trace le commandant Laidlow sortant de chez lui avec une valise vide et y rentrant avec une valise pleine de faux bank-notes. Il m'incombe d'apprendre de quelle manière il s'y prend pour réaliser ce tour de passe-passe. C'est bien cela ?

— À peu près... Toutefois, ne négligez pas la dame et son père, Mr Iroulade. Souvenez-vous qu'on trouve ces faux billets des deux côtés de la Manche.

— Mon cher Marriot, les « Célèbres détectives de Blunt » ignorent la signification du verbe « négliger ».

L'inspecteur se leva et sur un « bonne chance » convaincu, se retira. Tuppence, sitôt qu'il eut refermé la porte, cria :

— Slush ^[2] !

Son mari la regarda les yeux ronds :

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Ne sauriez-vous pas que l'on désigne ainsi la fausse monnaie ? Enfin, nous avons une affaire « à la Edgar Wallace » !

— Et nous nous lançons à la poursuite du « craqueleur ».

— Du quoi ?

— C'est un mot que je viens d'inventer.

— Et qui signifie ?

— Suivez-moi bien, Tuppence : lorsque les billets sont neufs et que vous les froissez dans vos doigts, que font-ils ?

— Ils craquent, non ?

— Voilà ! Eh bien ! Notre homme mettant en circulation de faux billets neufs les fait craquer ou craqueler, c'est un craqueleur ou un craqueur, je préfère « craqueleur ».

— Je sens que je vais aimer cette histoire car je la devine pleine de boîtes de nuit et de cocktails. Demain, j'irai m'acheter du mascara noir afin d'acquérir un regard profond et du rouge à lèvres couleur cerise.

— Tuppence ! Je constate avec regret que vous avez la mentalité d'une parfaite dévergondée ! Quelle chance vous avez eue d'épouser un homme entre deux âges, sobre, tranquille et aimant ses pantoufles, moi.

— Attendez d'avoir fréquenté le « Python-Club » et vous me parlerez de votre sobriété.

Tommy, sans répondre, sortit de son bar quelques bouteilles et un shaker, puis :

— Que diriez-vous si nous nous mettions tout de suite dans l'ambiance, ma chère ?

Levant son verre, il s'écria :

— À partir de cet instant, ô Craqueleur, nous, nous partons à ta poursuite avec la ferme intention de te prendre !

Faire la connaissance des Laidlow s'avéra facile pour les Beresford. Jeunes, bien habillés, débordant de vie et ayant, apparemment, beaucoup d'argent à gaspiller, ils furent bientôt acceptés dans la bande que dirigeaient les Laidlow.

Le commandant, typiquement anglais, grand, blond, d'allure sportive, à l'aspect ouvert si l'on ne prenait garde aux plis durs marquant la bouche ou si l'on négligeait un regard fuyant. Joueur redoutable qui aimait les parties sévères, Laidlow semblait, d'après ce que constata Tommy, se débrouiller fort bien.

Marguerite Laidlow, une charmante créature ayant la sveltesse d'une dryade ^[3] et le joli visage d'un portrait de Greuse. Son accent fascinait et Tommy comprit très vite pourquoi la plupart des hommes adoraient cette ravissante jeune femme. Tout de suite, elle parut s'intéresser au mari de Tuppence et ce dernier, jouant son rôle, se laissa entraîner à sa suite. Iroulade, le père de Marguerite, semblait plus secret : correct, guindé même,

le regard perçant, il causait une impression de malaise sans qu'on sût à quoi attribuer cette gêne ressentie à son contact.

Tuppence fut la première à rapporter le gibier cherché. Elle remit à Tommy dix billets d'une livre.

— Examinez-les... Je crois qu'ils sont faux.

— Où les avez-vous eus ?

— De ce garçon, là-bas, Jimmy Faulkener. C'est Marguerite qui les lui a remis pour qu'il joue un cheval demain à Newmarket. J'ai prétexté avoir besoin de monnaie et lui ai glissé, en échange, un billet de dix livres.

Scrutant un des billets, Tommy remarqua :

— En voilà un qui n'a pas dû passer par beaucoup de mains. Je suppose, toutefois, que Faulkener n'est pas dans le coup ?

— Jimmy ? C'est un ange ! Nous sommes en train de devenir de grands amis.

— C'est ce que j'ai remarqué. Pensez-vous que ce soit vraiment nécessaire ?

— Oh ! ce n'est pas pour affaire mais pour le plaisir. Ce garçon est tellement gentil, si vous saviez... Je suis bien contente de l'arracher aux griffes de cette femme. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce qu'elle lui a déjà coûté !

— Il me fait plutôt l'effet d'être entiché de vous, Tuppence !

— Par moment, je l'avoue, il m'arrive de le croire. Il est agréable que d'autres vous apprennent qu'ils vous trouvent encore jeune et désirable... N'est-ce pas votre avis ?

— Voulez-vous que je vous dise, Tuppence ? Vous avez une moralité effrayante !

— Je reconnais qu'il y a des années que je ne me suis pas autant amusée ! Mais, vous-même, mon cher, n'agissez-vous pas exactement comme moi ? Je ne vous vois presque plus... Vous vivez continuellement dans les jupons de Mrs Laidlow.

— Je travaille, moi !

— Vous la trouvez jolie, oui ou non ?

— Elle n'est pas mon genre. Je n'éprouve pas la moindre admiration pour elle.

— menteur ! Mais j'ai toujours pensé qu'il vaut mieux épouser un menteur qu'un benêt.

— Je suppose qu'un mari, à vos yeux, est forcément l'un ou l'autre ?

En réponse, Tuppence haussa les épaules et s'en fut.

Parmi les admirateurs de Mrs Laidlow, il y avait un garçon assez fruste mais très riche. Il s'appelait Hank Ryder et arrivait en droite ligne de l'Alabama (U.S.A.). Il s'approcha de Tommy :

— Une femme merveilleuse, soupira-t-il en suivant des yeux la belle Marguerite. Elle est le produit de la plus fine civilisation, car nul pays ne pourra jamais rivaliser avec la vieille et charmante France.

Tommy approuvant d'un hochement de tête, Ryder s'épancha un peu plus :

— N'est-il pas triste qu'une aussi adorable créature ait des soucis d'argent ?

— Parce qu'elle a des soucis d'argent ?

— Et comment ? Un drôle de type, ce Laidlow... Elle m'a confié qu'elle avait peur de lui au point de ne pas oser lui avouer ses petites dettes.

— S'agit-il vraiment de petites dettes ?

— Ma foi... Quand je dis : petites, c'est une manière de parler. Mais, quoi ? Il faut bien qu'une femme s'habille et moins elles sont vêtues plus c'est cher... Une Marguerite Laidlow ne peut se permettre de porter ce qui se faisait la saison dernière. D'ailleurs, aux cartes aussi, la pauvre chérie n'a pas de chance... Pas plus tard qu'hier soir, j'ai gagné 50 livres en jouant contre elle.

— Oh ! vous savez, elle en avait gagné 200 à Faulkener, la veille.

— Vraiment ? Eh bien, tant mieux ! À propos, il semble qu'il y ait pas mal de faux billets qui circulent dans votre pays, en ce moment ? Ce matin, j'ai déposé un paquet à ma banque et l'employé m'a appris que 25 d'entre eux ne valaient rien.

— Paraissaient-ils neufs ?

— Comme s'ils venaient de sortir des presses. Maintenant que vous m'y faites penser, il me semble bien que ce sont ceux que m'a donnés Mrs Laidlow. Je me demande d'où elle les tenait ? Probablement d'un de ces passionnés des courses.

— Probablement.

— Je ne vous cacherai pas, Mr Beresford que ce genre d'existence mondaine est quelque chose de tout à fait nouveau pour moi. Les belles dames... Les décors somptueux... C'est ma première expérience car je n'ai fait fortune que tout récemment. Je suis venu en Europe pour me frotter à la bonne société.

Tommy pensa qu'avec Mr Laidlow comme cornac, Ryder ne connaîtrait pas grand-chose de la bonne société, mais que cette expérience lui coûterait très cher. En attendant, il avait la preuve par le récit de l'Américain que la source des faux billets s'avérait proche et que Marguerite Laidlow n'était pas étrangère à leur distribution. Le soir suivant, il devait en avoir la preuve.

La scène se passa dans cet endroit si fermé, auquel Marriot avait fait allusion. On y dansait sans doute mais la véritable attraction du lieu se dissimulait derrière d'imposantes portes à deux battants. Là, on découvrait, dans deux pièces contiguës, de grandes tables de jeu, où chaque nuit, de grosses sommes d'argent changeaient de mains.

Au moment de prendre congé, Marguerite Laidlow mit une liasse de billets d'une livre dans la main de Tommy.

— Ils sont si encombrants, Tommy... Soyez gentil de me les changer ?

Le jeune homme lui rapporta le billet de 100 livres qu'elle réclamait et se retirant dans un coin, examina les bank-notes qu'elle lui avait remis et dont un quart était faux. D'où tirait-elle ces fonds ? Il ne pouvait encore répondre à cette question essentielle. Depuis quelques jours, il avait fait suivre Laidlow par Albert et avait ainsi découvert qu'il n'était pas l'homme-clef de cette histoire de faux-monnayeurs. Personnellement Beresford soupçonnait plutôt le beau-père de Laidlow, le taciturne Iroulade qui se rendait très souvent – trop souvent ? – en France. Quoi de plus simple que de transporter les billets dans une valise à double fond ?

Absorbé dans ses pensées, Tommy sortit du club et fut ramené à la réalité en apercevant Mr Hank P. Ryder complètement ivre, qui essayait vainement d'accrocher son chapeau au radiateur d'une voiture, tout en gémissant :

— Ce n'est pas aux États-Unis qu'on trouverait de pareils portemanteaux... où il n'est pas possible de faire tenir un simple chapeau !

À cet instant, il découvrit Tommy qui le regardait et le prit à témoin.

— Moi, Monsieur, tous les soirs, quand j'entre chez Charley pour boire un verre ou deux, à Montgomery, j'accroche mon chapeau sans effort... Tiens ! vous portez deux chapeaux, Monsieur ? Première fois que je vois un type en porter deux ! Ce doit être à cause du climat.

Tommy remarqua courtoisement :

— À moins que je n'aie deux têtes ?

— En effet... Absolument remarquable ! Je vous offre un verre mon vieux, non ! deux ! deux têtes supposent deux bouches, hein ? Ah ! mon

vieux, ils m'ont fait boire un sacré mélange mais Hank P. Ryder ne recule devant rien ! Pour Marguerite un « Baiser d'Ange », merveilleuse fille, hein ? suis sûr qu'elle m'aime et elle a raison... « Une encolure de cheval » pour le mari, bon type... mais m'ennuie... deux Martinis en l'honneur des copains... trois « Chemins de la Ruine » et on mélange le tout dans une pinte de bière. Ils disent que Hank P. Ryder ne boira pas ! Mais moi, je bois, mon vieux et je dis... qu'est-ce que j'ai dit ?

— Que vous deviez aller vous coucher ?

Ryder fondit en larmes.

— Je n'ai pas d'endroit où aller... Je suis tout seul, Monsieur... un malheureux orphelin, Monsieur...

— À quel hôtel êtes-vous descendu ?

— Pas besoin d'hôtel, Monsieur. Je dois aller à la recherche du trésor... Quelque chose de formidable... Elle, elle l'a déjà faite, mon vieux... Whitechapel...

Soudain, il se redressa, retrouvant subitement une dignité que l'on aurait pu croire partie au fil des boissons absorbées et déclara :

— Jeune homme, je vous le dis : Marguerite m'a emmené avec elle dans sa voiture à la recherche d'un trésor. Il paraît que toute l'aristocratie anglaise agit de même. Sous les pavés, elle a trouvé 500 livres... C'est parce que vous avez été bon pour moi que je vous mets dans la confiance. Je veux faire votre fortune. Nous autres, Américains...

Tommy l'interrompit.

— Où avez-vous dit que Mrs Laidlow vous avait emmené dans sa voiture ?

— Whitechapel.

— Et vous y avez trouvé 500 livres ?

Ryder recommença à s'empêtrer dans les mots.

— Elle m'a laissé dehors... Pas gentil... Devant la porte, tout seul... J'ai frappé longtemps... Personne n'a répondu... C'est triste, Monsieur... très triste, surtout une femme que vous aimez...

— Reconnaissez-vous votre chemin ?

— Hank P. Ryder ne perd jamais le Nord !

Beresford l'empoigna sans douceur et le remorqua jusqu'à sa voiture où il l'installa tant bien que mal. Bientôt, ils roulaient vers l'Est. L'air frais semblait ranimer Ryder qui retrouvait ses esprits.

— Dites donc, mon vieux, sans être indiscret, où sommes-nous ?

— Whitechapel. Est-ce ici que vous êtes venu ce soir avec Mrs Laidlow ?

— Ça me paraît assez familier, en effet. Il me semble qu'on a tourné à gauche, par ici. Cette rue !

Tommy obéit et se laissa guider.

— Et maintenant, à droite ! Vous ne trouvez pas que ça pue ? Dépassez ce pub, là-bas, au coin. Tournez franchement et arrêtez-vous à l'entrée de ce petit passage. Mais, à quoi rime tout ça ? Vous pensez qu'ils ont laissé de l'argent et qu'on va leur faire la blague de le chiper ?

— Exactement. Une blague assez drôle, non ?

— Je la raconterai à tout le monde ! – puis il ajouta, songeur : – quoique je ne comprenne pas grand-chose à cette histoire.

Tommy sortit le premier de la voiture, aida son compagnon à s'en extraire et tous deux s'engagèrent dans le passage. Sur leur gauche, une file de maisons délabrées composait un étrange décor. La plupart avaient une porte ouvrant sur le passage. Ryder s'arrêta devant l'une d'elles.

— Elle est entrée là. J'en suis absolument certain.

— Ces portes se ressemblent toutes, comment pouvez-vous être sûr qu'il s'agit de celle-là et non d'une autre ? Cela me rappelle l'histoire du soldat et de la princesse. Vous vous en souvenez ? Ils ont tracé une croix sur la porte pour retrouver celle qui les intéressait. Si nous agissions de même ?

En riant, il sortit un morceau de craie de sa poche et dessina un signe bizarre sur le panneau vermoulu. Un cri affreux jaillit de la nuit et Tommy, levant les yeux, vit des silhouettes qui se jetaient les unes sur les autres.

— Un quartier qui m'a l'air surtout hanté par les chats.

— Un quartier sinistre, si vous voulez mon avis. On entre ?

— On entre en usant de toutes les précautions possibles.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui et poussa doucement la porte qui céda en ouvrant sur une cour mal éclairée. Il avança, Ryder sur les talons. Ce dernier le prévint :

— Attention on vient dans le passage...

Il ressortit pour se rendre compte. Tommy prêta l'oreille et, n'entendant rien, reprit sa marche en avant. Sortant une lampe électrique de sa poche, il l'alluma un instant ce qui lui permit de voir où il se dirigeait. Il arriva bientôt devant une nouvelle porte qui, comme la précédente, céda dès qu'il en eut tourné le loquet. Après s'être immobilisé quelques secondes, de nouveau il éclaira le décor. Mais, cette fois, le paysage nocturne parut

s'animer et quatre hommes encerclant Beresford, se jetèrent sur lui. Une voix rugit :

— Lumière !

Un bec de gaz répandit sa lueur jaunâtre et Tommy distingua les visages menaçants qui l'entouraient et, très courtoisement, remarqua :

— Le quartier général des faux-monnayeurs, si je ne m'abuse ?

— Ta gueule ! aboya un des voyous.

Derrière son dos, la porte s'ouvrit, se referma et une voix joviale qu'il connaissait bien s'exclama :

— Bravo les gars ! Vous l'avez eu ! Maintenant, Monsieur le Détective, permettez-moi de vous dire que vous êtes dans de sales draps.

— Mais, c'est Mr Ryder ! En voilà une surprise... !

— J'en suis persuadé. Vous savez que vous m'avez bien fait rigoler toute la soirée, mon vieux ? Vous vous êtes laissé amener ici comme un gosse. Vous étiez si fier de votre ruse puérile ! Entre nous, je vous avais à l'œil depuis notre première rencontre. Vous n'étiez pas avec nous pour votre plaisir. Je vous ai laissé fouiner un peu et lorsque vous avez commencé à soupçonner la belle Marguerite, je me suis dit : c'est le moment ou jamais de le posséder. J'ai dans l'idée que vos bons amis n'entendront plus parler de vous durant quelque temps.

— Vous projetez de vous débarrasser de moi, si je comprends bien ?

— Rassurez-vous, nous n'avons pas l'intention de nous laisser aller à la violence. On vous enfermera simplement.

— Mais c'est que je n'ai pas le moindre désir d'être enfermé !

— Vous m'en voyez navré.

De dehors arriva le miaulement désespéré d'un chat. Ryder sourit :

— Vous comptez sur cette croix que vous avez tracée sur la porte, mon vieux ? À votre place, je ne m'y fierais pas car figurez-vous que je connais l'histoire à laquelle vous avez fait allusion. C'est pourquoi je suis ressorti pour marquer toutes les portes d'une même croix.

Tommy parut découragé et Ryder insista :

— Vous vous croyez supérieurement intelligent, hein ?

À cet instant, on frappa d'un coup sec, du dehors. L'Américain cria :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

C'est alors que l'assaut se déclencha et bientôt le verrou fut arraché sous la poussée des policiers. La porte s'ouvrit l'inspecteur Marriot s'encadra sur le seuil. Tommy l'accueillit d'un :

— Bien joué, Marriot ! Vous aviez raison sur toute la ligne ou presque. J'aimerais vous présenter Mr Ryder qui connaît si bien les contes d'enfants... Voyez-vous, Mr Ryder, moi aussi je vous soupçonnais. Albert (ce garçon à l'air important et aux grandes oreilles se nomme Albert) avait reçu l'ordre de nous suivre sur sa moto si vous et moi devions partir en voiture ensemble. Tandis que je traçais une croix sur la porte pour retenir votre attention, je répandais une bouteille de valériane sur le sol. L'odeur attire les chats, si bien que lorsque Albert et la police sont arrivés sur les lieux, j'imagine que tous les chats du quartier étaient rassemblés devant la porte m'intéressant.

Tommy se leva, tapota familièrement l'épaule de Ryder :

— J'avais dit que je vous aurais, mon cher Craqueleur et je vous ai eu.

— Ça signifie quoi, votre « Craqueleur » ?

— Attendez que paraisse le prochain dictionnaire de criminologie, vous y trouverez ce mot dont l'origine, à vrai dire, prête à discussion. Et maintenant, je vous quitte Marriot car il faut que je termine cette histoire de façon heureuse. Vous savez bien le « happy end » ? Et pour cela, il importe que je rentre chez moi au plus vite. À propos, connaissez-vous le capitaine Jimmy Faulkener ? Il danse à ravir et a une inclination marquée pour les cocktails et les femmes des autres... Croyez-moi, Marriot, si je vous dis qu'en ce qui me concerne, cette affaire fut une des plus dangereuses que j'ai eues à résoudre.

X Le mystère de Sunningdale

(The Sunningdale Mystery)

— Savez-vous où nous allons déjeuner aujourd’hui, Tuppence ?

— Au Ritz ?

— Vous n’y êtes pas !

— Dans ce petit coin charmant de Soho ?

— Non, tout simplement dans un A.B.C. ^[4] et plus spécialement dans celui-ci.

Tommy poussa prestement sa jeune femme dans l’établissement qu’ils atteignaient et la guida vers une table d’angle au dessus de marbre. En s’asseyant, il décréta :

— Nous sommes très bien ici. En fait, je ne pense pas que nous pourrions trouver mieux.

— Pourquoi cette passion soudaine pour l’existence médiocre des petites gens sans gros revenus ?

Beresford leva un doigt magistral et déclara sentencieusement :

— Vous regardez, Watson, mais vous n’observez point. – Il changea de ton. – Je me demande si l’une de ces demoiselles altières s’abaissera jusqu’à remarquer notre présence ? Oh ! en voilà une qui daigne venir à nous. Il est vrai qu’elle semble penser à tout autre chose. Sans doute, son subconscient ne peut-il s’arracher à des préoccupations du genre : eggs and bacon, harengs grillés et pots de thé. Mademoiselle, s’il vous plaît, je désirerais une côtelette et des pommes sautées, avec une grande tasse de café, pain et beurre, pour Madame, une assiette de langue de bœuf froide.

La serveuse répéta la commande d’un ton neutre mais brusquement, Tuppence se pencha vers elle et l’interrompit.

— Non, pas de côtelette avec pommes de terre sautées. Ce gentleman prendra un gâteau au fromage et un verre de lait.

— Gâteau au fromage et verre de lait – marmonna la serveuse, d'un ton encore plus neutre, ce qui paraissait presque impossible. L'esprit toujours ailleurs, elle s'éloigna :

— Votre intervention était souverainement déplacée, remarqua Tommy d'un ton sec.

— Mais j'ai raison, n'est-ce pas ? Vous vous prenez bien, aujourd'hui, pour « Le vieux Monsieur dans le coin ^[5] » ? Dans ce cas, où est votre bout de ficelle ?

Tommy sortit de sa poche un long morceau de ficelle et y fit deux nœuds.

— Je n'ai négligé aucun détail.

— Vous avez cependant commis une petite erreur en commandant votre repas.

— Vous autres, les femmes, vous êtes vraiment prosaïques ! S'il y a une chose que je déteste, c'est de boire du lait, et les gâteaux au fromage sont jaunes et ont l'air bilieux.

— Soyez sport, Tommy ! Regardez-moi attaquer ma langue froide. C'est drôlement bon ! Voyez, à présent, je suis toute prête à jouer le rôle de « Miss Polly Burton ». Je vous écoute ?

— Tout d'abord, laissez-moi vous faire remarquer que les affaires sont assez rares, ces temps-ci. Or, si les affaires ne viennent pas à nous, nous devons aller à elles. Appliquons donc notre pouvoir de déduction à l'un des grands mystères du moment, ce qui m'amène au but de cet exposé : le mystère Sunningdale.

— Ah ! le mystère Sunningdale...

Tommy sortit de sa poche une coupure de journal qu'il étala sur la table.

— Voilà le portrait du capitaine Sessle, tel qu'il a paru dans le *Daily Leader*.

Après avoir examiné la photo, Tuppence soupira :

— Je me demande parfois pour quelles raisons l'on ne porte pas plainte contre les journaux ? Vous voyez là-dessus que c'est un homme et rien de plus !

Son mari enchaîna :

— Lorsque je dis : le mystère Sunningdale, je devrais dire le soi-disant mystère...

— C'en est peut-être un pour la police mais pas pour une intelligence supérieure comme la vôtre ?

— J'ignore ce que vous savez de l'affaire, Tuppence ?

— Tout, mais pour rien au monde, je ne voudrais vous priver du plaisir de me la raconter.

— Il y a juste une semaine qu'eut lieu la macabre découverte sur le célèbre terrain de golf de Sunningdale. Deux membres du club qui se livraient un match matinal, trouvèrent le corps d'un homme, étendu face

contre terre sur le septième tee ^[6]. Avant même de le retourner, ils surent qu'il s'agissait du capitaine Sessle, une personnalité bien connue de l'endroit et qui portait toujours une veste de golf d'un bleu vif très particulier. Le capitaine avait l'habitude de se rendre de très bonne heure sur le terrain pour s'entraîner. D'abord, on pensa qu'il avait été terrassé par un infarctus, mais le médecin révéla qu'il fut assassiné et de façon fort originale. On lui avait percé le cœur avec une épingle à chapeau. L'homme de l'art affirma que la mort remontait au moins à douze heures. Très vite on recueillit des détails intéressants. On sut ainsi que la dernière personne à avoir vu le capitaine vivant, était son ami et partenaire Hollaby, de la Porcupine Assurance C^o.

Sessle et lui avaient joué une partie tôt dans l'après-midi. Après le thé, le capitaine suggéra de faire un nouveau parcours avant que la nuit ne tombe. Hollaby ayant accepté, ils se mirent en route. Sessle paraissait d'excellente humeur et en pleine forme.

Il y a un sentier qui traverse le terrain et juste comme ils jouaient sur le 6^e « green », Hollaby remarqua une femme qui avançait sur ce sentier. Elle était d'une taille au-dessus de la moyenne et vêtue de marron, mais, à la vérité il n'y prêta pas tellement attention. Quant à Sessle, il ne sembla pas l'avoir vue.

Le sentier dont il est question longeait le 7^e tee. La femme l'ayant dépassé, s'était immobilisée à l'autre extrémité, paraissant attendre quelque chose ou quelqu'un. Le capitaine fut le premier à atteindre le tee alors que son ami Hollaby replaçait le drapeau dans le trou. En avançant à son tour, ce dernier fut très surpris de constater que le capitaine s'entretenait avec l'inconnue. À son arrivée, ils s'interrompirent brusquement et Sessle lança

par-dessus son épaule : « Un moment Hollaby... Je reviens tout de suite ! » puis, il s'éloigna avec sa compagne, toujours plongés l'un et l'autre dans une vive discussion. À cet endroit, le sentier abandonne le terrain de golf et se glisse entre deux haies bordant des jardins, pour rejoindre la route de Windlesham. Le capitaine Sessle tint parole et réapparut une ou deux minutes plus tard au grand soulagement de son partenaire, car deux joueurs arrivaient derrière eux et le jour tombait rapidement. Ils reprirent leur partie mais, presque tout de suite, Hollaby remarqua que quelque chose venait de troubler son compagnon qui, non seulement manquait nombre de ses coups, mais encore que son visage trahissait une inquiétude certaine. Il répondit à peine aux réflexions de son ami et son jeu devint de plus en plus mauvais. De toute évidence, un événement inattendu venait de lui gâcher le plaisir du jeu. Ils jouèrent cependant ce trou et le huitième puis, le capitaine déclara que l'on n'y voyait presque plus et qu'il rentrait chez lui. De l'endroit où les deux hommes étaient arrivés, un sentier rattrapait la route de Windlesham et le capitaine Sessle l'emprunta. C'était un raccourci le ramenant à son bungalow qui se trouvait sur la route en question. Les deux autres joueurs arrivèrent alors, le commandant Barnard et Mr Lecky, et Hollaby fit allusion au brusque changement d'attitude de son partenaire. Ces gentlemen l'avaient aperçu s'entretenant avec la femme en marron, mais ne s'étaient pas trouvés assez près pour voir et se rappeler le visage de l'inconnue. Tous trois se demandèrent ce qu'elle avait bien pu raconter à leur ami pour le bouleverser à ce point. Ils retournèrent ensemble au pavillon du golf et, d'après ce que l'on sut à cet instant, ils furent les derniers à avoir vu Sessle vivant.

Cela se passait un mercredi. Or, ce jour-là, on délivre des billets bon marché pour Londres. Le couple de domestiques du bungalow de Sessle se trouvait alors en ville et ne revint que par le dernier train. Le mari et la femme pénétrèrent dans le bungalow et, ne voyant personne, pensèrent que leur maître était déjà couché. Mrs Sessle, de son côté, était absente, en visite quelque part.

Le meurtre du Capitaine Sessle était l'événement du jour. Personne ne pouvait découvrir l'ombre d'un mobile à ce crime. L'identité de la femme en marron fut passionnément discutée mais, sans résultat. La police, comme de coutume, fut critiquée pour son indolence... de la façon la plus injuste d'ailleurs, ainsi que l'avenir devait le démontrer. Une semaine plus tard, une jeune fille, Miss Doris Evans, était arrêtée et inculpée du meurtre du

capitaine Anthony Sessle. La police avait recueilli très peu d'indices pour aller ainsi de l'avant : une poignée de cheveux blonds trouvée dans la main du mort et quelques brins de laine rouge accrochés à un bouton de sa veste bleue. Une enquête obstinément poursuivie à la gare et dans les environs, avait révélé les faits suivants :

Une jeune fille vêtue d'un manteau et d'une jupe rouges était arrivée par le train ce soir-là vers sept heures et avait demandé sa direction pour gagner la maison du capitaine Sessle. Elle réapparaissait à la gare, deux heures plus tard, son chapeau de travers, les cheveux décoiffés et semblant dans un état de grande agitation. Elle se renseigna sur l'heure des trains pour Londres et ne cessa de se retourner comme si elle avait peur de quelque chose. Nos policiers, avec ce seul détail pour orienter leurs recherches, réussirent à retrouver la jeune fille qui s'appelle Doris Evans. Elle fut inculpée de meurtre et prévenue que tout ce qu'elle dirait pourrait être utilisé contre elle. Elle persista cependant à vouloir faire une déposition qu'elle répéta par le menu et sans aucune variation importante lors des interrogatoires suivants.

Dactylo de profession, elle avait lié connaissance, dans un cinéma avec un homme de bonne apparence à qui elle plut. Ce gentleman se prénomma Anthony et il suggéra à Doris de se rendre à son bungalow de Sunningdale. Elle ne soupçonna pas, à ce moment-là, ni plus tard, qu'il était marié. On décida qu'elle viendrait le voir le mercredi suivant... le jour, vous vous souvenez, où les domestiques seraient absents et la femme de Sessle en visite. Finalement, il lui apprit que son nom de famille était Sessle et lui donna l'adresse de sa maison. Elle arriva au bungalow le soir et fut accueillie par Sessle qui revenait du terrain de golf. Bien qu'il se déclara ravi de la revoir, la jeune fille remarqua que dès le début de leur entretien, ses manières se révélaient étranges, en tout cas différentes de ce qu'elle espérait. La peur l'envahit et elle commença à regretter d'être venue.

Après un souper très simple, préparé d'avance, Sessle suggéra une petite promenade. La jeune fille ayant accepté, il l'emmena le long de la route, puis sur le sentier qui traverse une partie du terrain de golf. Au moment où ils dépassaient le 7^e tee, il parut devenir subitement fou. Sortant un revolver de sa poche, il le brandit, déclarant qu'il était au bout du rouleau, que tout devait finir car il se trouvait irrémédiablement ruiné. Il ajouta : « Vous me suivrez, Doris ! Je vous tuerai d'abord, puis je me ferai justice ! On trouvera nos deux corps au matin, l'un près de l'autre... Unis dans la mort ! ». Il

tenait la jeune fille par le bras et elle s'efforçait de s'arracher à son étreinte ou de lui enlever son arme. Ils luttèrent sauvagement et c'est vraisemblablement alors qu'il dut lui empoigner les cheveux et accrocher sa robe. Enfin, dans un ultime effort, elle parvint à se libérer et à s'enfuir à toutes jambes, s'attendant à chaque seconde à recevoir une balle dans le dos. Elle tomba deux fois dans sa course, mais réussit à rejoindre la route et regagner la gare.

Voilà l'histoire, telle que la raconte Doris Evans. Elle nie énergiquement avoir percé le cœur de l'homme avec une épingle à chapeau même en invoquant la légitime défense... Elle a peut-être tort sur ce point. À l'appui de sa déclaration, on a trouvé un revolver qui n'avait pas servi, tout près du cadavre. Doris Evans a été déférée devant le tribunal, ce qui n'a pas élucidé le mystère pour autant. S'il faut admettre la véracité de son récit, qui donc a tué le capitaine Sessle ? L'autre femme vêtue de marron et dont l'apparition bouleversa tant la future victime ? Jusqu'ici, personne n'a pu expliquer son rôle dans l'affaire. Elle semble s'être aussi vite matérialisée qu'elle s'est volatilisée. Qui était-elle ? Une habitante de la région ? Une passante ? Dans ce dernier cas, était-elle venue en voiture ou par le train ? À part sa stature, nul ne semble être en état de la décrire. En aucun cas, il ne peut s'agir de Doris Evans, petite et blonde et qui, à ce moment-là, descendait à peine du train.

Tuppence suggéra :

— Mrs Sessle ?

— Malheureusement, c'est aussi une femme de petite taille. De plus, Hollaby la connaît de vue et son alibi est indiscutable. Depuis la mort de Sessle, on a appris que la Porcupine Assurance C^o est en liquidation, les comptes ayant révélé d'énormes détournements de fonds. Maintenant, les divagations de Sessle en présence de Doris prennent une signification évidente. Durant des années, il a dû régulièrement prélever de l'argent sur la caisse sans que Mr Hollaby et son fils aient nourri le moindre soupçon. Ils sont, eux aussi, pratiquement ruinés.

En résumé, le capitaine Sessle était à la veille du déshonneur et de la misère. Le suicide eût été une solution logique, mais la nature de la blessure en écarte l'hypothèse.

Tommy se tut enfin, but une gorgée de lait, fit la grimace et mordit avec précaution dans le gâteau au fromage.

— Naturellement – affirma Tommy – j’ai tout de suite repéré où se trouve la faille dans cette affaire et à quel endroit la police s’est engagée sur une fausse piste.

— En vérité ?

Tommy hocha la tête avec amertume.

— Tuppence, c’est relativement facile de jouer le rôle du « Vieil homme dans le coin » mais jusqu’à un certain point. Autant vous l’avouer tout de suite, ma chère, la solution m’échappe. En bref, qui a tué le type ? Je n’en sais rien.

Il sortit des coupures de presse de sa poche.

— Voilà des documents qui vous intéresseront peut-être. Les autres acteurs du drame...

Tuppence examina longuement la photo de Doris Evans.

— De toute manière, elle ne l’a pas tué avec une épingle à chapeau.

— Pourquoi cette certitude ?

— D’abord, elle a les cheveux courts, ensuite, de nos jours, pas une femme sur mille n’utilise d’épingle à chapeau car les coiffures sont désormais bien ajustées et enfoncées sur la tête. On n’a plus besoin de ces instruments préhistoriques.

— N’empêche qu’elle aurait pu en avoir une sur elle, non ?

— Mon cher, n’allez pas vous imaginer que nous gardons ces épingles démodées comme des bijoux de famille ! Pour quelles raisons, cette jeune fille aurait-elle emporté une épingle à chapeau à Sunningdale ?

— Alors, ce doit être l’autre femme, celle en marron ?

— J’aurais préféré qu’elle ne fût pas si grande. Elle aurait pu alors être l’épouse. Je suspecte toujours les femmes légitimes qui sont absentes au bon moment, et ainsi n’ont rien à voir dans le drame coûtant la vie à leur époux. Si elle a découvert que son mari courtisait Doris Evans, elle a très bien pu se jeter sur lui avec une épingle à chapeau.

— J’en déduis qu’il serait bon que je me tienne sur mes gardes s’il m’arrivait d’oublier que je suis votre époux bien-aimé !

Mais, plongée dans ses pensées, Tuppence refusa de se laisser distraire.

— Quel genre de couple formaient les Sessle ? Que disait-on d’eux dans leur entourage ?

— D’après ce qu’on raconte, ils étaient parfaitement considérés et donnaient l’impression d’être très attachés l’un à l’autre. C’est, d’ailleurs, ce qui rend bizarre l’histoire de Doris Evans. Courir après une fille est,

semble-t-il, la dernière chose qu'on eût attendue de Sessle. Ancien militaire, possédant une jolie fortune, il s'est lancé dans cette affaire d'assurances. Apparemment, un homme incapable de devenir un escroc.

— Est-ce tellement prouvé qu'il soit devenu un escroc ? Ne serait-ce pas les deux autres qui se seraient approprié l'argent ?

— Les Hollaby ? Mais, ils sont ruinés !

— C'est du moins ce qu'ils affirment. Peut-être ont-ils tout simplement placé l'argent manquant dans une autre banque sous un faux nom ? Je reconnais que mes explications ne sont pas très claires, mais je suis certaine que vous me comprenez. Supposons que les Hollaby, spéculant depuis assez longtemps sans que Sessle s'en soit douté, aient tout perdu ? Dans ce cas, il devenait nécessaire, dans leur intérêt, que Sessle mourût ?

Tommy tapota de ses doigts la photo de Mr Hollaby senior.

— Ainsi, Tuppence, vous accusez ce gentleman respectable d'avoir assassiné son associé et ami ? Vous oubliez qu'il a quitté Sessle sur le terrain de golf en présence de Barnard et Lecky et qu'il a terminé la soirée au club ? D'autre part, il y a toujours cette épingle à chapeau qu'il ne faudrait pas oublier.

— Au diable votre épingle à chapeau ! Vous estimez qu'elle prouve que le meurtre a été commis par une femme, n'est-ce pas ?

— Naturellement ! N'êtes-vous pas d'accord sur ce point ?

— Pas du tout !

— Et pourquoi ?

— Parce que dans notre pays, vous, les hommes, vous êtes plus vieux jeu que partout ailleurs. Il vous faut un temps infini pour vous débarrasser d'idées préconçues. Ainsi, vous associez épingles à chapeaux et cheveux du sexe faible. Vous les tenez pour « armes de femmes ». Cela était peut-être vrai dans le passé, mais de nos jours... !

— Vous pensez donc...

— ... Que c'est un homme qui a tué Sessle. L'épingle à chapeau n'a été utilisée que pour persuader la police que le crime était l'œuvre d'une femme.

— Il y a quelque chose d'intéressant dans ce que vous venez de dire, Tuppence. C'est extraordinaire comme les faits semblent s'ordonner et prendre un visage nouveau lorsqu'on les discute.

— Si tout s'enchaîne logiquement, c'est que vous avez décidé de résoudre le problème en le prenant par le bon bout. Souvenez-vous de cette

remarque faite par Marriot, un jour, au sujet des dispositions naturelles de l'amateur dans notre profession, qui est toujours capable de se mettre à la place de celui qu'il traque, ce qu'un vrai policier ne saurait plus faire parce que blasé. Que savons-nous du capitaine Sessle et de sa femme ? Tout ce dont ils étaient capables et incapables.

Souriant Tommy demanda :

— Dois-je comprendre que vous vous considérez comme une experte, à la fois au sujet de ce que les femmes à cheveux courts sont supposées posséder et au sujet de ce que les épouses sont enclines à éprouver et de la manière dont elles réagissent ?

— C'est à peu près ça, ne vous en déplaie !

— Et moi ? Qu'est-ce que vous m'accordez comme don particulier ?

— Vous, vous connaissez parfaitement le terrain de golf de Sunningdale. Vous l'avez pratiqué, non en tant que détective, mais en tant qu'amateur de ce sport. Vous, Tommy, vous êtes un expert en ce qui touche le golf et par là, vous devez deviner ce qui est susceptible de démoraliser un joueur en action, au point de dérégler complètement son jeu.

— Ce devait être rudement sérieux car Sessle est un golfeur de bonne qualité. À partir du 7^e tee, il s'est mis à jouer comme un débutant, paraît-il.

— Qui vous l'a dit ?

— Barnardet Lecky... Vous vous en souvenez ? ils jouaient juste derrière lui.

— Cet incident s'est passé après que Sessle eut rencontré la femme en marron. Barnard et Lecky l'ont vu lui parler n'est-ce pas ?

— Oui, ou tout au moins ils...

Tommy s'interrompit brusquement et sa femme le regarda, intriguée. Il fixait le morceau de ficelle qu'il tenait à la main mais, en réalité, il donnait l'impression de contempler quelque chose de visible pour lui seul.

— Tommy ! qu'est-ce qu'il y a ?

— Attendez, Tuppence... Je joue le 6^e trou à Sunningdale. Sessle et Hollaby occupent le « green » devant moi. Le jour commence à tomber, mais je distingue très bien la veste bleue vif du capitaine. À ma gauche, sur le chemin, une femme s'avance. Elle n'a pas traversé le terrain réservé aux femmes, sur ma droite, sinon je l'aurais remarquée. Il est tout de même étrange que je ne l'aie pas aperçue plus tôt. Du 5^e tee par exemple ? Vous venez de me dire, Tuppence, que je connaissais le terrain... Juste derrière le 6^e tee, se trouve un petit abri fait de mottes de gazon. N'importe qui

pourrait s'y dissimuler pour y modifier son apparence. Tuppence, c'est là que je dois, de nouveau, avoir recours à vos lumières... Serait-il très difficile à un homme de se déguiser en femme ? pourrait-il par exemple, enfiler une jupe sur une culotte de golf ?

— Certainement. Elle paraîtrait un peu forte mais rien de plus. Une jupe marron assez longue et, disons, un pull-over marron du genre que portent aussi bien les hommes que les femmes, enfin un chapeau de feutre avec des boucles de cheveux attachées sur les côtés du chapeau. Ce serait suffisant pour créer l'illusion, à distance, bien entendu, car c'est à cela que vous pensez, j'imagine ? Enlevez la jupe, le chapeau et les boucles, mettez une casquette et vous voilà de nouveau un homme.

— Et le temps nécessaire à ces transformations ?

— Moins de deux minutes, je suppose.

— Donc je suis en train de jouer le 6^e trou. La femme en marron parvient à la hauteur du 7^e tee qu'elle traverse puis s'arrête. Sessle, dans sa veste bleu vif, s'avance vers elle. Ils parlent un moment, suivent le chemin contournant les arbres et disparaissent. Hollaby reste seul sur le terrain. Un instant s'écoule. À présent, je me trouve sur le parcours. L'homme à la veste bleue réapparaît et reprend son jeu, ratant la plupart de ses coups. Le jour diminue de plus en plus. Mon partenaire et moi continuons. Devant nous, il y a toujours Hollaby et Sessle, ce dernier commettant des erreurs impardonnables. Au 8^e tee, je le vois s'éloigner à grands pas dans le chemin. Je ne le reverrai plus. Que lui est-il arrivé pour qu'il se mette à jouer comme s'il était « un autre » ?

— Sa rencontre avec la femme en marron ou avec l'homme si vous supposez qu'il s'est agi d'un homme ?

— Exactement. Là où il se tenait, à l'abri des regards de ceux qui le suivaient, il y a un épais fourré d'ajoncs. On pourrait y dissimuler un cadavre.

— Tommy... vous estimez que c'est à ce moment... mais, voyons, quelqu'un aurait entendu !

— Entendu quoi ? Les médecins sont tombés d'accord pour déclarer que la mort avait dû être instantanée. J'ai vu des hommes tués sur le coup, durant la guerre, croyez-moi, ils sont très discrets les malheureux. Sessle s'avance vers le 7^e tee et la femme se porte à sa rencontre. Il reconnaît peut-être en elle un homme dont les traits lui sont familiers. Curieux d'apprendre la raison de cette mascarade, il se laisse entraîner sur le chemin. Un seul

coup mortel avec l'épingle à chapeau, Sessle tombe foudroyé. Le meurtrier tire son cadavre dans le fourré, enfile la veste bleue, cache son déguisement féminin, avant de retourner sur le terrain. Les deux joueurs qui suivent ne voient que le vêtement si connu du capitaine et ne doutent donc pas qu'il s'agisse de Sessle. Mais, le jeu du criminel n'a pas la classe de celui de Sessle. Les témoins ont été unanimes pour dire qu'il a joué comme un « autre homme ». Ils avaient raison, Tuppence, car il s'agissait effectivement de quelqu'un d'autre.

— Mais...

— La venue de Doris Evans est à mettre au compte d'un autre que Sessle. Ce n'est pas le capitaine qui a fait la connaissance de la jeune fille dans un cinéma et qui l'a persuadée de se rendre à Sunningdale, mais un homme qui prenait le nom de Sessle pour l'occasion. Rappelez-vous que Miss Evans ne fut arrêtée que quinze jours après le crime. Elle n'avait jamais vu le cadavre. Si elle l'avait vu, elle aurait étonné tout le monde en déclarant que ce n'était pas là le gentleman l'ayant emmenée sur le terrain de golf et qui lui avait parlé non seulement de se suicider mais aussi de la tuer. Nous sommes en face d'une combinaison soigneusement mise au point : la jeune fille invitée le mercredi, alors que le bungalow de Sessle est vide, puis l'épingle à chapeau qui fera soupçonner une femme. Le meurtrier rencontre Doris dans le bungalow, lui offre à dîner puis l'emmène sur le terrain de golf. Lorsqu'ils parviennent sur le théâtre du crime, l'homme sort son revolver, terrorise la jeune fille et quand elle s'est enfuie en courant, il ne lui reste plus qu'à sortir le cadavre de Sessle du fourré et à le placer là où il se tenait avec Doris. Il jette l'arme près du corps, fait un paquet de son déguisement féminin et, selon toute vraisemblance, mais je reconnais que ce n'est là qu'une hypothèse, se rend à pied jusqu'à Woking qui est à 6 ou 7 miles de là et rentre à Londres.

— Il y a quelque chose qui cloche dans votre démonstration, Tommy ? Vous avez oublié Hollaby.

— Comment ça ?

— J'admets que Barnard et Lecky n'aient pu se rendre compte de la substitution entre Sessle et son meurtrier, mais son partenaire ? Ou alors, voudriez-vous me persuader qu'Hollaby était tellement hypnotisé par la veste bleue qu'il n'a prêté attention à rien d'autre ?

— Ma chère vieille Tuppence, c'est justement là le nœud du problème. Hollaby était complice. Ainsi, vous le voyez, j'adopte votre théorie

touchant la culpabilité du père et du fils qui ont commis ce meurtre, parce que ce sont eux qui détournaient les fonds et non Sessle. Il fallait, de toute évidence, que le meurtrier connût assez bien la victime et son entourage pour savoir que les domestiques n'étaient pas au bungalow le mercredi et que Mrs Sessle serait également absente, pour pouvoir enfin faire exécuter un double de la clef du bungalow. J'estime qu'Hollaby junior répond parfaitement à ces données essentielles. De plus, il est à peu près de la taille et de la corpulence de Sessle et a, comme lui, le visage rasé. Doris Evans avait sans doute vu des photos de la victime sur le journal mais, comme vous le faisiez remarquer vous-même, ma chère, elle n'a pas pu se rendre compte de la différence des traits.

— Mais, n'a-t-elle pas rencontré Hollaby junior, au tribunal ?

— Il ne s'est pas montré au cours des débats. Pourquoi l'aurait-il fait ? Il n'avait aucun témoignage à apporter. C'est le vieil Hollaby, avec son alibi irréfutable, qui tint la vedette. Personne n'a songé à demander où était le fils pendant que le père jouait au golf avec Sessle.

— Je reconnais que, dans votre démonstration, tout s'enchaîne très bien. Allez-vous rééditer votre brillante démonstration au Yard ?

— Je crains qu'on ne m'écoute pas.

Dans le dos de Tommy une grosse voix remarqua :

— Vous avez tort de penser cela, Mr Beresford.

L'interpellé exécuta une volte-face pour se trouver en présence de Marriot qui achevait de déjeuner et lui confia, en souriant :

— Je viens souvent prendre un repas ici. Je puis vous assurer, Mr Beresford, que le Yard vous écouterait. Au vrai, il vous a déjà entendu si je puis dire, car nous n'avons jamais été très satisfaits de la conclusion de ce procès. Voyez-vous, il y a longtemps que nous avons les Hollaby à l'œil sans pouvoir trouver le moyen de les inquiéter. Ce sont des malins. Enfin, le meurtre de Sunningdale a semblé démontrer que nous nous trompions sur le compte du père et du fils. À cause de vous et de Mrs Beresford, nous allons confronter Doris Evans et Hollaby Junior. Une idée vraiment ingénieuse, votre théorie de la veste bleue. Je veillerai à ce que les « Brillants détectives de Blunt » s'en voient attribuer le mérite.

— Très chic de votre part, Marriot.

— Nous avons la meilleure opinion de vous deux, au Yard. Puis-je vous demander, Mr Beresford, à quoi sert ce morceau de ficelle que vous tenez entre les doigts ?

Gêné, Tommy fit disparaître la ficelle dans sa poche.

— À rien du tout. Une mauvaise habitude. Quant au gâteau au fromage et au verre de lait... un régime que je suis obligé de suivre.

Ironique, Marriot feignit d'être dupe mais ne put se tenir de dire :

— Sur le moment, j'ai cru que vous aviez trop lu les romans de... oh ! et puis cela n'a aucune importance, il n'y a que le résultat qui compte.

XI La maison de la mort

(The House of Lurking Death)

— Que..., commença Tuppence qui s'arrêta court sur le seuil du bureau de Mr Blunt, en surprenant son seigneur et maître, l'œil collé au judas sur le hall de réception.

— Chut ! souffla Tommy. De votre repaire n'entendez-vous donc pas le timbre qui annonce l'arrivée des clients ? Nous avons la visite d'une jeune fille assez jolie... Je dirais même qu'elle est très jolie. Albert est en train de lui raconter l'éternel slogan sur Scotland Yard avec lequel je suis en communication.

— Laissez-moi voir !

D'assez mauvaise grâce, Tommy céda la place à sa femme.

— Elle n'est pas mal, admit-elle. Et ses vêtements sont tout simplement du dernier cri !

— Elle me fait penser aux jeunes filles dont s'inspire Mason, vous savez ? Extrêmement sympathiques, ravissantes, et raffinées sans l'être trop cependant. Je crois qu'aujourd'hui, je serai le grand Hanaud ^[Z].

— Hum... s'il y a un détective célèbre auquel vous ne ressemblez en rien c'est bien Hanaud ! Êtes-vous capable de changer de personnalité en l'espace d'un éclair ? De passer de l'état de grand comédien à celui d'un enfant de la rue ou d'un ami intime ?

Tommy abattit son poing sur la table de travail et, détachant bien ses paroles :

— Il y a une chose que je vous prie de ne pas oublier Tuppence : c'est moi qui dirigerai cette enquête !

Il pressa le timbre et presque aussitôt, Albert introduisit la cliente qui s'arrêta à la porte, intimidée.

Beresford s'avança vers elle avec un sourire paternel.

— Entrez, Miss... Venez vous asseoir ici.

Tuppence pouffa de rire ce qui lui valu un coup d'œil sévère de la part du faux Mr Blunt.

— Vous avez parlé, Miss Robinson ? Non ? J'ai dû faire erreur... À présent, Miss, vous allez me confier vos soucis et nous chercherons ensemble le meilleur moyen de vous venir en aide.

— Vous êtes très aimable. Excusez-moi mais... êtes-vous étranger ?

Nouveau gloussement de Tuppence. Tommy lui lança de biais un regard furibond et articula avec peine :

— Pas exactement. Mais j'ai beaucoup travaillé en dehors de la Grande-Bretagne ces temps derniers et j'ai adopté la courtoisie des policiers de la Sûreté française...

Une lueur d'admiration brilla dans les yeux de la jeune fille qui était, en effet, charmante, petite, mince, avec de jolies boucles dorées s'échappant de sa cloche de feutre marron et de grands yeux sérieux. Sa nervosité se trahissait par la crispation de ses doigts qui ne cessaient d'actionner le fermoir de son sac à main. D'une voix douce, elle commença :

— Je m'appelle Loïs Hargreaves et j'habite une grande maison ancienne, Thurnly Grange, située au cœur de la campagne, non loin du village de Thurnly. L'hiver, on y pratique la chasse et l'été, le tennis. Je dois avouer que je ne me suis jamais ennuyée. Il est vrai que je préfère de beaucoup la vie de la campagne à celle de la ville. Mais, comme dans tous les villages du monde, le moindre événement prend une importance capitale. Il y a environ une semaine, j'ai reçu, par la poste, une boîte de chocolats qui ne portait aucune mention de l'expéditeur. N'étant pas très portée sur les friandises, j'offris les chocolats à la ronde, les autres habitants de « Thurnly Grange » les appréciant beaucoup. Le lendemain, tout le monde, sauf moi, fut malade. Nous fîmes appel à notre médecin, le docteur Burton qui se renseigna sur ce que nous avions mangé la veille et emporta ce qui restait des chocolats pour en faire faire l'analyse. Mr Blunt... ces chocolats contenaient de l'arsenic ! pas assez pour empoisonner, mais suffisamment pour indisposer ceux qui en mangeraient.

— Voilà qui est bien curieux !

— Cette découverte tourmenta le médecin car c'était la troisième fois qu'un événement de cette sorte se produisait dans notre village et chaque fois, il semblait qu'une grande maison avait été choisie par le mystérieux

expéditeur de chocolats. Pour lui, l'homme était sans doute un habitant du coin, un peu faible d'esprit et qui prenait plaisir à jouer aux plus fortunés que lui un méchant tour.

« Bien que je ne partage pas du tout cette opinion, le docteur persiste à mettre cette histoire au compte des anarchistes. Il y a, en effet, à Thurnly quelques mécontents de leur sort et il est possible qu'ils soient mêlés de près ou de loin à cette affaire. Le docteur Burton m'a vivement conseillée de m'adresser à la police.

— C'est là, je le reconnais, un excellent conseil mais que vous n'avez pas suivi ?

— Non, car je crains la publicité qui s'ensuivrait et connaissant notre inspecteur de police locale, je suis presque certaine qu'il est incapable de découvrir quoi que ce soit. Ayant remarqué votre annonce dans le journal, j'ai expliqué à notre médecin qu'il serait plus sage de consulter un détective privé. Votre annonce fait grand cas de votre discrétion et j'ose espérer que vous ne divulguez rien sans obtenir au préalable mon consentement.

Tommy haussa les sourcils mais Tuppence parla avant lui.

— Je crois que vous agirez dans votre intérêt, Miss, en nous confiant la vraie raison de votre angoisse ?

La jeune fille s'agita, mal à l'aise et Tommy insista :

— Miss Robinson a raison. Vous devez tout nous dire.

— Vous ne...

— Ce que nous disent nos clients est et reste strictement confidentiel.

— Dans ce cas, je peux bien vous avouer que je ne désire pas m'adresser à la police parce que je soupçonne l'expéditeur des chocolats d'être quelqu'un de mon entourage.

— Sur quoi basez-vous ce soupçon, Miss ?

— Chaque fois que j'ai un crayon en main, je me mets à griffonner un petit dessin, trois poissons entrelacés. Il y a quelque temps, un paquet de bas de soie que j'avais commandé à Londres, est arrivé alors que nous déjeunions et, sans réfléchir, avant même de défaire le papier, j'ai barbouillé mes signes favoris dans un coin de l'étiquette. J'oubliai l'incident, mais lorsque j'examinai l'emballage qui avait servi à envelopper les chocolats, je remarquai qu'on avait utilisé un papier ayant déjà servi et dont l'étiquette d'origine avait été arrachée, en partie. Sur ce qui en subsistait, se trouvait mon petit croquis !

— Vous semblez avoir mis le doigt sur une piste sérieuse. Mais... pardonnez mon insistance, je ne vois toujours pas pourquoi, même si l'expéditeur est de vos familiers, vous refusez de vous adresser à la police ?

— Disons, Mr Blunt, que je veux empêcher toute publicité.

— Évidemment... et je crois deviner que vous n'êtes même pas disposée à me révéler le nom de la personne que vous soupçonnez ?

— Je ne soupçonne personne. Il y a seulement... certaines possibilités.

— Bon. Pouvez-vous me parler des gens qui vivent chez vous ?

— Les domestiques, à part la fille affectée au service de table, sont toutes âgées et à notre service depuis très longtemps. Je dois vous dire que j'ai été élevée par ma tante, Lady Radclyffe. Son mari avait amassé une grosse fortune et fut fait chevalier. Il acheta « Thurnly Grange » mais il mourut deux ans après s'y être installé. À sa mort, Lady Radclyffe m'appela auprès d'elle et me garda car je n'avais pas d'autre parente. Dennis Radclyffe, le neveu de son mari, vivait aussi chez elle. Je le considère comme un cousin bien qu'il n'y ait aucun lien de parenté entre nous. Tante Lucy nous a avertis, dès le début, qu'elle léguerait toute sa fortune à Dennis, à l'exception d'une petite rente en ma faveur. Elle tenait à ce que l'argent des Radclyffe revienne à un Radclyffe. Néanmoins, lorsque Dennis eut vingt-deux ans, il se brouilla brusquement avec sa tante – je crois que ce fut à propos d'une dette – et lorsque notre bienfaitrice mourut, un an plus tard, je découvris avec étonnement qu'elle avait refait son testament et que j'héritais de toute sa fortune. Ce fut un coup terrible pour Dennis et personnellement, je lui aurais bien donné tout l'argent s'il l'avait accepté, mais il paraît que, dans un cas pareil, la loi s'oppose à une donation. Bref, lorsque j'eus vingt et un ans, je rédigeai un testament qui le désignait comme mon légataire universel. C'est bien le moins que je pouvais faire.

— Quand avez-vous atteint votre majorité ?

— Il y a trois semaines.

— Je vois. Maintenant, si vous le voulez bien, revenons aux habitants de votre maison. Quels sont-ils ?

— La vieille Mrs Holloway la cuisinière, qu'assiste sa nièce Rose, deux femmes âgées : Hannah l'ancienne bonne de tante Lucy, qui m'est très dévouée, et Esther Quant, la fille affectée au service de table, gentille petite et très douce. Puis Miss Logan, jadis dame de compagnie de ma tante et qui dirige la maison pour moi. Dennis Radclyffe, maintenant capitaine, loge

avec nous, ainsi que Mary Chilcott, une de mes anciennes amies de pension. C'est tout.

— Je vous remercie, Miss. Il est entendu que vous ne soupçonnez personne en particulier ? Peut-être pensez-vous qu'il s'agit d'une de vos domestiques plutôt que d'un membre de votre maisonnée ?

— Je ne saurais l'affirmer. L'étiquette rédigée par l'expéditeur des chocolats était tapée à la machine.

— Il va falloir que je me rende sur place. Vous serait-il possible de préparer notre venue, disons... sous le nom de Mr et Mrs Van Dusen, des amis que vous auriez perdus de vue depuis longtemps ?

— Certainement. Ce sera très simple. Quand viendrez-vous ?

— Demain. Il n'y a pas de temps à perdre.

Alors que la jeune fille prenait congé de lui, Mr Blunt insista :

— Pas un mot à quiconque sur notre véritable identité, hein !

— Comptez sur moi.

Ayant reconduit sa cliente, Tommy revint vers Tuppence à laquelle il demanda son opinion sur cette affaire.

— Je n'aime pas cela. Et encore moins le fait que les chocolats contenaient si peu d'arsenic.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Ne voyez-vous pas ? Tous ces chocolats envoyés aux habitants de Thurnly n'étaient destinés qu'à créer une fausse piste et faire croire à l'existence d'un jaloux et cela, pour égarer les soupçons le jour où la jeune fille sera victime d'un empoisonnement, administré sous une autre forme. Sauf cet impair au sujet du papier d'emballage, personne n'aurait jamais soupçonné que le criminel pût être l'un des habitants de « Thurnly Grange ».

— Je dois admettre qu'il a commis une maladresse capitale. Vous pensez qu'il s'agit d'un attentat dirigé seulement contre cette fille ?

— J'en ai bien peur. Je me souviens d'avoir lu quelque chose à propos de l'héritage laissé par la vieille Lady. Le montant atteignait un joli chiffre.

— D'autre part, le testament que vient de rédiger Lois Hargreaves est plutôt intéressant pour le cousin Dennis.

— Le pire est qu'elle s'en doute, ce qui explique son refus d'aller trouver la police. Voulez-vous mon avis ? Malgré ses soupçons, elle est amoureuse de lui.

— Alors, pourquoi diable Dennis ne l'épouse-t-il pas ? Ce serait tellement plus simple !

Tuppence regarda fixement son mari.

— Vous venez de soulever un point intéressant. Pour quelles raisons irait-il se lancer dans une aventure criminelle et dangereuse alors qu'il a, à sa portée, un moyen légal de retrouver sa fortune ?

Tuppence réfléchit, puis :

— J'ai trouvé ! Il a dû épouser une fille de bar alors qu'il poursuivait ses études à Oxford. Cela explique la véritable raison de sa brouille avec sa tante.

— Dans ce cas, il aurait mieux fait d'envoyer les chocolats à la fille de bar. Ce serait cent fois plus intelligent. J'aimerais, Tuppence, que vous ne sautiez pas toujours directement aux conclusions romantiques.

— J'arrivais seulement au terme d'une déduction logique.

— Logique... à vos yeux, peut-être.

— En tout cas, vous serez seul pour affronter le taureau et nous verrons bien si vous restez dans l'arène plus de vingt minutes !

Pour toute réponse, son mari lui lança un coussin à la tête.

Le lendemain matin, Tommy qui attendait devant son petit déjeuner, appela vivement sa femme, laquelle accourut, intriguée.

— Que se passe-t-il, Tommy ?

Il lui mit le journal dans les mains, tout en lui indiquant du doigt un gros titre en première page :

MYSTÉRIEUX EMPOISONNEMENT PAR DES SANDWICHES AUX FIGUES

L'empoisonnement s'était produit à « Thurnly Grange » et jusqu'à présent on annonçait la mort de deux personnes : Miss Loïs Hargreaves, la propriétaire de la maison et Esther Quant, la fille affectée au service de table. Le capitaine Radclyffe et Miss Logan étaient dans un état grave. L'empoisonnement aurait été causé par l'absorption de sandwiches à la pâte de figes, car une certaine Miss Chilcott qui n'en avait pas mangé, était en parfaite santé.

Tommy s'écria :

— Nous devons nous y rendre tout de suite ! Quand je pense que pas plus tard qu’hier cette fille débordante de santé et de grâce se confiait à nous ! Pourquoi diable ne l’ai-je pas accompagnée sans délai.

— Si vous l’aviez fait, vous auriez probablement mangé de ces sandwiches et à l’heure qu’il est, je serais veuve. Je vois que Dennis Radclyffe est lui aussi malade, s’il faut en croire les journaux.

— Il simule sans doute la maladie, ce salaud !

Vers midi, les Beresford arrivèrent à Thurnly où on leur indiqua la direction de « Thurnly Grange ». Là, une femme âgée, les yeux rougis d’avoir pleuré, leur ouvrit et les dévisagea avec méfiance.

Tommy tenta de la rassurer.

— Ne vous effrayez pas, nous ne sommes pas des journalistes. Miss Hargreaves est venue me voir hier et m’a demandé de me présenter ici, aujourd’hui. Pourrais-je parler à quelqu’un de la maison ?

— Le docteur Burton, est là, si vous voulez le consulter. À moins que vous ne préfériez avoir affaire à Miss Chilcott. C’est elle qui s’occupe de toutes les formalités.

— Si le docteur Burton peut nous accorder quelques minutes, j’aimerais lui parler.

La domestique les introduisit dans un petit salon et cinq minutes plus tard, un homme aux cheveux gris, les épaules voûtées et le regard doux sous un front soucieux, s’avança vers eux.

— Docteur Burton – Tommy lui présenta sa carte de détective – Miss Hargreaves m’a rendu visite hier au sujet des chocolats empoisonnés. Je viens procéder à une enquête sur sa demande, trop tard hélas ! Je vous présente mon assistante, Miss Robinson.

Le médecin s’inclina vers Tuppence avant d’annoncer :

— Vu les circonstances, je n’ai plus lieu de passer certains faits sous silence. Sans l’incident des chocolats, j’aurais pu croire à une intoxication alimentaire particulièrement virulente qui aurait déclenché une inflammation gastro-intestinale suivie d’hémorragie. Rendu méfiant par l’affaire qui m’a amené dans cette maison, il y a peu de temps, je me sens obligé de faire analyser la confiture de figes.

— Vous soupçonnez un nouvel empoisonnement à l’arsenic ?

— Non. Le poison, si poison il y a, est cette fois bien plus violent et d’effet foudroyant. J’ai toute raison de croire qu’il s’agit plutôt d’un toxique

végétal.

— Je voudrais que vous me confiiez, docteur, si vous êtes absolument convaincu que le capitaine Radclyffe souffre de cette tentative criminelle ?

— À l'heure qu'il est, le capitaine Radclyffe ne souffre plus de quoi que ce soit.

— Vous voulez dire... ?

— Il est mort à cinq heures, ce matin.

Tommy en eut le souffle coupé.

Alors que le médecin s'apprêtait à sortir, Tuppence demanda :

— Et l'autre victime, Miss Logan ?

— Puisqu'elle a survécu jusqu'ici, j'ai l'espoir qu'elle s'en sortira. Le poison semble avoir eu moins de prise sur elle, peut-être à cause de son âge avancé. Je vous ferai savoir le résultat de l'analyse, Mr Blunt. En attendant, Miss Chilcott vous apprendra, j'en suis sûr, tout ce que vous désirez savoir.

À la porte, il croisa la jeune fille en question et procéda aux présentations, avant de se retirer.

Mary Chilcott était une grande brune au teint hâlé et au regard calme.

Elle déclara d'un ton posé :

— Je suis heureuse que vous soyez venu, Mr Blunt. Cette affaire m'a bouleversée. Désirez-vous apprendre quelque chose sur quoi je serais à même de vous renseigner ?

— D'où vient la confiture de figues ?

— C'est une confiture de qualité spéciale que l'on commande à Londres, depuis très longtemps. Rien ne différenciait ce pot des autres. Pour ma part, je n'aime pas le goût des figues, ce qui explique que je m'en sois sortie. Par contre, je ne comprends pas pourquoi Dennis a pu être empoisonné, puisqu'il n'était pas là à l'heure du thé ? Probablement, il a dû manger un sandwich à son retour.

Tommy sentit la main de Tuppence lui presser légèrement le bras, mais il enchaîna :

— À quelle heure s'est situé ce retour ?

— Je ne sais pas exactement mais je puis le demander, si vous le jugez nécessaire ?

— Merci, Miss Chilcott mais c'est inutile. Vous ne vous opposerez pas, j'espère, à ce que j'interroge les domestiques ?

— Vous avez carte blanche, Mr Blunt. Personnellement je suis anéantie.

Murmurant une excuse, Miss Chilcott tourna le dos aux Beresford et se rendit dans le jardin par la porte-fenêtre. Quelques minutes plus tard, Tommy l'entendit donner des ordres à un jardinier.

— Tuppence, occupez-vous des domestiques, pendant que je me rends à la cuisine. Avez-vous remarqué que bien qu'elle se dise bouleversée, Miss Chilcott ne paraît pas autrement affligée ?

— Oui, mais il est encore trop tôt pour tirer des conclusions décisives.

Une demi-heure plus tard, le couple faisait le point sur ce qu'il venait d'apprendre. Tommy commença :

— En desservant après le thé, la fille chargée du service de table a mangé un des sandwiches, ce qui explique sa mort. À ce moment-là, Dennis Radclyffe n'était pas encore de retour. Reste donc à deviner comment il a pu, lui-aussi, être empoisonné ?

— La femme de chambre l'a aperçu alors qu'il rentrait à sept heures moins le quart. Il s'est rendu dans la bibliothèque où il s'est servi un cocktail. Je suis arrivée à temps pour lui enlever le verre des mains avant qu'elle ne le lave. Elle m'a appris aussi que c'est juste après avoir bu dans ce verre, que le capitaine se plaignit de maux d'estomac.

— Je vais tout de suite porter ce verre au docteur Burton. Rien d'autre ?

— J'aimerais que vous veniez voir Hannah, la bonne. Elle est... bizarre.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je l'ignore mais elle m'a dévisagée avec des yeux de folle.

— Bon, j'y vais.

Tuppence le guida à l'étage où Hannah avait son petit appartement. Ils la trouvèrent assise, bien droite, sur une chaise haute, une bible ouverte sur ses genoux.

À l'arrivée des visiteurs, elle leva les yeux mais continua de lire à haute voix :

— « Que le charbon ardent tombe sur eux, afin qu'ils se fondent dans le feu des enfers et ne s'en relèvent jamais. »

Tuppence s'avança timidement et s'enquit :

— Puis-je vous interrompre une minute ?

Mais Hannah eut un geste irrité de la main.

— Ce n'est pas le moment car le temps presse. « Je suivrai mes ennemis et les tourmenterai, ne me détournant que lorsque je les aurai terrassés. » C'est écrit. La voix de Dieu m'a visitée. Je suis son Fléau !

— Elle travaille du ciboulot, murmura Tommy.

Il remarqua un livre ouvert, sur la table, le prit et, après y avoir jeté un coup d'œil, l'enfouit dans sa poche.

Soudain la vieille femme se leva et avança sur eux d'un air menaçant :

— Partez d'ici. L'heure a sonné ! Je suis le Fléau de Dieu ! Le vent amasse la tempête ! Comme lui, je détruirai. Les méchants devront périr. Ceci est la maison du mal... du mal, je vous le dis ! Méfiez-vous du courroux de Dieu dont je suis la main !

Elle marcha sur eux et Tommy pensa qu'il était plus sage de battre en retraite. Alors qu'il refermait la porte derrière lui, il aperçut Hannah qui reprenait sa Bible.

— Je me demande si elle a toujours été ainsi – il sortit sa trouvaille de sa poche – Regardez... Étrange lecture pour une vieille femme de la campagne.

Tuppence lu :

— *Materia Medica*, par Edward Logan. C'est un vieux livre... Pensez-vous que nous puissions rendre visite à Miss Logan, Tommy ? Le médecin a dit qu'elle se sentait mieux à présent.

— Devrons-nous nous en assurer auprès de Miss Chilcott ?

— Non. Cherchons plutôt une femme de chambre et envoyons-la solliciter un court entretien.

Quelques instants plus tard, Miss Logan leur fit répondre qu'elle les recevrait quelques minutes. Les Beresford gagnèrent une chambre spacieuse, ouvrant sur les pelouses. Une vieille dame reposait sur un grand lit. Son visage délicat était altéré par la souffrance. D'une voix faible, elle expliqua :

— J'ai été très malade et parler me fatigue. Mais, Ellen m'a appris que vous étiez des détectives et je crois bien que Loïs nous avait confié son intention de vous consulter.

Tommy eut un signe d'assentiment.

— Je ne vous ennuierais pas longtemps, Miss Logan. J'aimerais que vous me fournissiez seulement quelques informations. À votre avis, Hannah, la bonne est-elle saine d'esprit ?

— Hannah ? Mais oui. Elle est dévote, rien de plus.

Tommy lui montra le livre trouvé chez la domestique.

— Ce recueil vous appartient-il ?

— Oui. Il vient de mon père. Médecin fort connu, il fut l'un des premiers savants à se pencher sur les sérums.

— Avez-vous prêté ce livre à Hannah ?

La vieille femme se redressa, indignée.

— Certainement pas ! Elle n’y comprendrait d’ailleurs rien, car c’est d’un niveau trop technique pour elle.

— Cependant, je l’ai trouvé dans sa chambre.

— Quelle impudence ! Je ne permettrai pas que les domestiques touchent à mes affaires.

— Où rangez-vous vos livres ?

— Dans mon salon. Je n’ai prêté celui-ci qu’à Mary, la chère enfant s’intéresse aux herbes. Elle s’est même livrée à une ou deux expériences dans ma cuisine. Moi-même, je distille des liqueurs et prépare des conserves, suivant des recettes anciennes. Lucy – Lady Radclyffe – ne jurait que par mes tisanes... Dennis aussi. Le cher garçon... Son père était mon cousin germain.

Tommy ramena la vieille demoiselle à la réalité en lui demandant :

— Cette cuisine, dont vous disposez, quelqu’un en dehors de vous et de Mary, y a-t-il accès ?

— Hannah y fait le ménage. Elle y prépare aussi mon thé chaque matin.

— Merci, Miss Logan. Pour le moment, je n’ai pas d’autres questions à vous poser. J’espère que vous ne nous avons pas trop fatiguée.

Le couple se retira et, arrivé au rez-de-chaussée, Tommy annonça :

— Il y a ici quelque chose que je ne comprends pas mon cher « Mr Ricardo ».

— Je déteste cette maison, répondit Tuppence. Elle me donne la chair de poule. Allons nous promener et essayons de démêler ce que nous avons appris.

Ils passèrent d’abord chez le médecin, auquel ils confièrent le verre dans lequel Dennis Radclyffe avait bu, puis gagnèrent les champs où, tout en flânant, ils échangèrent leurs impressions sur l’affaire.

— Voyez-vous, Tuppence, tout serait simple si nous découvrions que quelqu’un simule la maladie. Je ne puis m’empêcher de m’en vouloir car j’aurais peut-être pu prévenir ces morts soudaines.

— Ne vous mettez pas cette idée en tête, ce n’est pas comme si vous aviez persuadé Lois Hargreaves de ne pas s’adresser à la police. Rien au monde ne l’aurait déterminée à entreprendre une telle démarche. Si elle n’était venue à nous elle n’aurait pas même cherché à prévenir une nouvelle tentative criminelle contre sa personne.

— Et le résultat aurait été le même : vous avez raison, ma chère. Il est morbide de se reprocher un malheur contre lequel on est désormais impuissant. Tout ce que je puis essayer, est de m'appliquer à découvrir l'auteur de ce crime.

— Ce ne sera pas facile.

— Non, car toutes les hypothèses, et elles sont nombreuses, paraissent improbables. Supposons que Dennis Radclyffe ait incorporé le poison aux sandwiches. Il savait qu'il ne serait pas présent à l'heure du thé. Jusqu'ici... tout est simple.

— Oui, mais ensuite, nous découvrons qu'il a été empoisonné à son tour, ce qui le lave de tout soupçon. Il y a une personne que nous ne devons pas oublier, Hannah !

— Hannah ?

— Ceux qui sont hantés par des Écritures, pas toujours bien comprises, se livrent parfois à d'étranges excès.

— Je dois avouer qu'elle en tient une sacrée dose ! Nous devrions en toucher un mot au docteur Burton.

— Si nous devons croire les dires de Miss Logan, sa folie l'a prise assez brusquement.

— C'est peut-être l'aboutissement de sa folie mystique ? On chante des cantiques dans sa chambre pendant des années et un beau jour, on se croit obligé de commettre des actes de violence.

— Hannah est certainement plus suspecte que n'importe qui d'autre. Et cependant, j'ai idée...

— Oui ?

— Je dirais plutôt que c'est une présomption. Tommy... Miss Chilcott vous a-t-elle fait bonne impression ?

— Assurément. Elle me semble être une jeune personne très capable et sensée, un peu trop, peut-être, mais à laquelle on peut accorder sa confiance.

— Vous n'avez pas trouvé étrange qu'elle n'ait pas témoigné plus de chagrin ?

— Ma foi, c'est là à mes yeux, un bon point en sa faveur. Si elle était coupable, elle aurait joué le rôle de la camarade éplorée, ce qui m'aurait rendu tout de suite son attitude suspecte.

— Possible, en effet. Et je ne vois d'ailleurs pas pourquoi elle aurait tué, ni ce qu'elle y aurait gagné.

— Je suppose qu’aucune des domestiques n’est dans le coup.
— D’après les apparences, non. Je me demande comment était Esther Quant, la fille chargée du service de table.
— Vous voulez dire que si elle avait été jeune et jolie, elle aurait pu avoir joué un rôle dans l’affaire ?
— Oui. Dans le fond, nous ne sommes pas plus avancés qu’en arrivant.
— La police découvrira certainement le fin mot de l’affaire.
— Probablement, mais j’aurais aimé que ce fût nous. À propos, avez-vous vu les petites marques rouges dont les bras de Miss Logan sont couverts ?
— Non. Qu’y trouvez-vous de bizarre ?
— Je pense qu’elles sont dues à des piqûres hypodermiques.
— Et alors ? Le médecin lui en aura probablement administré pour calmer ses souffrances ou soutenir son cœur.
— Sans doute, mais j’ai noté au moins quarante traces de piqûres. C’est beaucoup, non ?
— Elle se drogue peut-être ?
— J’y ai pensé mais je n’ai rien trouvé d’anormal dans son regard. De plus, je ne pense pas qu’elle soit le genre de personne à se droguer.
— Elle paraît en effet, très respectable.
Tuppence soupira :
— Je crois que nous devons admettre notre échec, Tommy. N’oublions pas de rendre visite au médecin, sur le chemin du retour.
Le docteur était absent mais il avait confié à son domestique un billet pour Mr Blunt. L’intéressé en prit connaissance.

Cher Mr Blunt,

Nous avons tout lieu de croire que le poison employé était du ricin, un toxalbumose végétal d’un effet foudroyant. Je vous prie de garder cette révélation secrète pour le moment.

Tommy réfléchit, puis demanda :

— Savez-vous quelque chose sur le ricin, Tuppence ? Autrefois, vous étiez familière avec ces choses-là.
— Je crois me souvenir qu’on l’extrait de l’huile du même nom.
— J’ai toujours été contre l’huile de ricin. À présent, j’en suis encore plus dégoûté !

— L’huile n’est pas nocive, le ricin est obtenu par les graines de la plante qui produit l’huile. Je crois bien en avoir remarqué dans le jardin, ce matin. Des plantes importantes, aux feuilles vernissées.

— Vous voulez dire qu’il serait possible d’extraire le ricin à domicile ? Vous croyez qu’Hannah, par exemple, aurait pu se livrer à un tel travail ?

— Cela m’étonnerait, car elle n’est sûrement pas assez calée en la matière.

Brusquement, Tommy poussa une exclamation. – Le livre ! – il sortit le volume de sa poche et en tourna fébrilement les pages – bien ce que je pensais : il est ouvert à cette page-ci. Regardez, Tuppence, il est question du ricin !

La jeune femme lui prit l’ouvrage des mains et parcourut un passage des yeux.

— Vous y comprenez quelque chose ? s’enquit son mari.

— Pour moi, c’est très clair.

Elle se laissa guider par Tommy et ne referma le recueil qu’au moment où ils approchaient de la maison.

— Tommy, voulez-vous me laisser m’occuper de cette affaire ? Pour une fois, ce sera moi le taureau qui doit rester dans l’arène plus de vingt minutes.

— D’accord, Tuppence. Il nous faut bien résoudre ce problème, ne serait-ce que pour venger la pauvre Loïs.

— Tout d’abord, j’aimerais poser encore une question à Miss Logan.

À peine arrivée dans le hall, elle grimpa les escaliers, frappa, un coup sec à la porte de la vieille demoiselle et entra.

L’ancienne dame de compagnie s’exclama :

— C’est vous, ma chère ! Vous savez, je vous trouve bien trop jeune et jolie pour faire le métier de détective. Avez-vous découvert quelque chose ?

— Oui, Miss Logan, j’ai découvert quelque chose.

La malade fixa sur elle un regard interrogateur et Tuppence enchaîna :

— Miss Logan, durant la guerre, j’ai travaillé dans un hôpital. Là, j’ai appris, par exemple, que lorsque le ricin est injecté sous forme de piqûres hypodermiques, il immunise le corps contre sa propre action foudroyante. C’est de cette manière que l’on a découvert les sérums. Vous saviez cela, Miss Logan. Depuis longtemps, vous vous injectiez du ricin et finalement, vous vous êtes laissée empoisonner comme les autres. Vous avez aidé votre père dans son travail et vous n’ignoriez rien de la façon d’extraire le ricin

des plantes que vous cultivez dans le jardin. Pour mettre votre plan à exécution, vous avez choisi un jour où Dennis Radclyffe serait absent à l'heure du thé, car vous ne vouliez pas qu'il meure le premier. Du moment où Lois Hargreaves mourait avant lui, c'est lui qui héritait. Et à la mort du jeune homme, la fortune vous revenait, puisque vous êtes sa parente la plus proche. Vous nous avez appris, ce matin, que son père était votre cousin germain.

La vieille femme fixa Tuppence d'un regard chargé de haine. Soudain, quelqu'un jaillit de la pièce voisine. C'était Hannah qui, une torche allumée au poing, s'avavançait en criant :

— La vérité vient d'être mise au jour. Cette femme est mauvaise ! Je l'ai vue lire le livre et rire toute seule ! J'ai deviné qu'elle s'apprêtait à faire le mal. J'ai pris le livre mais je n'y ai rien compris. Elle haïssait ma maîtresse, Madame la comtesse. Elle l'enviait et ne pouvait supporter ma douce Miss Lois... Mais, le méchant périra ! le feu de Dieu le consumera !

Élevant sa torche, elle s'élança vers le lit. Miss Logan poussa un cri de terreur.

— Emmenez-là ! Ce qu'elle a dit est vrai, mais emmenez-là !

Tuppence se jeta devant Hannah mais avant qu'elle ait pu lui enlever la torche des mains, le feu prenait déjà aux rideaux du lit.

Tommy accourut, arracha le voilage et réussit à étouffer les flammes. Il se porta ensuite à l'aide de Tuppence et à eux deux, ils finirent par maîtriser Hannah.

Le docteur Burton arriva sur ces entrefaites et quelques mots suffirent à le mettre au courant de ce qui venait de se passer.

Il s'approcha du lit, souleva la main de Miss Logan et poussa une exclamation :

— Elle est morte ! Le choc a été trop brutal pour elle. Peut-être cela vaut-il mieux, vu les circonstances. Nous avons trouvé du ricin dans le verre que vous m'avez apporté.

Une fois seul avec Tuppence, Tommy accorda :

— C'est peut-être mieux ainsi, en effet. Permettez-moi de vous féliciter, ma chère. Vous avez été géniale !

— Cette histoire n'avait pas beaucoup de points communs avec une affaire « à la Hanaud ».

— Non, je l'admets. Il va falloir que je cesse de penser à cette malheureuse jeune fille... Grâce à vous, la voici vengée. Je vous réitère

l'aveu de mon admiration. Pour employer une expression familière, je dirai : « C'est un grand avantage d'être intelligent lorsqu'on n'en a pas l'air. »

— Tommy, vous êtes un rustre !

XII Alibi irréfutable (The Unbreakable Alibi)

Assise en face de son mari et occupée à trier le courrier du matin, Tuppence poussa soudain une joyeuse exclamation.

— Un nouveau client !

Tommy parcourut la missive des yeux et remarqua :

— Rien de bien intéressant à première vue, sinon que Mr...heu... Montgomery Jones, malgré son nom, n'est pas des plus respectueux de l'orthographe, ce qui prouve que pour son éducation, on a dépensé de l'argent en pure perte.

— Montgomery Jones ? Ce nom me dit quelque chose... Ah ! il me semble bien que c'est Janet Saint-Vincent qui m'a parlé de lui. Sa mère, Lady Montgomery est une femme austère et pieuse qui a épousé un Mr Jones dont le manque de sang bleu est compensé par une grosse fortune !

— L'éternelle histoire, quoi ! Et ce gentleman nous informe qu'il viendra nous rendre visite...

— ... ce matin à onze heures trente.

À onze heures trente exactement, un grand jeune homme à l'air aimable se présenta à la réception et demanda à voir Mr Blunt.

— Vous avez un rendez-vous, Sir ? s'enquit Albert.

— Je n'en suis pas sûr... mais j'ai écrit...

— Quel nom ?

— Mr Montgomery Jones.

— Je vais informer Mr Blunt de votre arrivée.

Albert revint quelques instants plus tard pour annoncer :

— Veuillez attendre, quelques minutes, Sir, car Mr Blunt est engagé dans une conférence très importante.

— Mais certainement.

Au bout d'un moment, Tommy jugea qu'il avait assez impressionné son nouveau client. Il pressa le timbre posé à portée de sa main et Mr Montgomery Jones fut introduit dans son bureau.

Tommy se leva pour l'accueillir et le guida vers un fauteuil confortable.

— Que puis-je faire pour vous, Mr Montgomery Jones ?

L'intéressé jeta un coup d'œil gêné du côté de Tuppence. Mr Blunt crut bon de procéder aux présentations, après quoi il enchaîna :

— Serait-il question d'une histoire de famille d'une nature très délicate ?

— Heu... pas exactement.

— J'espère qu'il ne s'agit pas d'un ennui personnel ?

— Non, au contraire.

— Et bien, peut-être pourriez-vous, dans ce cas, nous entretenir du problème qui vous amène ?

C'était là, malheureusement, une chose dont Mr Montgomery Jones semblait incapable.

— Ce que j'ai à vous demander est assez spécial... Je... heu... ma foi, je ne sais comment vous expliquer...

— Nous ne nous occupons jamais de divorce, le prévint Tommy.

— Il n'est pas question de divorce. Une simple plaisanterie, très sottise au surplus, et rien d'autre.

Tuppence tenta de venir en aide à Mr Jones.

— Quelqu'un vous aurait-il joué un tour ?

— Non, non !

Tommy, que Mr Montgomery Jones commençait à ennuyer sérieusement, déclara :

— Prenez tout votre temps, cher Monsieur.

Après avoir poussé un profond soupir, le client se décida :

— Eh bien ! voilà comment les choses se sont passées. Entré dans un restaurant, je me suis assis à une table voisine de celle occupée par une jeune fille. Elle était... oh ! c'est idiot, mais je ne saurais vous la décrire. Une des jeunes filles les plus dynamiques que j'aie jamais rencontrée. Elle est australienne et partage un appartement avec une amie, dans Clarges Street. Je ne puis vous expliquer l'effet que cette personne a produit sur moi.

— Nous l’imaginons aisément, Mr Montgomery Jones, fit Tuppence imperturbable.

— Je n’arrive pas à comprendre comment une jeune fille peut faire perdre la tête à ce point, reprit Mr Jones. Avant elle, j’ai connu une autre jeune fille... ou plutôt deux. L’une était très enjouée mais je n’aimais guère son menton. Je dois néanmoins admettre qu’elle dansait à merveille et comme nous étions amis d’enfance, je me suis toujours senti en sécurité avec elle, si vous voyez ce que je veux dire ? Quant à l’autre j’appréciais sa compagnie, mais ma mère n’aurait jamais consenti à ce que je l’épouse... De toute manière, je n’avais pas grande envie de les épouser ni l’une ni l’autre. Pourtant, je commençais à envisager le mariage, lorsque le hasard m’a fait m’asseoir à côté de cette autre jeune fille, dans un restaurant...

— ... et le monde se trouva transformé, conclut Tuppence.

Tommy s’agita nerveusement. Les histoires sentimentales de ce fils-à-papa commençaient à l’énerver pour de bon.

L’intéressé sourit.

— Vous avez deviné juste, Miss. C’est exactement ce que j’ai ressenti. Mais je crains bien que cette jeune fille n’ait pas une haute opinion de moi. Je ne suis pas exceptionnellement intelligent, vous savez...

— Vous êtes trop modeste, minauda Tuppence.

— Je me doute que je ne suis pas le genre de garçon qu’une fille aussi merveilleuse choisirait du premier coup d’œil. C’est pour cela que je dois réussir à élucider ce problème : c’est ma seule chance. Cette fille n’a qu’une parole et je suis sûr qu’elle ne reviendra pas sur sa promesse.

Tuppence fronça les sourcils :

— Je ne vois pas très bien ce que vous attendez de nous ?

— Grand Dieu ! Ne vous l’ai-je pas dit ?

— Pas encore, cher Monsieur, grinça Tommy.

— Figurez-vous que nous étions en train de parler de romans policiers, qu’Una, c’est son nom, aime autant que moi, lorsque la conversation s’orienta sur une histoire dont tout le mystère repose sur un alibi. De là, nous en sommes venus à discuter des faux alibis et j’ai dit... non, elle a dit... voyons, lequel d’entre nous... ?

— Peu importe, coupa vivement Tuppence.

— J’ai dit que ce devait être bougrement difficile de produire un faux alibi qui se tienne. Una ne fut pas de mon avis, prétextant qu’il suffisait seulement d’un peu de réflexion. Nous nous échauffâmes et finalement, elle

déclara : « Qu'est-ce que vous pariez que je puis vous présenter un alibi que personne ne pourra démolir ? ». « Tout ce que vous voudrez » répliquai-je. Una paraissait certaine de gagner. Je l'avertis cependant que si elle perdait, je pourrais lui demander n'importe quoi, et qu'elle n'aurait pas le droit de me refuser. Elle ne fit que rire en annonçant qu'elle venait d'une famille de joueurs et qu'elle acceptait tous les enjeux, quels qu'ils soient.

Tuppence haussa les sourcils et Mr Montgomery Jones leva sur les « Célèbres Détectives de Blunt » un regard de chien battu.

— Et alors, Mr Jones ?

— Ne comprenez-vous pas que tout dépend de moi, maintenant ? C'est ma seule chance de conquérir le cœur d'Una. Sans cela, elle se détournera de moi à jamais.

Tommy intrigué, réclama des précisions.

— Cette Australienne vous a fait une proposition bien curieuse, Mr Jones. Je ne suis pas sûr de l'avoir bien comprise.

— Je suis venu vous voir car dans votre métier, vous devez souvent vérifier des alibis pour essayer de découvrir où ils clochent ?

— En effet.

— Eh bien ! je vous demande de vérifier celui-ci pour moi car, pour ma part, je ne suis pas doué du tout pour ce genre de travail. Votre tâche consistera simplement à trouver la faille de cet alibi et tout sera parfait. Si pour vous c'est une histoire assez simple, dites-vous qu'elle a une importance capitale pour moi. Naturellement, je vous paierai... heu... enfin votre prix sera le mien.

Tuppence lui sourit.

— Ne vous faites plus de soucis, Mr Jones. Mr Blunt acceptera certainement de résoudre pour vous ce petit problème.

— Mais oui, mais oui... approuva Tommy, ce sera pour nous, une affaire des plus reposantes.

Mr Montgomery Jones poussa un soupir de soulagement et tira un papier de sa poche.

— Je vais vous lire l'énoncé de l'énigme proposée par Una : « Je vous déclare et vous prouve que je me trouvais en deux endroits différents en même temps. D'abord, j'ai dîné au « Bon temps » dans Soho, seule, puis je me suis rendue au Duke's Théâtre, enfin j'ai soupé au Savoy en compagnie d'un ami, Mr Le Marchand... mais, durant ces heures, je me trouvais au Castle Hôtel à Torquay et n'ai regagné Londres que le lendemain matin. À

vous de découvrir en quoi cet alibi, reposant sur une impossibilité évidente, est faux. Autrement, dit cher Montgomery, essayez de deviner à quel endroit, à quel moment, j'ai menti ». Voilà, Mr Blunt, le problème que je vous demande de résoudre pour moi.

— Il est charmant et plein de naïveté, crut bon de commenter Tommy – Miss Una se croit très forte... trop forte, sans doute.

— Voici aussi la photographie de Una dont vous aurez besoin.

— Quel est le nom de famille de cette personne ?

— Drake. Elle habite au 180, Clarges Street.

— Merci. Eh bien, Mr Jones, nous allons rapidement étudier cette plaisanterie et j'espère que nous pourrons très vite vous en donner la solution.

Le jeune homme se leva en soupirant.

— Votre optimisme me réconforte, Mr Blunt et je vous en remercie.

Ayant reconduit son client, Tommy regagna son bureau où il trouva Tuppence affairée parmi les « classiques ».

— Inspecteur French ^[8], lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Hein ?

— Votre modèle pour cette histoire ne peut être que l'inspecteur French qui est le démolisseur d'alibis numéro 1. Je connais ses méthodes. Il faut avant tout vérifier tous les détails et, de cette façon, on repère vite ce qui cloche.

— Lorsque vous présentez les choses ainsi, le problème paraît très facile, surtout qu'au départ, nous savons qu'il y a un mensonge. Pour ne rien vous cacher, ma chère, c'est cette trop grande facilité qui m'inquiète.

— Je ne vois pas pourquoi ?

— Parce qu'en résolvant ce problème enfantin, nous allons mettre Miss Drake dans l'obligation d'épouser ce Jones. En avons nous le droit ?

— Rassurez-vous, Tommy. Les femmes ne sont que très rarement joueuses. Elles n'aiment guère le hasard. Persuadez-vous que si cette Una n'avait déjà résolu d'épouser ce charmant, mais pas très malin garçon, elle ne se serait jamais lancée dans ce pari. Mais croyez-moi, elle l'épousera plus volontiers si elle éprouve pour lui un sentiment d'admiration que s'il lui faut tendre la perche d'une autre manière.

— Vous vous imaginez, comme toujours, tout savoir, hein ?

— Parfaitement.

— Dans ce cas, ma chère, examinons ensemble le rébus... Tout d'abord, la photographie de Miss Drake... Hum !... une jolie fille. La photo est très bonne.

— Nous allons devoir nous procurer des photos d'autres jolies filles.

— Pourquoi ?

— Pour en présenter quatre ou cinq aux serveurs des restaurants dans l'espoir qu'ils choisissent la bonne.

— Vous vous figurez que ces gens-là ne se trompent jamais ?

— Pas dans les romans policiers, en tout cas.

— Alors, il est bien regrettable que la réalité ressemble si peu à la fiction. Voyons les détails donnés par Una en ce qui concerne Londres : dîner au Bon Temps à 7 h 30, théâtre ensuite, où l'on jouait « *Delphinium Blue* » – voici le billet destiné à soutenir l'alibi, et souper au Savoy, en compagnie de Mr Le Marchand. Je crois que nous devons commencer par ce gentleman.

— Cela ne nous avancera en rien, parce que s'il est dans le coup, il ne vendra sûrement pas la mèche. Ses affirmations ne vaudront pas la pipette.

— Passons à Torquay : train de la gare de Paddington à midi, déjeuner dans le wagon-restaurant – voici la note en témoignage de la véracité – chambre retenue au Castle Hôtel, à Torquay, pour une nuit et une autre note à l'appui.

— Tout cela me paraît un peu enfantin. N'importe qui peut acheter un billet de théâtre sans pour cela assister à la représentation. Pour moi, Miss Drake s'est rendue à Torquay et l'alibi de Londres est le faux.

— S'il en est ainsi, notre tâche sera aisée. En route pour la demeure de Mr Le Marchand.

Mr Le Marchand, un grand jeune homme désinvolte, ne se montra pas autrement surpris de voir arriver les deux détectives.

— Una manigance quelque chose ! hein ? Cette fille médite toujours un tour pendable à jouer à quelqu'un !

Tommy coupa :

— Je crois savoir que Miss Drake a soupé avec vous au Savoy, mardi dernier ?

— Je me souviens très bien du jour, car Una a insisté sur la date et m'a prié d'en prendre note dans mon calepin. Je vais d'ailleurs vous le montrer.

Il sortit son carnet d'adresses et leur indiqua une page où il avait tracé : « Je soupe avec Una. Mardi 19 ».

— Miss Drake vous a-t-elle confié où elle s'était rendue avant dans cette même soirée ?

— Voir un show appelé « Pink Peonies » ou quelque chose dans ce genre. Elle m'a assuré qu'elle l'avait trouvé complètement idiot.

— Vous êtes absolument certain que c'est bien mardi dernier que Miss Drake soupa avec vous ?

Le garçon ouvrit de grands yeux.

— Mais oui ! N'est-ce pas ce que je viens de vous dire ?

— Peut-être vous a-t-elle demandé de le prétendre ? suggéra Tuppence.

— Ma foi, je dois avouer qu'elle a émis, au cours du souper, une remarque qui m'a paru assez bizarre. Elle m'a dit : « Vous êtes persuadé que nous soupions ensemble ici, n'est-ce pas, Jimmy ? Mais, savez-vous qu'en ce moment-même, je me trouve à 200 miles de Londres, dans le Devonshire ? » Le pire est qu'un de mes copains, Dicky Rice m'a raconté plus tard qu'il croyait bien avoir aperçu Una là-bas !

— Comment cela ?

— Il s'était rendu à Torquay pour présenter ses respects à une tante, vieille ruine qui a toujours l'air de mourir et qui n'en finit jamais de vivre, très riche, que Dicky a intérêt à dorloter. Il se promenait au bras de sa parente, lorsqu'il aperçut Una, mais sa tante n'aurait pas supporté qu'il la plantât là sur le trottoir pour aller bavarder avec une jeune fille. De toute manière, Una et lui ne se connaissent que très peu. Bref, cela se passait mardi dernier vers l'heure du thé. Naturellement, j'ai affirmé à Dicky qu'il avait dû se tromper... mais, malgré tout, je suis un peu intrigué, surtout parce qu'Una elle-même m'a parlé du Devonshire au cours de la même soirée.

— Je comprends votre perplexité. Par hasard, Mr Le Marchand, quelqu'un de vos relations soupa-t-il au Savoy non loin de vous, ce soir-là ?

— Les Oglander occupaient juste la table voisine de la nôtre.

— Connaissent-ils Miss Drake ?

— Oui, bien qu'ils ne soient pas amis intimes.

N'ayant plus rien à apprendre de Le Marchand, les Beresford se retirèrent.

— Voulez-vous mon avis, Tuppence ? Ou bien ce garçon est un sacré bon menteur, ou bien il a dit la vérité...

— ... et Una se trouvait avec lui ce soir-là.

— Allons au « Bon Temps ». Un excellent repas nous fera du bien. Mais tout d'abord, essayons de nous procurer des photos de jeunes filles.

La chose se révéla impossible car, ayant demandé à un photographe un assortiment de clichés, Tommy essuya un échec.

De retour dans la rue, Tuppence gémit :

— Pourquoi ce qui est si simple dans les romans est-il si difficile dans la réalité ? Vous avez remarqué ce coup d'œil méfiant que vous a lancé le photographe ? Je me demande ce qu'il s'est imaginé que nous voulions fabriquer avec ces beautés ? Le mieux est d'aller faire main basse sur l'appartement de Jane.

Jane, l'amie de Tuppence, leur permit de fouiller parmi les clichés de ses amies d'enfance, perdues de vue depuis longtemps et, triomphants, les Beresford se rendirent au « Bon Temps » où de nouvelles difficultés et de grosses dépenses les attendaient.

Tommy héla discrètement chaque garçon, lui glissa une pièce avant de lui mettre sous le nez son assortiment de photos. Le résultat fut déplorable. À les croire, au moins trois des jeunes filles présentées auraient dîné là, le mardi précédent !

De retour à leur quartier général, Tuppence se plongea dans l'horaire des chemins de fer.

— Il y a un train qui part de Londres à midi et qui arrive à Torquay à 3 h 35. Si l'ami de Mr Le Marchand, Mr Rice, a bien vu la jeune fille à Torquay, vers l'heure du thé, c'est qu'elle s'y était rendue par ce train-là !

— Nous n'avons pas encore interrogé Mr Rice pour confirmer une histoire qui n'est peut-être qu'une invention de Mr Le Marchand.

— Pour moi, je suis presque sûre que Le Marchand a dit la vérité. Mais, j'ai une autre idée. Una aurait pu prendre le train à Paddington à midi, arriver à Torquay à 3 h 35, retenir une chambre à Castle et revenir à Londres à temps pour souper au Savoy avec son ami. Je constate, en effet, qu'il y a un train qui quitte Torquay à 4 h 40 et arrive à Londres à 9 h 10.

— Et ensuite ?

— Ensuite, les choses se compliquent, car il y a bien un train de nuit pour Torquay, mais je doute qu'elle ait pu l'attraper.

— Et si elle avait refait le voyage par la route ?

— Hum... N'oubliez pas qu'elle aurait eu 200 miles à parcourir.

— Je me suis laissé dire que les Australiennes sont des conductrices de tout premier ordre.

— Évidemment, c'est possible. De cette manière, elle serait arrivée à Torquay vers 7 h le lendemain matin.

— Suggérez-vous qu'elle se soit glissée dans sa chambre sans être aperçue du personnel de l'hôtel ? Ou bien qu'elle se soit présentée à la réception en expliquant qu'elle avait passé la nuit dehors, qu'elle ait payé sa note et soit revenue à Londres ?

— Mais Tommy, nous sommes idiots ! Elle n'avait nul besoin de retourner à Torquay cette nuit-là. Il lui suffisait de prier une amie d'aller à l'hôtel, de payer sa note et de récupérer son bagage !

— Cette hypothèse ne me paraît pas sotte du tout ! Demain, nous prendrons à notre tour, le train de midi à Paddington pour vérifier vos brillantes déductions.

Munis des photos, Tommy et Tuppence s'installèrent le lendemain dans un compartiment de première classe du train indiqué et retinrent une table au wagon-restaurant pour le deuxième service.

— Ce serait vraiment trop espérer que de s'attendre à ce que le garçon qui nous servira soit le même que celui ayant servi Una. Je suppose qu'il nous faudrait effectuer le voyage de Londres à Torquay durant des semaines avant de tomber sur lui.

Tuppence poussa un long soupir.

— Cette histoire d'alibi commence à traîner en longueur. Dans les romans, elle est toujours réglée en deux paragraphes.

Mais, pour une fois, les Beresford eurent de la chance. Le garçon du wagon-restaurant qui leur apporta leur note, reconnut tout de suite Una Drake parmi les photos que Tommy lui présentait. Un billet de dix shillings aida à lui délier la langue.

— Je me souviens l'avoir vue ici mardi, car elle m'a appris que le mardi était son jour de chance.

De retour dans leur compartiment, Tuppence conclut :

— Jusqu'ici tout va bien et nous apprendrons probablement qu'elle a bien retenu une chambre à l'hôtel. Le plus difficile sera de découvrir quand elle a regagné Londres, mais peut-être qu'un des porteurs de la gare se souviendra d'elle ?

Cependant, à la gare de Torquay, Tommy, après s'être ruiné en pourboires, n'obtint qu'un vague renseignement : une jeune personne ressemblant assez à l'une des jeunes filles en photo, aurait pris le train de 4 h 40 pour Londres. Mais, il ne s'agissait pas d'Una Drake !

— Cela ne prouve rien, observa Tuppence. Elle a pu prendre ce train sans que personne ne la remarque.

— Ou se rendre à la gare voisine de Torre.

— Nous irons après notre enquête à l'hôtel.

Le Castle était un immeuble important, ayant vue sur la mer. Après avoir retenu une chambre et signé le registre des voyageurs, Tommy leva les yeux sur la jeune réceptionniste et lui demanda nonchalamment :

— Je crois qu'une de nos amies est descendue à votre hôtel, mardi dernier : Miss Una Drake.

La jeune fille sourit :

— En effet, je me souviens très bien d'elle. Elle est Australienne, n'est-ce pas ?

Sur un signe de Tommy, Tuppence lui montra la photo d'Una.

— C'est là une assez jolie réussite, ne trouvez-vous pas ?

La réceptionniste attarda un coup d'œil admirateur sur le visage de Miss Drake.

— Très jolie, en effet.

— Est-elle restée plusieurs jours à l'hôtel ? reprit Tommy.

— Seulement une nuit. Elle a repris l'express pour Londres le lendemain matin. Un bien long parcours pour ne rester que si peu de temps, mais j'imagine que pour une Australienne, les distances ne comptent pas beaucoup.

— Una est très sportive... N'est-ce pas ici, qu'étant allée dîner avec des amis et les accompagnant dans une promenade en voiture, la voiture tomba en panne et Miss Drake ne regagna l'hôtel qu'au matin ?

— Non, car Miss Drake a dîné au restaurant de l'hôtel.

— Comment pouvez-vous en être si certaine ?

— Je l'y ai vue.

— Permettez-moi d'insister car j'étais persuadé qu'elle s'était rendue chez des amis.

— Elle a dîné ici, Monsieur. Je me souviens qu'elle portait une très jolie robe en mousseline semée de pensées.

Dans leur chambre, les Beresford se regardèrent perplexes.

— Cette fille, avec ses certitudes, a tout flanqué par terre, conclut Tommy d'un ton découragé.

— Il est encore possible qu'elle se soit trompée. Je serais d'avis d'interroger le maître d'hôtel du restaurant. Il ne doit pas voir beaucoup de clients à cette époque de l'année.

À l'heure du dîner, Tuppence brûla les dernières cartouches du couple en demandant au maître d'hôtel prenant leur commande :

— Pouvez-vous me dire si une de mes amies dînait ici, mardi dernier ? Elle s'appelle Miss Drake et portait, paraît-il une robe de mousseline ornée de pensées. Tenez... voici sa photo.

Elle tendit le cliché et tout de suite le maître d'hôtel eut un sourire satisfait.

— Parfaitement, Madame, je me souviens très bien de Miss Drake. Elle m'a dit être Australienne. Après le repas elle s'est inquiétée des distractions qu'on pouvait goûter à Torquay. Je lui ai indiqué « le Pavillon », mais finalement, elle a décidé de rester à l'hôtel pour écouter notre orchestre.

— Oh, zut ! siffla Tommy entre ses dents.

— Vous ne vous souvenez pas de l'heure à laquelle elle a dîné ?

— Assez tard, Madame. Vers les huit heures et demie je pense.

À son tour, Tuppence grogna de dépit, lorsque le maître d'hôtel l'eut quittée.

— Nous avons eu tort, Tommy, de croire à une histoire simplette. Cette Australienne m'a l'air d'avoir joliment combiné son coup !

— Aurait-elle sauté dans un train après le dîner ?

— Elle ne serait pas arrivée assez tôt pour se présenter à temps au Savoy. Dernier espoir, je vais parler à la femme de chambre de l'étage.

— Je vous accompagne.

La femme de chambre se souvenait, elle aussi, de cette charmante Una Drake, qui lui avait si longuement parlé de l'Australie et de ses kangourous.

Peu après 9 h 30, mardi dernier, elle avait sonné pour qu'on lui apporte une bouillotte et qu'on la réveille à 7 h 30 le lendemain matin. Elle avait aussi prié qu'on lui serve du café au lieu de thé.

— Vous êtes venue la réveiller ? Elle dormait ?

La femme de chambre regarda Tuppence, sans comprendre.

— Mais... bien sûr, Madame.

— Excusez-moi, j'ai toujours cru qu'elle se levait très tôt.

Après le départ de la domestique, Tommy se laissa tomber dans un fauteuil.

— Tout cela est pur comme de l'eau de roche. Une seule conclusion s'impose : L'alibi de Londres est faux.

— Dans ce cas, Le Marchand doit être un fieffé menteur.

— Nous avons un moyen de vérifier ses dires. À la table voisine de la sienne, se trouvaient des gens qui connaissent Una Drake. Comment s'appellent-ils, déjà... ah ! oui ! Oglander. Eh bien ! nous irons les interviewer sur cette fameuse soirée de mardi et puis, il faudra aussi enquêter un peu sur Miss Drake.

Le lendemain matin, les Beresford quittèrent l'hôtel, assez déconfits, pour regagner Londres.

Grâce à l'annuaire du téléphone, il leur fut aisé de découvrir l'adresse des Oglander et Tuppence jouant le rôle d'une journaliste s'occupant des « mondanités » se présenta chez eux.

Mrs Oglander fut ravie de donner des détails sur sa soirée « tellement réussie » au Savoy, le mardi précédent. Alors que l'entretien touchait à sa fin, Tuppence s'enquit :

— Miss Una Drake ne se trouvait-elle pas à la table voisine de la vôtre ? Il paraît qu'elle est fiancée au Duc de Perth. Vous la connaissez, naturellement ?

— Seulement de vue, mais on m'a dit qu'elle était charmante. Elle soupait effectivement non loin de nous en compagnie du jeune Le Marchand. Mes filles la connaissait mieux que moi.

En quittant Mrs Oglander, Tuppence se rendit au 180 Clarges Street où elle fut accueillie par Miss Marjory Leicester, l'amie et co-locataire d'Una Drake.

— Si je comprends bien – résuma la jeune fille – Una s'est lancée dans un pari compliqué dont le sens m'échappe ? Tout ce que je puis vous affirmer c'est qu'elle a couché ici, mardi dernier.

— L'avez-vous vue ?

— Non, car elle est rentrée vers une heure du matin et j'étais déjà au lit. Je l'ai rencontrée le lendemain matin vers 9 h.

L'ayant remerciée, Tuppence sortit et heurta à la porte une grande femme dégingandée.

Après avoir échangé des mots d'excuses avec la nouvelle venue, Tuppence demanda :

— Vous travaillez ici ?

— Oui, Madame. Je viens tous les matins à 9 heures.

Lui ayant glissé une pièce dans la main, Mrs Beresford questionna :

— Vous souvenez-vous d'avoir vu Miss Drake mercredi dernier ?

— Oui. À neuf heures, elle dormait encore et j'ai même eu du mal à la réveiller en lui apportant sa tasse de thé.

Tuppence redescendit les escaliers complètement démoralisée. Elle rejoignit Tommy dans un petit restaurant de Soho et lui raconta ses deux visites, se soldant par deux échecs.

Tommy, de son côté, n'avait rien trouvé.

— J'ai rencontré ce type, Rice. Il prétend avoir aperçu Una Drake à Torquay.

— Donnez-moi un crayon et un papier pour résumer la situation :

13 heures 30 : Una Drake vue dans le wagon-restaurant du train allant à Torquay.

16 heures : Arrivée à l'hôtel Castle.

17 heures : Aperçue par Mr Rice à Torquay.

20 heures : Vue dans le restaurant du même hôtel.

21 heures 30 : Demande une bouillotte.

23 heures 30 : Vue au Savoy en compagnie de Le Marchand.

7 heures 30 : Réveillée par la femme de chambre de l'hôtel de Torquay.

9 heures : Réveillée par la femme de ménage à l'appartement de Clarges Street-Londres.

Les Beresford se regardèrent et Tommy dut admettre que cette fois, les « Célèbres Détectives de Blunt » étaient battus. Mais Tuppence s'obstina :

— Quelqu'un a forcément menti !

— Pourtant, tous ceux que nous avons interrogés m'ont fait l'impression d'être sincères.

— Il y a une faille quelque part, c'est fatal, Miss Drake ne pouvant se dédoubler. À mon avis, la meilleure chose à faire est d'aller nous coucher. Il paraît que le subconscient travaille pendant le sommeil.

— Souhaitons-le... et si votre subconscient vous apporte une réponse valable, demain matin à votre réveil, je lui tire mon chapeau !

Avant de gagner leur chambre, Tuppence et Tommy étudièrent à nouveau le papier où était détaillé l'emploi du temps de Miss Drake. Tuppence reprit des notes, se parla à haute voix, révisa à nouveau l'horaire des chemins de fer et finalement, le couple se coucha sans la moindre lueur susceptible d'éclairer le mystère des deux alibis.

— C'est décourageant, gémit Tommy.

— La soirée la plus déprimante que j'aie jamais passée.

— Nous aurions dû nous rendre au Music-Hall. Quelques bonnes blagues sur les éternels sujets, comme les belles-mères, les jumelles... nous auraient fait grand bien.

— Non. Vous verrez que cette concentration profonde aura un heureux résultat. Ce que nos subconscients vont être occupés durant les huit heures à venir !

Sur cette note d'espoir, ils s'endormirent.

— Eh bien ? s'enquit Tommy le lendemain matin, le subconscient a-t-il fait son devoir ?

— J'ai une idée.

— Bravo ! quelle sorte d'idée ?

— Je vous avertis qu'elle ne correspond pas du tout à ce que j'ai l'habitude de lire dans les romans policiers. Au vrai, c'est vous qui me l'avez mise dans l'esprit.

— Alors, elle est sûrement géniale ! Vite, Tuppence confiez-la moi ?

— Il va falloir que j'expédie un câble pour vérifier mon hypothèse. Je ne puis rien vous dire d'autre pour l'instant. Bien que ma thèse m'apparaisse ridicule, elle est la seule capable de cadrer avec les faits.

— Je dois aller au bureau, car je ne puis laisser la foule de nos clients attendre en vain le brillant Mr Blunt ! Je remets donc cette affaire d'alibis entre les mains de ma collaboratrice la plus douée.

Tuppence ne se montra pas au bureau de la journée et, lorsque Tommy regagna l'appartement, vers 5 heures 30, il la trouva débordante de joie.

— Ça y est Tommy ! J'ai résolu le problème des alibis ! Nous n'avons plus qu'à réclamer le remboursement de tous les pourboires distribués à la ronde et présenter une note sérieuse à Mr Montgomery Jones. Après quoi, le charmant jeune homme pourra aller récupérer son Australienne.

— Vite ! la solution ?

— Elle tient en un mot : jumelles.

— Comment ça : jumelles ?

— Mais oui ! C'est d'ailleurs la seule solution possible. Vous m'en avez donné l'idée hier soir en parlant de Music Hall. J'ai envoyé un câble en Australie et je viens de recevoir la réponse que j'espérais. Una a une sœur jumelle, Vera, qui est arrivée en Angleterre, lundi dernier. Cela explique le pari. Una a pensé que ce serait une bonne farce à jouer au pauvre Montgomery Jones. La sœur s'est rendue à Torquay alors qu'Una restait à Londres.

— Quand je pense que dans les romans policiers, se servir de jumeaux pour se procurer un alibi est violer la règle du jeu !

— Oui, mais ici la solution était élémentaire. Elle était à la portée d'un imbécile.

— Merci pour nous !

— Vous pensez qu'Una sera mortifiée en apprenant qu'elle a perdu ?

— Mais non, je vous ai déjà donné mon opinion là-dessus. Elle admire la subtilité de Montgomery Jones. J'ai toujours été persuadée que le respect pour les capacités intellectuelles de celui qu'on épouse devrait toujours être la base de la vie conjugale.

Tommy se redressa :

— Je suis heureux de vous avoir inspiré ces sentiments, Tuppence.

XIII La fille du clergyman

(The Clergyman's Daughter)

(The Red House)

Tuppence qui tournait en rond autour du bureau, déclara d'un ton maussade.

— Je voudrais que nous soyons appelés à venir en aide à la fille d'un pasteur.

— Pourquoi ?

— Vous l'avez peut-être oublié, Tommy, mais je suis moi-même fille de pasteur. Je me souviens de ce que cela a signifié pour moi. D'où ce besoin d'altruisme... cet esprit de charité envers mon prochain... ce...

— Je vois que vous vous préparez à jouer le rôle de « Roger Sheringham ^[9] ». Si vous me permettez une légère critique, vous parlez autant que lui, mais pas si bien.

— Erreur ! Mes propos sont dotés d'une certaine subtilité féminine, un je ne sais quoi qu'aucun mâle ne saurait égaler. Je possède, de plus, des qualités inconnues de mes prototypes... est-ce bien prototype, que je voulais dire ? Les mots sont des choses tellement incertaines. Trop souvent, ils paraissent appropriés à la situation tout en signifiant le contraire de ce que l'on veut exprimer.

— Continuez ? encouragea Tommy en dissimulant un sourire.

— Rassurez-vous, c'est ce que je fais. Je ne m'arrêterai un instant que pour reprendre haleine. Pour en revenir à mes pouvoirs personnels, je désire tant aujourd'hui venir en aide à la fille d'un pasteur que vous verrez, Tommy : la première personne qui viendra implorer l'aide des « Célèbres Détectives de Blunt » sera la fille d'un pasteur.

— Je vous parie que non !

— D'accord ! Attention, laissez-moi bondir à ma machine à écrire, voici un client !

Le bureau de Mr Blunt ressemblait à une ruche au travail lorsqu'Albert en ouvrit la porte pour annoncer :

— Miss Monica Deane.

Une grande jeune fille aux cheveux châtons, vêtue très modestement, s'encadra sur le seuil et s'immobilisa.

Tommy se porta à son secours.

— Entrez, Miss Deane. Asseyez-vous et confiez-nous ce que nous pouvons pour vous. Permettez-moi de vous présenter ma secrétaire particulière, Miss Sheringham.

— Ravie de faire votre connaissance, Miss Deane, roucoula Tuppence, votre père appartenait au clergé, n'est-ce pas ?

— En effet. Mais... comment le savez-vous ?

— Oh ! nous avons nos méthodes. Ne vous étonnez pas si je parle beaucoup, Mr Blunt aime m'entendre. Il dit que cela lui donne des idées.

La jeune fille la regarda, ahurie. Elle n'était pas belle, mais jolie avec un petit air désenchanté. Ses yeux bleus foncés étaient très beaux mais les cernes qui les creusaient disaient les soucis et l'anxiété.

— Racontez-moi vos ennuis, Miss Deane, conseilla Tommy.

La jeune fille se tourna vers lui et commença :

— C'est une telle histoire décousue... Mon père était « recteur ^[10] » de Little Hampsley, dans le Suffolk. Il mourut voici trois ans nous laissant, ma mère et moi, très dépourvues. Je pris un poste d'institutrice, mais ma mère devint infirme et je dus abandonner mon travail pour la soigner. Nous étions désespérément pauvres, mais un jour nous reçûmes la lettre d'un notaire nous annonçant qu'une tante de mon père venait de mourir en me laissant son héritage. J'avais souvent entendu parler de cette tante, qui s'était querellée avec mon père bien des années plus tôt. La sachant très riche, ma mère et moi pensâmes que nos soucis allaient prendre fin, mais les choses ne se présentèrent pas ainsi que nous l'avions espéré. J'héritais bien de la maison dans laquelle ma tante avait vécu, mais une fois les droits de succession payés, il ne resta pas d'argent. J'imagine que ma tante avait dû perdre sa fortune pendant la guerre ou qu'elle avait vécu de son capital durant sa vieillesse. Néanmoins, nous avons la maison, et bientôt nous

eûmes l'occasion de la vendre à un prix assez avantageux. Mais c'est peut-être idiot de ma part, je refusai l'offre. Nous occupions alors un logement minable mais coûteux et je pensais que si nous habitions à Red House, ma mère s'installerait dans des pièces confortables et nous pourrions prendre des pensionnaires pour couvrir nos frais.

« Nous adoptâmes ce plan en dépit d'une offre plus importante d'un gentleman désirant la maison. Nous nous sommes installées et je fis paraître des annonces dans les journaux pour attirer des pensionnaires. Les premiers temps tout alla bien et nous reçûmes plusieurs lettres de personnes désirant venir vivre à la campagne quelques jours. La vieille servante de ma tante resta avec nous et nous nous partageâmes le travail. Puis, des événements inexplicables se produisirent.

— Quels événements ?

— La maison parut ensorcelée. Les tableaux se mirent à tomber, la vaisselle à voler à travers les pièces en se brisant et un matin, nous nous aperçûmes que les meubles avaient changé de place. Nous avons d'abord cru que quelqu'un nous jouait un mauvais tour, mais bientôt il nous fallut abandonner cette hypothèse. Parfois, alors que nous étions tous réunis pour le souper, un terrible fracas éclatait au-dessus de nous et, nous rendant vivement à l'étage, nous trouvions un objet brisé sur le sol.

— Un esprit frappeur ! s'exclama Tuppence très intéressée.

— C'est ce que pense le docteur O'Neill. En tout cas le résultat fut désastreux. Nos pensionnaires nous quittèrent en toute hâte et ceux qui les remplacèrent agirent de même. J'étais désespérée. Pour couronner le tout, notre petite rente nous fut coupée. La compagnie qui nous la servait, disparut brusquement.

— Ma pauvre amie, psalmodia Tuppence, vous avez eu bien des malheurs ! Vous voulez que Mr Blunt procède à une enquête sur cette histoire de « fantôme » ?

— Attendez ! ce n'est pas tout. Il y a trois jours, nous avons reçu la visite du docteur O'Neill. Il nous dit qu'il faisait partie de la Société des Recherches Psychiques et qu'il s'intéressait vivement aux curieuses manifestations dont notre maison était l'objet, et cela à tel point qu'il désirait acheter la maison pour y procéder à certaines expériences.

— Eh bien ?

— Au premier abord, sa proposition me remplit de joie car c'était là le seul espoir d'arriver au terme de nos préoccupations, mais...

— Mais... ?

— Peut-être allez-vous me juger capricieuse et il est bien possible que vous ayez raison, mais... il s'agissait du même homme !

— Quel homme ?

— Celui qui voulait acheter notre maison au préalable. J'en suis certaine !

— Et pourquoi cela vous ennuie-t-il ?

— Vous ne comprenez pas ? Les deux hommes étaient très différents physiquement. Le premier assez jeune, soigné, brun, ne comptant pas plus d'une trentaine d'années. Le Docteur O'Neill, lui, semble avoir cinquante ans, porte une barbe grise, des lunettes et marche courbé. Toutefois, lorsqu'il s'est mis à parler, j'ai remarqué qu'il avait une dent en or d'un côté de la bouche. L'autre homme a une dent en or exactement au même endroit. De plus, ses oreilles de forme assez particulière, n'ont presque pas de lobe et sont exactement semblables à celles du Docteur O'Neill. Ces deux détails ne peuvent quand même pas être une simple coïncidence ! J'ai réfléchi et finalement j'ai écrit au Docteur O'Neill pour lui annoncer que je lui donnerai une réponse définitive dans une semaine. J'avais remarqué l'annonce de Mr Blunt, il y a quelque temps dans un journal qui tapissait un tiroir de la cuisine... et... je suis venue vous trouver.

— Vous avez eu raison, l'approuva Tuppence avec chaleur. Cette affaire a besoin d'être étudiée de près.

— Une affaire très intéressante, Miss Deane, renchérit Tommy. Nous serons heureux de nous en occuper, n'est-ce pas, Miss Sheringham ?

— Certainement et nous irons jusqu'au bout !

— Je crois comprendre que seules, votre mère, vous et une servante, occupez la maison, Miss Deane ? Pouvez-vous nous donner quelques détails sur la domestique ?

— Elle s'appelle Crockett et était au service de ma tante depuis huit ou dix ans. Elle n'est plus très jeune et de caractère acariâtre, mais c'est une bonne servante. Elle se donne des airs parce que sa sœur a épousé un homme au-dessus de sa condition. Crockett a un neveu qui, nous dit-elle, est un « parfait gentleman ».

Tommy poussa un grognement indistinct. Il ne savait pas comment diriger la suite de l'entretien. Mais, Tuppence qui avait observé la jeune fille avec intérêt, déclara :

— Je crois que le mieux serait que Miss Deane vienne déjeuner avec moi. Il est presque une heure et, à table, je pourrai noter tous les détails supplémentaires dont nous aurons besoin.

— Excellente idée, Miss Sheringham, approuva Tommy.

Alors que les deux femmes étaient attablées dans un restaurant du voisinage, Tuppence se pencha vers sa compagne.

— Je désire que vous m'avouiez franchement si vous avez une raison particulière de vouloir découvrir la vérité sur cette histoire ?

Monica rougit.

— Eh bien, je...

— Racontez-moi tout !

— Eh bien !... deux hommes désirent m'épouser.

— L'histoire habituelle, je suppose ? L'un est riche, l'autre pauvre et le pauvre est celui que vous préférez ?

— Je ne comprends pas comment vous pouvez deviner tout cela ?

— Oh ! vous savez, votre cas n'a rien d'exceptionnel. Cela arrive à tout le monde et je me suis moi-même trouvée dans cette situation.

— Si nous vendons la maison, nous n'aurons même pas de quoi vivre. Gerald est adorable, mais il est extrêmement pauvre, bien qu'il soit un ingénieur plein de talent. Si seulement il possédait un petit capital, sa firme le prendrait comme associé. L'autre, Mr Partridge est un excellent homme et fortuné, ce qui signifie que si je l'épousais, ce serait la fin de nos soucis. Mais... mais...

— D'accord... Vous pouvez vous évertuer à répéter combien il est bon et riche, énumérer ses qualités... le résultat sera toujours le même, c'est l'autre que vous voulez.

Monica hocha la tête sans répondre.

— Il va falloir que nous nous rendions sur place pour étudier l'affaire. Quelle est votre adresse ?

— Red House, Stourton-in-the-Marsh.

Alors que Tuppence prenait note, la jeune fille chuchota en rougissant :

— Je ne vous ai pas demandé... au sujet des conditions... ?

— Nous ne nous faisons payer qu'après les résultats. Si le secret éclairci de Red House est, comme je commence à le croire, d'après la ténacité du mystérieux gentleman, dont vous nous avez parlé, bénéfique, nous vous demanderons un petit pourcentage, sinon... rien !

— Merci.

— Maintenant, oubliez tous ces soucis. Vous verrez, tout ira bien, et mangeons en parlant de choses plus intéressantes.

Les Beresford s'étaient installés à l'auberge de Thunly, « La Couronne et l'Ancre ». Tommy qui regardait par la fenêtre de leur chambre remarqua d'un ton lugubre :

— Nous voici donc à Fouillis-les-Oies, quel que soit le nom de ce patelin.

Tuppence essaya de lui remonter le moral en proposant :

— Revoyons l'affaire, voulez-vous ?

— Avec plaisir. Permettez-moi de vous donner mon opinion en premier. Je suspecte la mère infirme !

— Pourquoi ?

— Ma chère Tuppence, mettez-vous bien dans la tête que cette histoire d'esprit frappeur est un coup monté destiné à persuader la jeune fille de vendre la propriété. Monica Deane nous a dit que tout le monde se trouvait réuni pour le dîner lorsque les objets se fracassaient au sol, à l'étage. Mais si la mère est une infirme, elle devait se trouver elle-même à l'étage dans sa chambre ?

— Du fait de son infirmité, elle aurait difficilement pu, me semble-t-il, changer les meubles de place ?

— Mais il est possible qu'elle ne soit pas du tout infirme ! Elle pourrait très bien simuler l'impotence.

— Dans quel but ?

— Évidemment... Je parlais seulement de ce principe bien connu, que le coupable est presque toujours la personne la moins suspecte.

— Vous tournez tout en plaisanterie ! Il doit y avoir une raison qui pousse ces étrangers à vouloir acquérir cette maison. Et si cela ne vous intéresse pas de découvrir leur mobile, cela m'intéresse, moi ! J'aime bien Monica. C'est une fille très sympathique.

— Je suis de votre avis, mais je ne puis résister au plaisir de vous faire enrager, Tuppence. Évidemment, il y a quelque chose de caché dans cette maison et quoi que ce soit, ce ne doit pas être facile à trouver, sinon un banal cambriolage ferait l'affaire. Du moment que l'on veut acheter cette demeure en usant de tous les moyens, cela signifie qu'il nous faudra

soulever les lattes des planchers, et, au besoin, abattre les murs, à moins qu'il n'y ait une mine de charbon dans le jardin.

— Je préférerais un trésor. Ce serait tellement plus romantique !

— Dans ce cas, je serais bien inspiré de rendre visite au directeur de la banque locale. Je lui expliquerai que je suis venu passer Noël dans son village, que j'ai l'intention d'acheter « La Maison Rouge » et j'étudierai avec lui la possibilité d'ouvrir un compte à sa banque.

— Mais, pourquoi... ?

— Attendez et vous verrez.

Une heure plus tard, Tommy était de retour, les yeux brillants.

— Nous progressons, Tuppence ! Mon entretien avec le directeur s'est déroulé comme prévu et je lui ai demandé, sans en avoir l'air, si on lui apportait beaucoup d'or, comme cela arrive fréquemment dans ces petits villages, par exemple les fermiers qui en auraient caché durant la guerre. De là, nous en sommes venus à parler des caprices des vieilles dames et je me suis inventé une tante qui, lorsque la guerre éclata, se serait rendue en fiacre au magasin « Army and Navy » pour en ressortir avec seize jambons. Cela lui a rappelé une de ses clientes qui avait insisté pour retirer tous ses sous de la banque, en or autant que possible, et qui avait aussi récupéré ses titres, bons au porteur et autres valeurs car, avait-elle dit, elle préférait les garder chez elle. Je m'exclamai devant une telle imprudence et il m'avoua qu'il s'agissait en fait de l'ancienne propriétaire de la « Maison Rouge ». Vous comprenez, Tuppence ? Elle a récupéré toute sa fortune et l'a cachée quelque part. Vous vous rappelez, sans doute, l'allusion de Monica au peu de biens que sa tante avait laissé. Maintenant, je suis persuadé que la vieille dame a tout dissimulé chez elle et que quelqu'un est au courant. J'irai même jusqu'à affirmer que je sais de qui il s'agit.

— Qui ?

— Mais, la dévouée Crockett, naturellement ! Elle devait connaître toutes les excentricités de sa maîtresse.

— Et ce docteur O'Neill, à la dent en or ?...

— ... est le neveu « gentleman accompli ». Sans aucun doute ! Mais où se trouve le magot ? Vous qui en savez plus que moi sur les vieilles dames, Tuppence, avez-vous une idée de l'endroit où elles ont l'habitude de cacher leurs trésors.

— Enveloppés dans des bas et sous-vêtements, sous leur matelas.

— Vous avez probablement raison, mais je ne pense pas que c'est ce qu'a fait la tante de Monica, sinon on l'aurait déjà trouvé. D'autre part, une dame âgée ne peut soulever elle-même les lattes du plancher ou pratiquer un trou dans un mur ou dans le jardin. Pourtant, le magot est quelque part dans la propriété ! Crockett n'a pas encore mis la main dessus mais elle sait qu'il n'est pas loin et le jour où son neveu et elle seront propriétaires des lieux, ils pourront tout retourner à leur guise. Il nous faut les devancer. Venez... Rendons-nous tout de suite à la « Maison Rouge. »

Monica Deane les reçut. Pour sa mère et Crockett, les Beresford étaient des acheteurs éventuels de la propriété, ce qui expliquerait leur inspection des lieux. Tommy ne mit pas la jeune fille au courant des conclusions auxquelles il avait abouti, mais il lui posa plusieurs questions précises et apprit ainsi qu'une partie des vêtements et effets personnels de la défunte avaient été donnés à Crockett, le reste distribué à des familles pauvres des environs.

— Votre tante a-t-elle laissé des papiers ?

— Le secrétaire en était plein, ainsi qu'un tiroir de sa chambre, mais il n'y avait rien d'important.

— Ont-ils été jetés ?

— Non. Ma mère se refuse toujours à jeter de vieux papiers. De plus, elle y a déniché plusieurs recettes qu'elle se propose d'étudier un de ces jours.

Tommy montra un vieil homme qui travaillait dans un parterre de fleurs.

— Ce jardinier travaillait-il ici du temps de votre tante ?

— Oui. Il venait trois jours par semaine. Il habite au village. Le pauvre vieux ne peut plus faire grand-chose, à présent. Nous le prenons un jour par semaine pour entretenir le jardin. Nous n'aurions pas les moyens de l'employer plus souvent.

Tommy adressa un clin d'œil à Tuppence, signifiant qu'elle devait garder Monica près d'elle pendant qu'il se rendrait auprès du vieil homme avec lequel il échangea des banalités sur le jardinage, puis Tommy s'enquit :

— Vous avez bien enterré une boîte pour votre maîtresse, un jour ?

— Non. J'ai jamais rien enterré pour elle. Pourquoi donc aurait-elle désiré mettre une boîte en terre ?

Tommy hocha la tête et regagna la maison les sourcils froncés. Si les papiers de la vieille dame n'apportaient aucun éclaircissement, l'affaire risquait d'être très difficile à résoudre. La maison était ancienne, pas assez cependant pour abriter un passage secret.

Au moment où les Beresford allaient se retirer, Monica leur apporta une grande boîte en carton ficelée et chuchota.

— Voici tous les papiers que j'ai trouvés. Si vous voulez les emporter avec vous, vous aurez tout le temps pour les consulter à votre aise... Mais je suis sûre que vous ne trouverez rien qui puisse vous éclairer sur les mystérieux incidents qui ont eu lieu dans cette maison.

Au même moment, un violent fracas éclata au-dessus de leurs têtes. Tommy courut à l'étage et trouva dans une des pièces, un broc et une bassine brisée au sol. Il ne vit personne.

— Le fantôme recommence ses petites plaisanteries, murmura-t-il en grimaçant un sourire.

Il regagna le rez-de-chaussée, rêveur.

— Pensez-vous, Miss Deane, que je puisse parler à votre servante, quelques instants ?

— Certainement ; je vais l'appeler.

Monica se rendit à la cuisine et revint accompagnée de Crockett. Tommy lui annonça d'un ton aimable :

— Nous pensons à acheter cette maison et ma femme se demandait si au cas où l'affaire se concluait, vous accepteriez de travailler à notre service ?

Le visage respectable de Crockett n'exprima aucune émotion.

— Merci, Monsieur. Si vous le permettez, j'aimerais réfléchir à la proposition.

Tommy se tourna vers Monica.

— La maison me plaît beaucoup, Miss Deane. Je crois comprendre que vous avez un autre acheteur en vue. Quelle que soit la somme offerte, je surenchérisserai de cent livres.

Monica murmura quelques mots polis qui n'encourageaient, ni ne décourageaient, et les Beresford prirent congé.

— J'ai vu juste, annonça Tommy alors qu'avec Tuppence, ils avançaient sur le chemin. Crockett est dans le coup. Avez-vous remarqué son essoufflement ? Elle a redescendu l'escalier de service en courant, après avoir joué l'esprit frappeur à l'étage. Je suis presque persuadé qu'elle a introduit secrètement son neveu dans la maison pour qu'il la remplace dans

son rôle pendant qu'elle restait sagement auprès de la famille, vous verrez que le docteur O'Neill fera une nouvelle offre avant la fin de la journée.

Effectivement, alors que les Beresford venaient de se restaurer à l'auberge, on leur apporta un mot de la part de Miss Deane qui disait : « Je viens d'avoir des nouvelles du Docteur O'Neill. Il augmente son offre précédente de cent cinquante livres. »

— Le neveu doit avoir des ressources, constata Tommy. Et je vais vous dire quelque chose, ma chère. Le butin qu'il espère ne vaut sûrement pas toutes ses dépenses.

— Si seulement nous pouvions mettre la main dessus !

— Pour cela, il nous faut d'abord procéder aux recherches préliminaires.

Ils trièrent les papiers remis par Monica. Besogne fastidieuse que le couple interrompait, de temps à autre, pour comparer ses notes.

— Quoi de neuf, Tuppence ?

— Deux vieilles factures, trois lettres sans importance, une recette sur la façon de conserver des pommes de terre nouvelles et une autre sur un gâteau au fromage et au citron.

— De mon côté, j'ai une facture, un poème sur le printemps, deux coupures de journaux « Pourquoi les femmes achètent des perles... un placement sûr » et « L'homme qui a eu quatre épouses... une histoire extraordinaire » et aussi une recette de lièvre en gelée.

— C'est à désespérer.

Bientôt la boîte fut vide et les deux investigateurs se regardèrent perplexes.

Tommy prit un morceau de papier posé devant lui.

— J'ai mis ceci de côté, bien qu'il ne doive y avoir aucun rapport avec ce que nous cherchons.

— Faites voir. Oh ! c'est un de ces trucs marrants une charade ou un anagramme...

Elle lu :

« My first you put on glowing coal

« And into it you put my whole ;

« My second really is the first ;

« My third dislikes the winter blast. [\[11\]](#)

Tommy ronchonna :

— Le poète ne s'est pas donné beaucoup de mal.

— Je ne vois pas ce qui vous intéresse là-dedans ? Il y a cinquante ans, tout le monde collectionnait ce genre de charades, on les conservait pour les soirées d'hiver au coin du feu.

— Je ne faisais pas allusions aux vers mais à ce qui est écrit au crayon, en-dessous.

— Saint Luke, XI, 9, lu Tuppence. C'est une référence à la Bible.

— J'entends bien, mais cela ne vous frappe pas qu'une vieille dame soit allée l'inscrire au bas d'une charade ?

— Oui... en effet.

— J'imagine qu'en bonne fille de pasteur, vous portez toujours une Bible dans vos bagages ?

— Il se trouve, effectivement, que j'en ai une. Ah ! Vous ne vous y attendiez pas, hein ? Une seconde !

Tuppence courut à sa valise, dont elle tira un petit volume rouge. Elle en tourna fébrilement les pages.

— Nous y voici. Luke, chapitre XI, verset 9. Tommy, regardez !

Il se pencha et parcourut un passage des yeux. « *Cherche et tu trouveras.* »

— Nous avons trouvé ! s'exclama Tuppence. Résolvons le cryptogramme et le trésor est à nous... ou plutôt à Monica.

— Eh bien, travaillons sur le cryptogramme, comme vous l'appellez. « *My first you put on glowing coal.* » Je me demande bien ce que cela signifie ? Voyons ensuite : « *My second really is the first.* » C'est un pur charabia !

— Mais non, je suis sûre que c'est très simple, il faut seulement réfléchir un moment. Donnez-moi ce papier.

Tommy le lui abandonna volontiers et Tuppence, enfoncée dans un fauteuil, commença à marmonner, les sourcils froncés.

Au bout d'une demi-heure, Tommy remarqua d'un ton détaché :

— Alors, c'est si simple que cela ?

Vexée, Tuppence répliqua :

— Nous n'appartenons pas à la bonne génération, c'est tout. Je suis bien tranquille, si j'apportais ce papier à une vieille femme du village, elle le déchiffrerait en un rien de temps. C'est un truc, rien de plus.

— Essayons, encore une fois.

— On ne peut pas poser beaucoup de choses sur du charbon embrasé. Il y a l'eau pour l'éteindre, le bois pour le ranimer ou la bouilloire.

— J'imagine qu'il nous faut trouver un mot à une syllabe ? *Bois* ne ferait pas l'affaire, par hasard ?

— Non, car on ne peut rien mettre dedans.

— Il doit bien y avoir des objets d'une syllabe que l'on pose sur le feu.

— Saucepan ^[12], Frying pan ^[13]. Que pensez-vous de poil ou pan ! Ce sont des ustensiles de cuisine.

— *Poterie*, Peut-être ? On la fait bien cuire dans le feu.

— Le reste ne collerait pas. Oh zut !

Ils furent interrompus par la servante qui venait leur annoncer que le dîner serait prêt dans une demi-heure.

— Seulement, Mrs Lumley voudrait savoir si vous préférez vos pommes de terre sautées ou cuites à l'eau. Elle a des deux.

— Cuites à l'eau, répondit vivement Tuppence. J'adore les pommes de terre...

Elle s'interrompit et Tommy la regarda, étonné.

— Qu'y a-t-il, Tuppence, vous avez vu un fantôme ?

— Tommy ! Ne comprenez-vous pas ? C'est cela ! Je veux dire... le mot est « *potatoes* ^[14] » « *My first, you put on glowing coal* » c'est *pot*. « *And into it you put my whole* », « *My second really is the first* » c'est *A*. La première lettre de l'alphabet. « *My third dislikes the winter blast* » c'est *toes* ^[15], naturellement !

— Vous avez raison, Tuppence, vous êtes très maligne. Mais, j'ai bien peur que nous ayons perdu beaucoup de temps pour rien. « *Potatoes* » ne va pas du tout avec magot. Attendez, cependant... Qu'avez-vous lu lorsque nous fouillions dans la boîte ? Quelque chose au sujet des pommes de terre nouvelles, je crois. Je me demande si cela nous éclairerait.

Il fourragea parmi les vieux papiers et tira une feuille jaunie.

— Voici : « POUR CONSERVER DES POMMES DE TERRE NOUVELLES, mettez-les dans une boîte en fer et enterrez-les dans le jardin. Même en hiver, elles auront conservé leur saveur comme si vous veniez de les déterrer. »

— Nous tenons la clé de l'énigme ! cria Tuppence. Le trésor est dans le jardin, enterré dans une boîte en fer !

— Pourtant, j'ai demandé au jardinier et il m'a dit qu'il n'avait jamais rien enterré.

— Je sais, mais les gens ne répondent jamais à ce que vous leur demandez exactement. Ils répondent à ce qu'ils pensent être susceptibles de leur demander. Il savait qu'il n'avait jamais rien mis de spécial sous terre. Mais, demain, nous irons lui demander où il avait l'habitude d'enterrer les pommes de terre.

Le lendemain était la veille de Noël. À force d'interroger les passants, Tommy et Tuppence finirent par trouver le cottage où habitait le vieux jardinier et après quelques minutes de conversation, Tuppence aborda le sujet qui lui tenait à cœur.

— Je souhaiterais que nous puissions trouver des pommes de terre nouvelles à cette époque de l'année. Elles accompagneraient si bien la dinde ! Est-ce que par ici, les gens ont la coutume de les conserver dans leur jardin, dans des boîtes en fer ? J'ai entendu dire que c'est un moyen de les garder fraîches.

— C'est exact, répondit le vieil homme. Miss Deane, l'ancienne propriétaire de la « Maison Rouge », m'en faisait toujours enterrer trois boîtes chaque été et bien souvent, elle oubliait de les ressortir.

— Près du parterre contre la maison ?

— Non, contre le mur d'enclos non loin du sapin.

Munis du renseignement qui les intéressait, les Beresford prirent bientôt congé du vieil homme lui laissant cinq shillings comme étrennes.

— Maintenant au tour de Monica.

— Oh ! Tommy ! Vous n'avez aucune notion du dramatique. Laissez-moi faire, j'ai un plan magnifique. Croyez-vous que nous puissions emprunter ou voler une bêche quelque part ?

Tant bien que mal, la bêche fut trouvée et tard, ce soir-là, un passant attardé aurait été surpris d'apercevoir deux silhouettes se glisser dans les jardins du domaine de la « Maison Rouge ».

L'emplacement indiqué par le jardinier fut découvert sans mal et Tommy se mit tout de suite au travail. Sa bêche heurta bientôt un objet métallique qui, tiré de terre, avait la forme d'une grande boîte de biscuits. Elle était scellée de sparadrap mais grâce au canif de Tommy, Tuppence l'ouvrit sans mal. La jeune femme poussa un grognement déçu en constatant qu'elle ne contenait que des pommes de terre.

— Continuer à creuser, Tommy.

Il lui fallut plus de temps pour découvrir la seconde boîte qui, comme la première était pleine de pommes de terre.

— La troisième est toujours la bonne, annonça Tuppence en guise de consolation.

— J'ai cependant bien peur que toute cette histoire soit une sorte de fable.

La troisième boîte fut finalement mise à jour et les mains fébriles de Tuppence soulevèrent le couvercle.

— Encore des... Oh ! Tommy... Il n'y a des pommes de terre que sur le dessus. Regardez !

Elle tira un grand sac de velours, comme on les faisait autrefois.

— Rentrez vite à l'hôtel, car il fait un froid de canard, observa Tommy. Il faut que je comble les trous. Emportez le sac, mais ne vous avisez pas de l'ouvrir avant mon retour sinon...

Tuppence n'eut pas longtemps à attendre.

Tommy arriva essoufflé et sans prendre le temps de se changer, il s'écria :

— Enfin ! Les agents privés vont pouvoir prospérer. Montrez-nous le butin, Mrs Beresford !

Le sac contenait un paquet enveloppé de toile imperméable et une bourse en peau de chamois très épaisse. Ils inspectèrent cette dernière en premier et la trouvèrent pleine de souverains. Tommy les compta.

— Deux cents livres or. J'imagine que c'est tout ce que la banque a accepté de lui donner. Ouvrez le paquet, Tuppence.

La jeune femme en tira une énorme liasse de billets de banque que les jeunes gens comptèrent ensemble. Il y en avait pour vingt mille livres.

Tommy émit un long sifflement.

— Mazette ! N'est-ce pas une chance pour Monica que nous soyons tous deux riches et honnêtes ? Qu'y a-t-il dans ce papier de soie ?

Tuppence l'ouvrit et en tira un magnifique collier de perles.

— Je ne suis pas expert en bijoux, observa Tommy, mais je suis presque certain que ces perles valent au moins cinq mille livres, à en juger par leur grosseur. Je comprends à présent pourquoi la vieille dame gardait cette coupure de journal où il est question de perles comme bon placement. Elle a liquidé toutes ses valeurs pour les changer en argent et en perles.

— N'est-ce pas merveilleux ? Chère Monica... Elle va pouvoir épouser son Gerald et vivre heureuse, comme moi.

— Ce que vous venez de dire est très gentil, Tuppence. Ainsi donc, vous êtes heureuse ?

— Oui, Tommy, mais je ne voulais pas vous le dire. Cela m'a échappé. L'excitation... la soirée de Noël et...

— Si vous m'aimez vraiment, répondez-vous à une question ?

— Je déteste ce genre d'attrape... mais enfin, d'accord !

— Comment avez-vous deviné que Monica était la fille d'un pasteur ?

— Oh... j'ai triché. J'ai ouvert sa lettre nous demandant un rendez-vous et me suis souvenue qu'un Mr Deane était le vicaire de mon père à une certaine époque et qu'il avait alors, une petite fille, de cinq ans ma cadette. J'ai donc tiré des conclusions.

— Vous êtes une créature sans vergogne ! Tiens ! Minuit ! Joyeux Noël, Tuppence.

— Joyeux Noël, Tommy. Monica aussi aura un joyeux Noël et cela grâce à NOUS. Je suis heureuse pour elle car la pauvre petite n'a pas eu la vie douce jusqu'à présent. J'ai comme un serrement de gorge en y pensant.

— Chère Tuppence.

— Tommy chéri... Ce que nous devenons sentimentaux !

Tommy leva un doigt sentencieux.

— Noël ne vient qu'une fois par an. C'est du moins ce qu'affirmaient nos grand-mères, et je dois admettre qu'il y a du vrai dans ce qu'elles disaient !

XIV Les chaussures de l'ambassadeur (The Ambassador's Boots)

1

Mon cher ami ! mon cher ami ! s'exclama Tuppence en agitant un « muffin » très beurré.

Tommy la regarda un moment, hébété, puis un large sourire éclaira son visage. Il murmura :

— Il nous faut progresser avec grande prudence.

— Vous avez deviné, approuva Tuppence, ravie. Je suis le fameux Dr Fortune ^[16] et vous êtes le superintendant ^[17] Bell.

— Pourquoi avez-vous décidé d'être Reginald Fortune ?

— Ma foi, c'est surtout parce que j'ai envie de beaucoup de « muffins » très beurrés.

— C'est là le côté plaisant de la chose, mais il y en a un autre. Il va vous falloir examiner des visages méconnaissables et des cadavres décomposés.

Pour toute réponse, Tuppence lui lança une lettre à la volée, que Tommy parcourut, les sourcils levés.

— Randolph Wilmott, l'ambassadeur américain ? Je me demande ce qu'il veut ?

— Nous le saurons demain matin à onze heures.

Ponctuel, à l'heure indiquée, Mr Randolph Wilmott, ambassadeur des États-Unis, près la cour de Saint-James, se fit introduire dans le bureau de Mr Blunt. Il s'éclaircit la voix et commença d'un ton posé :

— Je suis venu à vous, Mr Blunt, au fait, c'est bien à Mr Blunt, lui-même que je m'adresse ?

— Certainement. Je suis Théodore Blunt, le directeur de la firme.

— Tant mieux. Je préfère toujours m'adresser aux chefs de service. C'est plus agréable à tous les points de vue. Comme j'allais vous le dire, Mr Blunt, je viens vous exposer une affaire qui m'exaspère. Elle n'a rien, cependant, qui vaille la peine d'alerter Scotland Yard. On ne m'a fait aucun tort et il ne s'agit probablement que d'une simple erreur. Néanmoins, je ne comprends pas... J'enrage toujours lorsque je me trouve en face d'un fait que je ne puis m'expliquer.

Mr Wilmott continua longtemps ainsi. Il s'exprimait avec lenteur et attachait une grande importance aux détails.

Tommy réussit enfin à résumer la situation :

— Donc, vous êtes arrivé, il y a une semaine, par le paquebot *Normandie* et d'une manière ou d'une autre, au cours de la traversée, votre sac de voyage et celui d'un autre gentleman, Mr Ralph Westerham, qui porte les mêmes initiales que vous, ont été confondus. Vous avez pris le sien et il est parti avec le vôtre. Arrivé chez lui, Mr Westerham s'aperçut de la subtilisation, et dépêcha son valet chez vous, afin de récupérer son sac. Exact ?

— Parfaitement. Les deux sacs devaient être de forme identique et comme ils portaient tous deux les mêmes initiales, l'erreur est compréhensible. Personnellement, j'ignorais tout de cette aventure jusqu'au moment où mon domestique m'informa que Mr Westerham, un sénateur bien connu et pour lequel j'ai une grande admiration, avait envoyé un de ses gens pour me rapporter mon sac et reprendre le sien.

— Dans ce cas, je ne vois pas...

— Vous allez voir ! Ceci n'est que le début de l'histoire. Hier, j'ai rencontré le sénateur Westerham. J'ai fait allusion à l'incident, en plaisantant, mais comme il ne semblait pas comprendre, je lui expliquai de quoi il retournait et, à ma grande surprise, il m'assura qu'il ne pouvait être

question de lui car il n'avait pas emporté mon sac par erreur et de plus, il ne possédait pas de sac.

— Extraordinaire !

— Une histoire sans queue ni tête ! car enfin, si quelqu'un avait voulu me dérober mon sac, pourquoi se serait-il cru obligé de me le remplacer ? De toute manière, mon sac m'a été retourné. D'autre part, s'il ne s'agissait que d'une erreur, pourquoi s'être servi du nom du sénateur Westerham ? Je veux que vous élucidiez cette affaire, Mr Blunt. J'espère que vous ne la jugerez pas trop futile ?

— Pas du tout ! Ce petit problème comporte sans doute des explications très simples, mais je dois dire qu'au premier abord, il est assez déconcertant. Rien ne manquait dans votre bagage, lorsque vous l'avez récupéré ?

— Mon valet assure que non.

— Que gardiez-vous dans ce sac, Mr Wilmott ?

— Des chaussures.

— Des chaussures ?

— Oui. Encore plus déroutant, n'est-ce pas ?

— Pardonnez-moi cette question, mais vous ne transportiez pas des documents secrets ou autres, cousus dans la doublure de certaines d'entre elles, ou dissimulés dans de faux talons ?

La question parut amuser l'ambassadeur.

— La diplomatie n'en est encore pas là, du moins je l'espère.

— Qui est venu récupérer l'autre sac ?

— Le domestique de Westerham, apparemment. Mon valet de chambre l'a jugé tout à fait banal et discret. Rien dans sa tenue n'a attiré son attention.

— Votre sac avait-il été fouillé ?

— Il vaudrait mieux le demander à mon domestique, Richards, qui s'occupe de mes vêtements.

Il griffonna quelques mots sur une carte qu'il tendit à Tommy.

— Si vous voulez vous présenter à l'ambassade, ce carton vous servira de laissez-passer. Mais, naturellement, si vous préférez que je vous envoie Richards...

— Il vaut mieux que j'aie le voir moi-même.

L'important client se leva en jetant un coup d'œil à sa montre.

— Je dois me sauver, pour ne pas manquer un rendez-vous. Au revoir, Mr Blunt, je m'en remets à vous.

Dès qu'il fut sorti, Tommy se tourna vers Tuppence qui, en bonne secrétaire, avait pris des notes durant toute la durée de l'entretien.

— Quelle est votre opinion, ma chère ? Devinez-vous à quoi rime cette substitution ?

— Non.

— Eh bien, voilà ce que j'appelle un bon début : au moins, cela prouve qu'il y a quelque chose d'important dans cette histoire.

— Vous le croyez ?

— C'est généralement le cas. Rappelez-vous Sherlock Holmes étudiant jusqu'où le persil s'était enfoncé dans le beurre fondu. J'ai toujours désiré connaître le fin mot de cette expérience. Peut-être qu'un de ces jours, Watson la ressortira de son carnet de notes. J'en serais ravi. Mais, revenons à nos moutons.

— L'estimable Wilmott n'est pas un agité mais un positif et un calme.

Tommy psalmodia :

— Elle connaît les hommes... ou devrais-je dire : il connaît les hommes... ? C'est tellement délicat lorsque vous vous mettez dans la peau d'un détective mâle.

— Oh ! mon cher ami, mon cher ami !

— Un peu plus d'action, s'il vous plaît, Tuppence et un peu moins de répétitions.

— Une phrase classique ne saurait être répétée trop souvent.

— Allez manger un « muffin ».

— Non, merci, pas en ce moment. Nous sommes en face d'un problème ridicule. Ces chaussures... pourquoi des chaussures ?

— Pourquoi pas ?

— Ça ne colle pas. Pour quelles raisons quelqu'un irait-il chiper les chaussures d'un autre ?

— Il ne s'agit probablement que d'une erreur.

— S'il avait été question d'une valise diplomatique, l'affaire aurait été plus vraisemblable. Documents est un mot que l'on associe volontiers à ambassadeurs.

— Les chaussures suggèrent des empreintes de pas. Pensez-vous que quelqu'un ait voulu simuler une piste avec les empreintes des chaussures de Wilmott ?

Tuppence réfléchit mais hocha négativement la tête.

— Très improbable. Non, je crois que nous devons nous résigner à admettre que les chaussures n'ont rien à voir dans l'affaire.

— Et sur ces bonnes paroles, allons rendre visite à l'ami Richards. Il pourra peut-être jeter quelque lumière dans nos ténèbres.

Sur présentation de la carte de l'ambassadeur, Tommy fut admis dans ses appartements privés. Un pâle jeune homme, aux manières discrètes, se présenta :

— Je suis le valet de chambre de Mr Wilmott. J'ai cru comprendre que vous désiriez me voir, Sir ?

— En effet. Votre maître est venu à mon bureau, ce matin et m'a suggéré de vous consulter au sujet de cette histoire de sac de voyage.

— Je sais que cette sottise tourmente mon maître, mais je ne comprends pas très bien pourquoi, puisque rien n'a été dérobé. J'ai cru comprendre que l'homme venant récupérer son sac, était envoyé par le sénateur Westerham.

— Quel genre d'homme était-ce ?

— Entre deux âges, très bonne apparence.

— Avez-vous remarqué si le sac de votre maître avait été fouillé ?

— Je ne pense pas qu'il l'ait été, car je l'avais fermé moi-même et on n'avait rien changé de place. J'imagine que le gentleman l'a ouvert, constata qu'il ne s'agissait pas de son bien et l'a refermé aussitôt.

— Et l'autre sac. Avez-vous remarqué ce qu'il contenait ?

— Je l'ouvrais justement à la minute où l'homme est arrivé pour le réclamer.

— Et alors ?

— Nous l'avons ouvert ensemble pour être certains qu'il s'agissait du bon, l'homme y jeta un coup d'œil, me dit que c'était bien à lui, le referma et l'emporta.

— Que contenait-il ? Des chaussures, aussi ?

— Non, des effets de toilette, je crois. Il me semble avoir remarqué une boîte de sels pour bains.

Tommy abandonna cette voie.

— Au cours de la traversée, vous n'avez jamais surpris quelqu'un essayant de toucher aux affaires de votre maître ?

— Personne n'y a touché, Sir.

— Jamais rien de suspect, à aucun moment ?

Tommy se gourmanda intérieurement : « Rien de suspect... » Cela ne signifiait pas grand-chose... Le valet hésita :

— À présent que j’y pense...

— Oui ?

— Je ne crois pas que cela ait le moindre rapport avec ce que vous me demandez, mais... une jeune personne s’est évanouie... Elle était charmante, petite et brune, l’air étranger. Elle s’appelait Eillen O’Hara.

— Ah ?

— Elle se sentit mal, juste devant la cabine de Mr Wilmott. Elle me pria d’aller quérir le médecin, ce que je fis après l’avoir aidée à s’étendre sur le sofa de mon maître. J’ai mis longtemps à trouver le médecin de bord et lorsque nous sommes venus près de la jeune fille, elle nous assura qu’elle se sentait mieux. Vous ne pensez pas...

— Cette Miss O’Hara voyageait-elle seule ?

— Oui, je crois.

— L’avez-vous revue depuis que vous êtes à terre ?

— Non, Sir.

— Bon. Eh bien ! ce sera tout, Richards.

De retour à son bureau, Tommy mit Tuppence au courant de sa conversation avec le valet et lui demanda ensuite son avis.

— Mon cher ami, nous autres médecins, sommes assez sceptiques sur les évanouissements soudains ! Ils se produisent tellement à propos ! Et le prénom d’Eillen, en plus d’O’Hara... c’est presque trop Irlandais.

— Nous avons enfin une piste. Savez-vous ce que je vais faire, Tuppence ? Mettre une annonce dans le journal pour retrouver cette personne.

— Quoi ?

— Oui. Je dirai que je désire connaître des détails concernant une Miss O’Hara, ayant voyagé à bord de tel paquebot à telle date. Si elle n’a rien à se reprocher, elle répondra en personne, sinon, peut-être que quelqu’un viendra nous trouver, à sa place. C’est notre seule chance de dénicher un indice.

— N’oubliez cependant pas que vous la mettrez aussi sur ses gardes ?

— Tant pis. Il faut bien prendre des risques.

— Je ne vois toujours pas le moindre sens à cette histoire. Si une bande d’escrocs s’est emparée du sac de l’ambassadeur pour une heure ou deux,

qu'est-ce qu'elle y a gagné ? Si le sac en question avait contenu des documents secrets, je comprendrais, mais Mr Wilmott nous affirme que ce n'est pas le cas.

Tommy regarda pensivement sa compagne.

— Vous exposez très bien les faits, Tuppence et vous venez de me donner une idée.

2

Deux jours plus tard, Tuppence était allée déjeuner. Tommy exerçait son cerveau en lisant le dernier roman policier à la mode.

La porte s'ouvrit et Albert annonça :

— Une jeune personne désire vous voir, Sir. Miss Cicely March. Elle dit venir au sujet d'une petite annonce.

— Faites-la entrer, cria Tommy, en jetant son roman dans un tiroir.

Une minute plus tard, Albert introduisait Miss March et Tommy avait à peine eu le temps de remarquer qu'elle était blonde et très jolie, lorsqu'un événement étrange se produisit.

La porte fut brutalement poussée et une silhouette pittoresque s'encadra sur le seuil. Un homme robuste, noir de poil, paraissant espagnol et portant des vêtements criards, rehaussés d'une cravate rouge vif. Ses traits étaient tordus par la rage et il avait un revolver au poing.

— C'est donc ici le bureau de monsieur le détective ! lança-t-il en parfait anglais ; les mains en l'air, ou je tire !

Devant le ton de l'inconnu, Tommy ne chercha pas à discuter. La jeune fille se tenait collée au mur, terrorisée.

— Cette jeune fille va m'accompagner, reprit l'homme. Oui, ma chère ! Vous ne m'avez jamais vu, mais cela n'a aucune importance. Je ne tiens pas à ce que nos plans échouent à cause d'une petite sottise. Il me semble que vous vous trouviez sur le *Normandie*. Vous avez dû fourrer votre nez là où il ne fallait pas. Mais je ne vous laisserai pas divulguer de précieux renseignements à Mr Blunt, ici présent. Très malin votre coup de l'annonce,

mon vieux, mais il se trouve que, moi aussi, je lis le journal. À présent, nous vous avons à l'œil. Abandonnez cette affaire, et nous vous laisserons tranquille, sinon... La mort frappe vite ceux qui tentent de contrecarrer nos plans.

Tommy ne répondit pas. Il gardait les yeux fixés par-dessus l'épaule de l'homme. Ce qu'il voyait, l'effrayait bien plus que s'il avait aperçu un fantôme, jouant à colin-maillard.

Albert, dont il avait oublié l'existence, l'imaginant étendu sur le sol de la réception, venait de pousser doucement la porte et s'approchait derrière l'inconnu, une longue corde à la main.

Tommy poussa un cri, mais trop tard... Animé d'un enthousiasme fougueux, Albert lançait la corde autour des épaules de l'homme qui perdit l'équilibre. L'inévitable se produisit. Une balle siffla aux oreilles de Mr Blunt, avant d'aller s'enfoncer dans le plâtre du mur.

— Je l'tiens, Sir, cria Albert, rouge de plaisir. À mes heures libres, je m'exerce souvent au lasso... Vous pouvez me donner un coup de main, patron ? L'animal est très fort.

Tout en se demandant mentalement comment il pourrait s'y prendre pour supprimer les heures de liberté de son commis, Tommy se porta à son secours, et lui exprima sa gratitude :

— Espèce d'idiot ! Pourquoi n'êtes-vous pas allé chercher un policier ? À cause de votre petite performance, j'ai failli recevoir un pruneau dans le crâne ! Je n'ai jamais échappé de si près à la mort !

Sans se démonter, Albert protesta :

— Je l'ai maîtrisé en un rien de temps. C'est merveilleux ce que les gars de la plaine peuvent faire avec leurs lassos !

— Nous ne sommes pas dans la plaine, Albert. Et maintenant, mon brave, ajouta-t-il en se tournant vers l'étranger, étroitement ficelé, où allons-nous vous envoyer ?

En réponse, l'homme lança une bordée d'injures, exprimées en une langue étrangère.

— Bien que je ne comprenne pas un mot de ce que vous dites, je suis sûr que ce n'est pas le genre de propos à employer devant une dame, protesta Tommy... Excusez-moi, Miss, mais avec tout cela, je crois que j'ai oublié votre nom ?

— March, murmura la jeune fille d'une voix imperceptible.

Très pâle, elle s'approcha de l'homme ficelé sur le plancher.

— Que décidez-vous pour cet homme ?

— Je puis vous appeler un flic, maintenant, suggéra Albert.

Mais, remarquant le léger hochement de tête de la jeune fille, Tommy changea d'avis.

— Nous le laisserons partir pour cette fois. Mais, j'aurai le plaisir de lui faire dévaler les escaliers comme un champion de vitesse, à seule fin de lui apprendre la politesse, en présence des dames.

Il délia les liens de l'homme qu'il remit debout d'une bourrade et poussa hors du bureau. Bientôt des cris et le bruit d'une chute parvinrent aux oreilles de la jeune fille et d'Albert.

Tommy revint, rouge, essoufflé mais un large sourire aux lèvres. La jeune fille le regarda, les yeux ronds.

— Vous lui avez fait mal ?

— Je l'espère, mais comme ces Latins crient très fort avant d'avoir été touchés, je n'en suis pas sûr.

Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle, puis :

— Si nous reprenions notre entretien, Miss March ? Cette fois, j'espère qu'on ne nous dérangera plus.

— Je garde mon lasso à portée de la main, au cas... commença Albert.

— Pour l'amour du Ciel, rangez-le et n'y touchez plus ! rugit Tommy.

Le garçon se retira, vexé. La jeune fille commença :

— Comme vous avez entendu cet homme le dire, j'étais passagère sur le *Normandie*. Miss O'Hara, la personne que vous recherchez, se trouvait à bord du même paquebot.

— Nous le savons déjà. Mais je crois que vous êtes au courant de quelque chose de particulier sur le rôle de ce gentleman, sinon il n'aurait pas été si pressé d'intervenir.

— Je vais tout vous dire. L'ambassadeur américain était à bord et un jour que je passais devant sa cabine, dont la porte était entrouverte, j'aperçus cette jeune fille chez lui. Elle était occupée à quelque chose de si extraordinaire, que je me suis arrêtée pour l'observer. Elle tenait une chaussure d'homme dans sa main.

— Une chaussure ! Pardon... continuez, je vous prie.

— À l'aide d'une paire de ciseaux, elle en coupa la doublure et parut pousser quelque chose à l'intérieur. Un passager et le médecin du bord arrivèrent à ma hauteur et en entendant du bruit, la jeune fille se laissa

tomber sur le sofa, en gémissant. Je compris aussitôt qu'elle avait feint de s'évanouir.

— Et ensuite ?

— Je répugne à vous raconter ce qui suit... mais la curiosité fut tellement forte, que je guettai un moment où l'ambassadeur avait déserté sa cabine, pour m'y introduire à mon tour et inspecter la chaussure en question. Je trouvai dans la doublure un morceau de papier que j'allais juste lire lorsque j'entendis le steward arriver dans le couloir. Je ressortis, vivement et découvrant que je tenais encore le papier en main, je me rendis à ma cabine pour en prendre connaissance. Il ne contenait que des versets de la Bible.

— Des versets de la Bible ?

— C'est du moins ce que je crus. Cela m'a poussé à renoncer à le replacer où je l'avais pris car s'il ne s'agissait que d'une supercherie de maniaque, je n'allais pas risquer pour cela de me laisser surprendre chez l'ambassadeur. Hier, je l'ai utilisé pour faire un bateau à mon petit neveu et en le mettant dans la baignoire, j'ai vu tout à coup, des signes apparaître sur le papier. Je le retirai pour constater qu'on avait tracé, à l'aide d'une encre sympathique une sorte de plan d'un port. C'est pourquoi, ayant remarqué votre annonce, j'ai décidé de venir vous trouver.

Tommy se leva et arpena son bureau, en murmurant :

— Ce plan est peut-être celui d'un port militaire. Cette femme l'a volé et, craignant qu'on la fouille, elle a choisi cette cachette. Plus tard, elle a subtilisé le sac pour constater que le plan avait disparu. Dites-moi, Miss March, avez-vous ce papier sur vous ?

— Non. Je l'ai laissé là où je travaille. Je dirige un salon de beauté dans Bond Street. Je représente les produits « Cyclamen » de New York, ce qui explique mon voyage. J'ai pensé que le papier était assez important, pour devoir l'enfermer dans mon coffre. Ne croyez-vous pas que Scotland Yard devrait être mis au courant ?

— Mais si et au plus tôt !

— Voulez-vous que nous allions récupérer ce papier tout de suite pour le leur apporter ?

— Je suis assez pris cet après-midi, soupira Tommy en adoptant son ton professionnel et en consultant sa montre. L'évêque de Londres voudrait que je m'occupe d'une affaire pour lui...

— Dans ce cas, j'irai seule, déclara la visiteuse en se levant.

— Une minute, mademoiselle. J'allais ajouter que l'évêque devra attendre. Je laisserai un billet à mon commis, à son sujet. Je suis convaincu, Miss March, que tant que ce papier ne sera pas entre les mains de Scotland Yard, vous serez en grand danger.

Il griffonna quelques mots sur une feuille qu'il plia, puis prenant son chapeau et sa canne, il informa la jeune fille qu'il était prêt.

En passant par la réception, il confia son message à Albert et déclara d'un air important :

— Je suis appelé pour une affaire urgente. Excusez-moi auprès de son Excellence, s'il se présente avant mon retour. Voici un mot pour Miss Robinson.

— Très bien, Sir, répondit Albert, jouant son rôle. Et à propos des perles de la duchesse ?

Mr Blunt eut un geste irrité de la main.

— Cela aussi attendra.

Il sortit, en compagnie de Miss March.

Dans les escaliers, ils croisèrent Tuppence qui revenait de son « lunch ». Tommy la dépassa avec un brusque :

— Encore en retard, Miss Robinson ! Je suis appelé pour une affaire très importante. Occupez-vous des affaires courantes.

Ahurie, Tuppence les regarda s'éloigner puis, les sourcils levés, continua son ascension.

Alors que Tommy et la jeune fille débouchaient sur le trottoir, un taxi arriva en trombe à leur hauteur. Sur le point de le hélér, Tommy changea d'avis.

— Êtes-vous une bonne marcheuse, Miss March ?

— Oui, mais ne serait-il pas plus sage de prendre ce taxi ? Nous irions plus vite !

— Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué, mais ce chauffeur a refusé un client un peu plus bas. Il nous attendait. Vos ennemis sont à l'affût. Si vous pensez que vous pouvez marcher jusqu'à Bond Street, nous aurons plus de chance de leur échapper, en nous mêlant à la foule.

— D'accord. Le ton de la jeune fille manquait cependant de conviction.

Les rues, comme l'avait annoncé Tommy, étaient très encombrées et ils avançaient lentement, sans cesse bousculés par les passants. Tommy restait l'œil aux aguets et plusieurs fois il tira sa compagne de côté, d'un geste

Brusque bien que pour sa part, elle n'ait rien aperçu de suspect. Soudain, il la regarda et parut éprouver un remords de conscience.

— Vous êtes bien pâle. Le choc a dû vous éprouver. Que diriez-vous d'une tasse de café ? À moins que vous ne préféreriez un verre de cognac ?

Miss March hocha négativement la tête, avec un pauvre sourire.

— Allons boire un café, décida Tommy. Je ne pense pas que nous ayons à craindre qu'il ait été empoisonné.

Ils mirent longtemps à siroter leur breuvage et lorsqu'ils se remirent en route, ils marchèrent d'un pas plus rapide.

— Je crois que cette fois, nous les avons bien semés, annonça Tommy.

Ils débouchèrent dans Bond Street et parvinrent à l'établissement que dirigeait Miss March. Des rideaux rose bonbon en dissimulaient l'intérieur et dans la vitrine, s'étaient étalés quelques jolis pots de crème de beauté et un morceau de savon couleur pastel.

Cicely March poussa la porte et entra, Tommy sur les talons. Le magasin, minuscule, comprenait une cabine en verre sur la gauche, derrière laquelle une femme d'entre deux âges aux cheveux violets et à la peau éclatante, s'entretenait avec une cliente, petite personne brune dont les nouveaux venus remarquèrent l'accent gazouillant autant qu'hésitant.

Sur la droite, un sofa, deux chaises et une table couverte de magazines. Deux gentlemen s'y ennuyaient, sans doute deux maris attendant leurs épouses.

Cicely March traversa le magasin sans s'arrêter et ouvrit une porte derrière laquelle elle disparut en compagnie de Tommy.

La cliente s'exclama brusquement :

— Ah ! mais il me semble que je viens de reconnaître *uno de mis amigos*, et se précipita à la suite de Tommy.

Les deux hommes qui semblaient s'ennuyer se levèrent lentement. L'un se dirigea vers la porte du fond derrière laquelle il disparut, tandis que l'autre, faisant le tour de la cabine de verre, appliquait à temps, sa main sur la bouche de la vendeuse qui s'apprêtait à crier.

Dans l'arrière-boutique, les choses se précipitaient. Alors que Tommy y pénétrait, on lui jeta un chiffon sur la tête et aussitôt, une odeur écœurante l'assailit. Mais, presque au même instant, on retirait le morceau de tissu et un cri aigu de femme fit sursauter le détective. Il cligna des yeux et regarda la scène se déroulant à quelques pas de lui. L'un des faux maris attendant leurs épouses, était en train de passer les menottes à l'étranger qui avait fait

irruption dans le bureau de Tommy quelques instants plus tôt. Devant lui, Cicely March essayait de se dégager de la prise que lui infligeait la cliente aperçue de dos à son entrée dans le magasin. Le voile qui lui couvrait le visage se détacha soudain et les traits bien connus de Tuppence apparurent. Beresford poussa une exclamation enthousiaste.

— Bien joué, Tuppence ! Permettez-moi de vous donner un coup de main. Inutile de chercher à fuir, les jeux sont faits, Miss O'Hara... ou préférez-vous que je vous appelle Miss March ?

Tuppence lui montra l'inspecteur.

— Je vous présente l'inspecteur Grace de Scotland Yard, Tommy. Dès que j'ai pris connaissance de votre message, je lui ai téléphoné et nous sommes convenus de nous retrouver devant le salon de beauté. Un de ses hommes l'accompagnait.

— Je suis bien content d'avoir mis la main sur cet oiseau, déclara l'inspecteur en indiquant son prisonnier. Il est dangereux. Nous n'aurions jamais pensé à venir le cueillir ici.

— Vous voyez, Tuppence, expliqua Tommy d'un ton sentencieux, il importe de toujours avancer, dans une affaire, avec une extrême prudence ! Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu avoir le sac de l'ambassadeur en sa possession pour une heure ou deux ? Je me suis posé la question à l'envers : et si quelqu'un avait voulu que son sac demeurât en la possession de l'ambassadeur, pour une heure ou deux... Idée lumineuse ! Les bagages diplomatiques ne sont pas soumis à l'examen des douanes, donc il s'agissait de fraude. Mais fraude sur quoi ? Quelque chose de pas trop encombrant. De la drogue, peut-être ? Ensuite, il y a eu la petite comédie jouée dans mon bureau. Les fraudeurs ayant lu mon annonce, voulurent me rouler et, au cas où j'aurais persévéré, me supprimer. Mais lorsqu'Albert a réussi son petit numéro de lasso, j'ai saisi l'expression de consternation de la jeune fille et cela ne correspondait pas avec son personnage. Le numéro exécuté par l'étranger n'avait pour but que de renforcer ma confiance en elle. Je me suis appliqué à feindre une parfaite crédulité à l'égard de son histoire, plutôt tirée par les cheveux et me laissai emmener jusqu'ici, laissant cependant derrière moi des instructions précises. Sous plusieurs prétextes, j'ai retardé notre arrivée afin de laisser à mes chefs le temps de prendre les dispositions nécessaires.

Cicely March le regarda durement.

— Vous êtes fou ! Qu'espérez-vous trouver ici ?

— Je me souviens que Richards a remarqué, dans votre sac de voyage, un flacon de sels de bains. Tommy se tourna vers l'inspecteur. Peut-être pourrions-nous commencer par ces articles ?

— Bonne idée, Mr Blunt.

Tommy attrapa le premier flacon qu'il trouva et le vida sur la table.

— Ceux-ci sont de vrais cristaux. Pas de chance !

— Si vous essayiez le coffre ? suggéra Tuppence.

Tommy s'approcha du petit coffre mural dont la clé se trouvait sur la serrure. Dès qu'il eut ouvert la porte, il poussa un cri de triomphe. Des rangées de flacons s'alignaient sur les étagères. Il en prit un au hasard et, l'ayant vidé, il découvrit sous les cristaux, une fine poudre blanche.

L'inspecteur se pencha et un coup d'œil suffit à l'éclairer.

— Cocaïne... Nous savions qu'il existait un dépôt assurant la distribution dans le West-End, mais nous n'aurions jamais pensé le découvrir ici. Bravo, Blunt !

Alors que Tommy et Tuppence franchissaient le seuil du magasin, quelques minutes plus tard, Tommy assura :

— Les « Célèbres Détectives de Blunt » viennent de remporter un énorme succès. C'est un grand avantage d'être un homme marié. Vos constantes critiques, Tuppence, ont fini par me rendre très observateur et à détecter du premier coup d'œil une chevelure artificiellement blonde. Miss March, passagère sur le *Normandie* était, d'après les dires de Richards, brune mais la première chose que j'ai remarquée lorsqu'elle est venue me trouver, c'est son étincelante coiffure blonde. Nous allons rédiger une lettre pour l'ambassadeur, l'informant que son petit problème a été résolu avec satisfaction. Et maintenant, que diriez-vous d'aller boire du thé et manger des « muffins » abondamment beurrés ?

XV L'agent n°16

(The Man Who Was 16)

Les Beresford avaient été convoqués par leur Chef qui leur adressa des éloges.

— Grâce à vous deux, nous avons mis la main sur cinq personnages qui nous intéressaient depuis longtemps, et par eux, nous avons obtenu des informations très précieuses. D'autre part, nous avons appris, de source sûre, qu'à Moscou, on est furieux car on a perdu le contact avec les agents russes d'Angleterre. Malgré toutes les précautions que nous avons prises, je crains qu'ils ne soupçonnent que leur centre de distribution – Théodore Blunt, détective international – ne marche plus aussi bien que par le passé.

— Cela devait arriver un jour ou l'autre, admit Tommy.

— Il fallait, en effet, s'y attendre. Mais, je suis un peu inquiet pour la sécurité de Mrs Beresford.

— Je veillerai sur elle, Sir.

Dans le même temps, Tuppence annonçait d'un ton ferme :

— Je puis veiller sur moi-même, toute seule !

— Hum... Vous avez toujours été tous deux très sûrs de vous. Que l'immunité dont vous avez joui jusqu'à présent procède de votre intelligence supérieure ou d'une grande part de chance... je ne sais, mais la chance peut tourner. Cependant, je ne veux pas donner dans le pessimisme. Je présume qu'il est inutile de demander à Mrs Tommy de rester en dehors de nos histoires, pour une semaine ou deux ?

— Pas question, rétorqua cette dernière.

— Bon ! Eh bien ! tout ce que je puis faire est de vous mettre au courant des maigres informations que je possède. Nous avons raison de croire qu'un agent spécial vient d'être dépêché de Moscou en Angleterre. J'ignore quand il arrivera exactement, ni sous quel nom il voyage, mais je sais que cet

homme nous a déjà causé beaucoup d'ennuis durant la guerre. Il se trouvait, en effet, toujours là où on s'attendait le moins à le voir. Il est de nationalité russe, mais polyglotte accompli, il est capable de choisir six nationalités différentes, y compris la nôtre. Il est de plus un maître dans l'art du grimage. C'est lui qui a composé le code n°16. Il est probable qu'il se présentera un jour à votre bureau, sous prétexte de vous demander de débrouiller une affaire pour lui. Au cours de la conversation, il vous tendra le piège des mots de passe. Le premier, comme vous le savez, est la mention du n°16 auquel il vous faudra répondre par une phrase contenant le même chiffre. Le second, que je viens juste d'apprendre, est une question. On vous demandera si vous avez jamais traversé la Manche. Il vous faudra répondre : « J'étais à Berlin le 13 du mois passé. » C'est tout ce que nous savons. Répondez correctement à ses questions, afin de gagner la confiance de notre homme, mais même s'il vous donne l'impression d'être satisfait, restez sur vos gardes, sans relâche. Notre ami est très astucieux et peut jouer un double jeu, mieux que quiconque. Vous êtes ma seule chance de lui mettre la main dessus. À partir d'aujourd'hui, j'adopte des mesures spéciales. Un microphone a été installé dans votre bureau, afin qu'un homme posté dans la pièce au-dessous, puisse entendre tout ce qui s'y passe. J'ai déjà envoyé un de mes garçons sur place, et de cette manière, au moindre signe suspect, je serai à même de veiller sur vous deux sans perdre de vue notre gibier.

Ayant écouté quelques recommandations supplémentaires, le couple prit congé du « Chef » et regagna rapidement le quartier général des « Célèbres Détectives de Blunt ».

Jetant un coup d'œil à sa montre, Tommy constata :

— Il est presque midi. Nous sommes restés longtemps avec le Chef. J'espère que cela ne nous aura pas fait manquer une affaire particulièrement intéressante.

— L'autre jour, j'ai dressé le bilan du travail que nous avons accompli. Nous avons élucidé quatre mystères assez déroutants, mis hors de combat un gang de faux-monnayeurs et un gang de fraudeurs...

— Deux gangs ! C'est du bon travail ! Le mot gang a une consonance tellement professionnelle.

Tuppence continua :

— Nous avons éclairci un vol de bijoux, échappé par deux fois à une mort violente, retrouvé la trace d'une femme qui se faisait maigrir, porté

secours à une jeune fille infortunée, détruit avec succès un alibi et malheureusement, échoué dans une affaire où nous nous sommes conduits comme deux idiots. Dans l'ensemble, nous avons bien réussi et j'estime qu'au fond, nous sommes supérieurement intelligents.

— Vous pensez toujours ainsi. Pour ma part, je ne puis m'empêcher de constater qu'en une ou deux occasions, nous avons eu la chance avec nous.

— Quelle idée ! Nous sommes sortis vainqueurs grâce à nos « petites cellules grises » !

— Pourtant, le jour où Albert a fait son numéro de lasso, je suis sûr que j'ai eu de la chance. Mais, dites-moi, Tuppence, vous parlez de tout cela comme si c'était terminé ?

— C'est exact. Elle ajouta d'un ton sérieux : Ceci est notre dernière affaire. Lorsqu'ils auront attrapé le mystérieux espion, les brillants détectives se retireront et feront pousser des choux. C'est ce qui arrive toujours.

— Fatiguée de l'aventure, hé ?

— Heu... possible. D'autre part, nous avons eu tellement de succès que la chance pourrait nous abandonner.

— Qui parle de chance, à présent ?

À ce moment, ils pénétraient dans l'immeuble où se trouvait leur bureau et Tuppence ne répondit pas.

Ils découvrirent Albert, s'efforçant de maintenir une règle en équilibre sur le nez. Avec un froncement de sourcils réprobateur, Mr Blunt passa dans sa pièce.

En se débarrassant de son manteau et de son chapeau, il ouvrit l'armoire où s'alignait sa collection de romans policiers célèbres.

— Le choix se rétrécit, murmura-t-il. Sur qui prendrai-je modèle, aujourd'hui ?

La voix de Tuppence, contenant une intonation inhabituelle l'obligea à se retourner brusquement.

— Tommy, quelle date sommes-nous ?

— Voyons... le 11... pourquoi ?

— Regardez le calendrier.

Au mur se trouvait un de ces agendas de bureau auxquels on arrache une feuille chaque jour. Il portait la légende : « samedi 16 ». On était un lundi.

— Tiens... c'est étrange. Albert a dû arracher trop de pages en le mettant à jour. Ce qu'il peut être peu soigneux !

— Je ne pense pas que cela soit sa faute, mais nous pouvons toujours le lui demander.

Interrogé, Albert ne parut pas comprendre. Il jura qu'il n'avait enlevé que deux pages, celles de samedi et de dimanche, et d'ailleurs, il les montra car elles étaient encore dans la cheminée.

Les autres feuilles furent découvertes dans la corbeille à papiers.

— Un acte réfléchi, souligna Tommy, intrigué. Quelqu'un est-il venu ce matin, durant notre absence ?

— Oui, Sir. Une infirmière. Elle paraissait très anxieuse de vous voir et accepta d'attendre un moment. Je l'ai installée dans le bureau des employés car il y faisait plus chaud.

— Et de là, elle aura pu venir ici sans être remarquée. Combien y a-t-il de temps qu'elle est partie ?

— Environ une demi-heure, Sir. Elle a dit qu'elle repasserait dans l'après-midi. Elle était bougrement jolie !

— Bougrement... Oh ! Albert, disparaîsez de ma vue !

Le garçon obéit.

— Voilà un curieux prologue et apparemment bien inutile, car à présent, nous serons sur nos gardes. J'espère qu'on n'a pas disposé de bombe dans la cheminée ou sous mon fauteuil ?

Après un examen rapide, il prit place derrière sa table de travail et annonça calmement :

— *Mon amie*, nous allons devoir faire face à un problème d'une grande importance. Vous vous souvenez sans doute de l'homme qui portait le nom de n°4 et que j'ai écrasé comme une coquille d'œuf, dans les Alpes Dolomitiques avec l'aide d'un explosif, bien entendu. Il ne mourut pas vraiment... oh ! non, ces super-criminels ne meurent pratiquement jamais. Eh bien, je retrouve notre homme rendu encore plus sûr de lui, car maintenant il est le n°4 au carré, en d'autres mots, agent secret n°16. Vous me suivez, mon amie ?

— Parfaitement, vous êtes le grand Hercule Poirot ^[18].

— Exactement. Pas de moustaches, mais beaucoup de cellules grises.

— J'ai comme le pressentiment que cette aventure sera appelée « Le Triomphe d'Hastings ^[19] ».

— Jamais ! C'est impossible car l'ami idiot sera toujours l'ami idiot. Il nous faut respecter l'étiquette. Au fait, *mon ami*, ne pourriez-vous partager

vos cheveux par une raie médiane ? L'effet actuel est asymétrique et déplorable.

Le timbre résonna et presque aussitôt, Albert entra avec une carte de visite que Tommy lu à mi-voix :

— Prince Vladiroffsky. Je me demande... Faites-le entrer, Albert.

L'homme qui fut introduit était de taille moyenne, d'allure svelte et portait une barbe blonde. Il devait avoir dans les 35 ans.

— Mr Blunt ? s'enquit-il en un anglais parfait. On m'a instamment recommandé à vous. Pourriez-vous vous charger d'une affaire pour moi ?

— Si vous voulez me donner tous les détails... ?

— Certainement. C'est au sujet de l'enfant d'un de mes amis, une jeune fille de 16 ans. Nous voulons éviter tout scandale, vous comprenez ?

— Notre firme marche depuis seize ans, Sir, et cela grâce à l'importance que nous attachons à respecter le secret professionnel.

Tommy crut voir une petite lueur briller dans le regard de son interlocuteur, mais il n'aurait pu le jurer.

— Vous avez des correspondants de l'autre côté de la Manche, je crois ?

Sans l'ombre d'une hésitation, Tommy répondit :

— En effet. D'ailleurs, j'étais à Berlin le 13 du mois passé.

— D'après cela, il est inutile de continuer à tourner autour du pot. Oublions la fille de mon ami. Vous savez qui je suis. En tout cas, je constate que vous avez été avertis de ma venue, ajouta-t-il en désignant le calendrier.

— C'est exact.

— Mes amis, je viens étudier les choses de près. Que s'est-il passé ?

— Trahison ! cria Tuppence incapable de demeurer silencieuse plus longtemps.

Le Russe concentra son attention sur elle et leva les sourcils :

— C'est donc cela ? C'est bien ce que je pensais. S'agit-il de Sergius ?

— Nous le croyons, répondit Tuppence, sans se démonter.

— Cela ne me surprendrait pas. Mais, vous-mêmes, n'êtes-vous l'objet d'aucune suspicion ?

— Je ne pense pas, plaça Tommy, car nous nous occupons aussi d'un grand nombre d'affaires sérieuses.

— C'est, en effet, très sage. Cependant, il vaudrait mieux que je ne me présente plus ici. Je suis descendu au Blitz, et je suggère d'emmener Marise... Au fait, vous êtes bien Marise ?

Tuppence hocha affirmativement la tête.

— Comment vous appelez-vous, ici ?

— Miss Robinson.

— Très bien, Miss Robinson. Je suggère donc que nous allions tous les deux au Blitz où nous déjeunerons et nous nous retrouverons tous au quartier général à trois heures. D'accord, Blunt ?

— D'accord, répondit Tommy qui se demandait où le quartier général pouvait bien se nicher. Évidemment, un des lieux de rendez-vous que Carter était tellement désireux de découvrir.

Tuppence enfila son long manteau noir au col de léopard et annonça posément qu'elle était prête.

Le Prince et elle sortirent, laissant le pauvre Tommy en proie à des sentiments contradictoires.

Supposons que le microphone ne marche pas ? ou que la mystérieuse infirmière, l'ayant découvert, l'ait débranché ?

D'un geste vif, il saisit le téléphone et composa un certain numéro. Au bout du fil, une voix bien connue le rassura :

— Tout va bien, Beresford. Venez me rejoindre à l'entrée du Blitz dans cinq minutes.

Cinq minutes plus tard, Tommy et Mr Carter se postaient dans le Palm Court du Blitz. Carter était sur le qui-vive mais calme.

— Vous avez très bien conduit les opérations, Beresford : le Prince et la petite dame sont en train de déjeuner dans le restaurant où deux de mes hommes remplissent le rôle de serveurs. Que notre gibier ait des soupçons ou pas, et personnellement, je crois qu'il ne se doute de rien, n'a aucune importance, car nous le tenons dans nos filets. Deux de mes gardes sont postés devant son appartement et toutes les issues sont gardées pour le cas où s'il venait à sortir, on puisse suivre sa piste. Ne vous faites pas de soucis pour votre femme, nous veillons sur elle.

De temps à autres, un homme habillé en serveur se présentait pour faire son rapport. Au bout d'un long moment, un jeune homme au visage dénué d'expression vint chuchoter quelques mots à l'oreille du Chef et ce dernier, se tournant vers Tommy annonça :

— Ils ont fini de déjeuner et s'apprêtent à sortir. Nous allons nous dissimuler derrière un pilier pour le cas où ils se dirigeraient par ici, mais... oui, c'est bien ce que je pensais, ils vont monter chez lui.

De son poste d'observation, Tommy aperçut le Russe et Tuppence traversant le hall et monter dans l'ascenseur. Les portes se refermèrent sur

eux.

Les minutes s'écoulèrent lentement et Tommy commençait à s'énerver.

— Vous croyez... Ils sont seuls chez lui et...

— Du calme, mon vieux. J'ai un de mes garçons caché derrière son sofa.

À ce moment, un des serveurs s'adressa au policier.

— J'ai reçu le signal qu'ils montaient, Sir, mais ils ne sont pas sortis de l'ascenseur.

— Quoi ! Nous les avons vus disparaître dans l'ascenseur, il y a... – il jeta un coup d'œil à l'horloge murale – quatre minutes. Et vous dites...

Il se dirigea à grandes enjambées vers l'ascenseur qui venait juste de redescendre et s'adressa au groom qui en assurait le service.

— Il y a quelques minutes, vous avez monté un gentleman portant une barbe blonde, accompagné d'une jeune femme. Ils sont bien sortis au second ?

— Non, pas au second, Sir. Le gentleman a demandé le troisième.

Le policier pénétra dans l'engin, fit signe à Tommy de l'accompagner et l'ascenseur les mena, à leur tour, au troisième.

Le Chef grommelait :

— Je ne comprends pas... Mais ne vous inquiétez pas Beresford, j'ai aussi un agent au troisième.

Lorsque l'ascenseur les eut déposés à destination, les deux hommes se lancèrent dans le couloir, où ils furent accostés par un garçon en veste blanche d'employé.

— Tout va bien, Sir. Ils sont au 318.

Carter poussa un soupir de soulagement.

— Parfait. Combien y a-t-il de sorties ?

— C'est un appartement ne comprenant que deux portes donnant sur ce couloir.

— Bien. Téléphonnez en bas pour savoir qui est supposé occuper cet appartement.

Le garçon revint une minute plus tard.

— Une Mrs Cortlands Van Snyder, de Détroit, Sir.

Carter parut préoccupé.

— Je me demande... Cette dame serait-elle une complice ou... Avez-vous entendu du bruit venant de l'intérieur de l'appartement ?

— Non. Mais les portes sont des panneaux très épais.

— Je n'aime pas la tournure que prennent les choses. Vous possédez un passe-partout ?

— Bien sûr.

— Appelez Evans et Clydesly.

Flanqué de ce renfort, Carter s'avança vers le numéro 318 et le passe-partout exécuta son travail.

Ils se retrouvèrent dans un hall étroit avec, sur leur droite, une salle de bains dont la porte était ouverte ; devant eux, le salon et à leur gauche, un panneau fermé derrière lequel ils perçurent comme la respiration asthmatique d'un pékinois.

Carter tourna la poignée et entra.

La pièce était une chambre à coucher avec un grand lit sur lequel, pieds et poings liés, un bâillon sur la bouche et les yeux exorbités par la douleur et la rage, se débattait une femme.

Sur un ordre du chef, l'appartement fut envahi. Lui-même demeura dans la chambre en compagnie de Tommy et, tout en déliant les liens de l'inconnue, il inspecta du regard les objets environnants. Une quantité indescriptible de malles se trouvaient disséminées çà et là mais nulle part la moindre trace du Russe ou de Tuppence.

Un des policiers arriva pour annoncer que les autres pièces étaient également vides. Tommy s'approcha de la fenêtre, mais découvrit qu'elle ne portait pas de balcon.

— Vous êtes sûr qu'ils sont entrés par ici ? demanda Carter à son assistant.

— Certain. D'ailleurs... Il indiqua du menton la femme sur le lit.

À l'aide d'un canif, Carter coupa le foulard qui étouffait la malheureuse et tout de suite, il fut évident que quelles qu'aient été les émotions qu'elle venait d'éprouver, Mrs Cortlands Van Snyder n'avait pas perdu l'usage de la parole.

Dès qu'elle eut soulagé sa colère, Carter lui demanda doucement :

— Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé... depuis le début, Madame ?

— Je vais porter plainte auprès du directeur de cet hôtel ! C'est un scandale ! J'étais juste en train de chercher mon flacon de « Killgrippe » lorsqu'un homme est arrivé derrière moi, m'a mis un tampon imbibé d'un liquide très fort sous le nez et j'ai perdu connaissance. Lorsque je suis revenue à moi, je me suis retrouvée comme vous m'avez vue vous-même et

je me demande bien ce que sont devenus mes bijoux. Il les a sûrement raflés !

— Je suis sûr que vos bijoux sont en sécurité, Madame. Il regarda autour de lui et ramassa un morceau de verre. Vous vous teniez ici ?

— Oui.

Carter tendit le morceau de verre à Tommy qui le renifla avant de décréter :

— Ethyl Chloride. Produit une anesthésie instantanée, mais de très courte durée. Voyons, Mrs Van Snyder, vous avez dû revenir à vous avant que l'homme n'ait quitté cette pièce ?

— N'est-ce pas ce que je vous expliquais ? Oh ! cela me rendait folle de voir qu'il s'enfuyait sans que je puisse l'en empêcher !

— S'enfuir ? lança vivement Carter. De quel côté ?

— Par là. Elle indiqua la porte à deux battants qui communiquait avec l'appartement voisin. Il était accompagné d'une fille mais elle paraissait un peu endormie, comme si elle avait subi le même sort que moi.

Carter se tourna vers son expert en serrure qui expliqua :

— Cette porte donne bien sur l'appartement voisin, mais elle est munie de chaque côté du panneau, d'un verrou.

Carter examina le verrou en question puis, se redressant, il se tourna vers la cliente :

— Mrs Van Snyder, persistez-vous à affirmer que l'homme est sorti par là ?

— Certainement. Pourquoi ?

— Parce que le verrou de cette porte est poussé de ce côté.

Une expression étonnée se peignit sur le visage de la femme. Carter insista :

— À moins que quelqu'un n'ait poussé ce verrou après sa sortie, il n'aurait pu s'enfuir. S'adressant à un de ses hommes, il questionna : Vous êtes certain qu'ils ne sont pas dans cet appartement ? Y a-t-il une autre porte de communication ?

— Non, Sir, je puis vous l'affirmer.

Le chef alla ouvrir la grande armoire, regarda sous le lit, dans la cheminée et derrière les rideaux. Puis, ignorant les protestations indignées de Mrs Van Snyder, il fouilla les deux grandes malles.

Soudain Tommy, qui examinait toujours la porte de communication, poussa une exclamation.

— Venez voir, Sir. Ils sont bien sortis par là. Il venait de découvrir que le verrou avait été soigneusement limé, si près du battant qu'on remarquait à peine la jointure.

— La porte ne s'ouvre pas, car elle est verrouillée de l'autre côté, conclut-il.

Une minute plus tard, grâce au passe-partout d'un des « employés » de l'hôtel, les policiers faisaient irruption dans l'appartement voisin. Les pièces étaient inoccupées mais en examinant le verrou, ils notèrent que le même procédé avait été appliqué. La serrure était fermée à clé. Aucune trace du passage du Russe ou de Tuppence.

— Mais je les aurais vu sortir ! protesta l'agent du couloir.

— Sacré bleu ! rugit Tommy. Ils ne peuvent pourtant pas s'être volatilisés.

Carter réfléchissait. Il ordonna brusquement :

— Téléphonnez en bas pour savoir qui occupait dernièrement cet appartement.

Bientôt, on l'informa :

— Il s'agit d'un Français infirme, M. Paul de Vazeze et de sa garde-malade. Ils sont partis ce matin.

Une exclamation échappa au policier responsable du 3^e étage. Il était pâle comme un mort.

— Le malade dans sa chaise... ! l'infirmière... Je... je les ai croisés dans le passage. Je les ai vus si souvent, je n'aurais jamais pensé...

— Vous êtes certain qu'il s'agissait des mêmes personnes ? cria Carter. Les avez-vous bien regardés ?

— Non, à peine. J'attendais que les deux autres réapparaissent, vous comprenez.

— Il n'est pas besoin de se demander s'ils comptaient là-dessus.

Tommy qui furetait partout, se pencha soudain et tira de sous le sofa un paquet noir qui contenait un manteau, une robe et un chapeau, les vêtements de Tuppence, et une barbe blonde !

Amer, il remarqua :

— C'est clair... ils l'ont en leur pouvoir, ils ont Tuppence. Ce diable de Russe nous a glissé entre les doigts, grâce à ses complices, le Français et l'infirmière qui logeaient ici depuis un jour ou deux, afin de gagner la confiance de tout le monde. Le Russe a dû réaliser à l'heure du déjeuner qu'il était coincé et il a mis son plan à exécution. Il espérait probablement

que l'appartement 318 serait vide, car il devait l'être au moment où il a limé le verrou de la porte de communication. La présence d'une cliente ne l'a cependant pas arrêté. Il l'a dopée ainsi que Tuppence, a traîné cette dernière ici, l'a habillée en homme, a changé son propre aspect et est sorti. Il devait déjà avoir les déguisements prêts à être enfilés. Je ne vois pourtant pas comment il a réussi à persuader Tuppence de le suivre.

— Moi si, répondit Carter en ramassant une aiguille sur le tapis. Il lui a fait une piqûre qui l'a endormie.

— Le salaud ! Et ils sont loin, à présent !

— Ce n'est pas sûr. N'oubliez pas que toutes les issues sont surveillées.

— Mais ceux qui les surveillent ont le signalement d'un homme à la barbe blonde et d'une femme vêtue de noir, mais pas d'un invalide et de son infirmière ! Ils sont sans doute partis à l'heure qu'il est.

Après s'être renseigné, Carter dut se rendre à l'évidence : le Français et son infirmière avaient pris un taxi, cinq minutes plus tôt.

— Écoutez, Beresford, pressa le Chef, gardez votre sang-froid, nom d'un chien ! Vous savez que je ne laisserai pas un grain de poussière non retourné jusqu'à ce que nous ayons retrouvé votre femme. Je rentre directement à mon bureau et dans cinq minutes, chaque membre de mon département entrera en action. Nous les aurons !

— Vous croyez ? Ce type est un malin ! Pensez à ce coup d'audace, alors que nous le cernions tous. Je sais bien que vous ferez tout votre possible, mais... espérons que ce ne soit pas déjà trop tard. Ils nous en veulent à mort, ne l'oubliez pas.

Il sortit et se mit à marcher le long des rues en titubant comme un homme ivre. Il se sentait complètement paralysé. Où chercher ? Que faire ?

Ses pas le guidèrent dans Green Park et il se laissa tomber sur un banc. Il ne remarqua pas le passant qui venait prendre place près de lui, mais sursauta violemment en s'entendant interpeller.

— Patron... ça vous ennuerait que j'émette une hypothèse ?

— Ah, c'est vous Albert, fit-il d'un ton las.

— Je sais tout, Patron. Faut pas vous laisser abattre.

— Pas me laisser abattre... c'est facile à dire !

— Réfléchissez ! Les « Célèbres Détectives de Blunt » ne s'avouent jamais vaincus. Et si vous me pardonnez cette remarque, il se trouve que j'ai entendu ce que vous et Madame disiez ce matin au sujet d'Hercule

Poirot et ses petites cellules grises. Pourquoi n'essayez-vous pas de faire travailler les vôtres et voir ce que nous pouvons en tirer ?

— Il est malheureusement plus aisé de les faire travailler dans la fiction que dans la réalité, mon garçon.

— Ma foi, je ne pense pas que personne puisse réduire Madame au silence pour de bon. Vous savez comment elle est, Patron, pareille à un de ces os en caoutchouc qu'on achète pour les petits chiens... garantie indestructible.

— Albert, vous me remontez le moral !

— Alors, que diriez-vous de revoir toute l'affaire, hé ?

— Je sais bien que jusqu'à présent, jouer au grand détective, ne nous a pas mal réussi. Voyons si je réussirai à nouveau. Disposons les faits avec méthode. À 14 h 10 exactement, notre gibier pénètre dans l'ascenseur avec Tuppence. Cinq minutes plus tard, nous parlons au groom et montons à notre tour, au troisième étage. À... disons, 14 h 19, nous entrons dans l'appartement de Mrs Van Snyder. Et maintenant, quels détails significatifs doivent retenir notre attention ?

Ils se turent mais aucun d'eux ne semblait trouver. Soudain, les yeux d'Albert brillèrent et il s'écria :

— Il n'y aurait pas un objet volumineux tel qu'une malle dans la chambre de la dame ?

— *Mon ami*, vous ne comprenez rien à la psychologie d'une Américaine qui revient de Paris. Il y avait au moins dix-huit malles dans sa chambre.

— Je veux dire qu'une malle est comme pour dissimuler un corps dont on veut disposer... ce n'est pas que je pense une minute qu'on ait maîtrisé Madame à ce point.

— Inutile, Albert, nous avons fouillé les plus grandes. Voyons, quel est dans l'ordre chronologique, le point suivant ?

— Vous en avez oublié un : quand Madame et le type habillé en infirmière sont-ils passés devant le flic dans le couloir ?

— Ce devait être juste avant que nous n'émergions de l'ascenseur. Ils ont sûrement manqué de peu de se trouver face à face avec nous. Un travail très rapide. Je...

Il s'interrompit brusquement.

— Qu'est-ce que c'est, Patron ?

— Taisez-vous, *mon ami*. J'ai une petite idée... colossale, prodigieuse... en fait cela arrive toujours tôt ou tard à Hercule Poirot. Mais si c'est ainsi, si

je ne me trompe pas... Oh ! pourvu que je n'arrive pas trop tard !

Se levant d'un bond, il sortit du parc en courant, Albert sur les talons.

— Que se passe-t-il, Patron ? Je ne comprends pas... souffla Albert.

Sans ralentir, Tommy répondit :

— Aucune importance. Vous n'êtes pas supposé comprendre. Hastings ne comprenait jamais. Si vos cellules grises n'étaient pas bien inférieures aux miennes, quel plaisir prendrais-je à ce petit jeu ? Je dis des âneries mais je ne puis m'en empêcher. Vous êtes un bon garçon, Albert. Vous savez ce que vaut Tuppence à mes yeux ? Une douzaine de types comme vous et moi.

Courant toujours, Tommy pénétra à nouveau dans le hall de l'hôtel. Il aperçut Evans, le prit à part et lui dit quelques mots. Tous trois s'engouffrèrent dans l'ascenseur, vers le troisième étage.

Arrivés devant le 318, Evans usa de son passe-partout et sans un mot d'avertissement, ils se ruèrent dans la chambre de Mrs Van Snyder. L'Américaine se trouvait encore allongée sur le lit, vêtue d'un élégant déshabillé.

Arrêtant son cri de surprise, Tommy annonça :

— Excusez-moi de ne pas avoir frappé, mais je veux ma femme. Cela vous ennuerait-il de vous lever de ce lit ?

— Vous êtes complètement fou ! cria la dame offusquée.

— Nous avons bien regardé sous le lit, mais pas dedans. Je me souviens d'avoir utilisé cette cachette moi-même lorsque j'étais enfant : allongé en travers du matelas, sous le traversin. Et une de ces malles immenses est toute prête pour qu'on y dispose le corps. Mais, nous sommes arrivés trop tôt. Vous aviez eu tout juste le temps d'endormir votre otage, de le placer sous le traversin et de vous faire attacher par vos complices de l'appartement voisin. Je dois admettre que, sur le moment j'ai cru à votre histoire. Cependant, en y réfléchissant bien, il est certainement impossible d'endormir une femme, de lui mettre des vêtements d'homme, d'attacher une autre femme et de changer sa propre apparence, tout cela en cinq minutes ! L'infirmière et le garçon devaient jouer le rôle d'appât afin que nous nous lancions à leur poursuite, avec un petit sentiment de pitié pour Mrs Van Snyder, la pauvre cliente victime des vilains... Veuillez aider Madame à se lever, Evans ? Vous êtes armé ? Bon.

Malgré ses protestations, l'Américaine fut mise sur pieds et Tommy tira le couvre-lit et le traversin.

Là, étendue en travers du lit, se trouvait Tuppence, les yeux fermés et le visage couleur de cire. Un moment, Tommy crut qu'elle était morte, mais le faible battement de son pouls le rassura. La jeune femme était droguée.

Se tournant vers Evans, et Albert, Beresford annonça :

— Et maintenant, Messieurs... le coup final. D'un geste brusque, il saisit Mrs Van Snyder par sa chevelure bouclée qui lui resta dans la main.

— Comme je le pensais : n°16 !

Environ une demi-heure plus tard, Tuppence ouvrant les yeux aperçut Tommy et un médecin, penchés à son chevet. Nous baissions un pudique rideau sur ce qui se passa durant le quart d'heure suivant, mais après cela, le médecin se retira, pleinement rassuré sur l'état de santé de sa malade.

— *Mon ami*, Hastings, murmura Tommy avec douceur, comme je suis heureux que vous soyez encore en vie. Avons-nous eu n°16 ?

— Une fois de plus, je l'ai écrasé comme une coquille d'œuf ou plus exactement, le Chef l'a en son pouvoir. Les petites cellules grises !... Au fait, j'augmente le salaire d'Albert.

— Racontez-moi tout !

Tommy lui fit un récit animé des événements passés avec cependant quelques omissions.

— N'êtes-vous pas à demi-sincère, en ce qui vous concerne ? demanda faiblement Tuppence.

— Pas spécialement. Il faut bien garder son calme.

— menteur ! Vous êtes encore tout pâle !

— Ma foi, j'étais peut-être un peu inquiet, ma chérie. Dites, on abandonne la partie, maintenant ?

— Certainement.

Tommy poussa un soupir de soulagement.

— J'espérais bien que vous seriez raisonnable. Après un tel choc...

— Oh ! Ce n'est pas cela... Vous savez que les chocs ne m'ont jamais effrayée.

— Un os en caoutchouc, murmura son mari.

— J'ai quelque chose de mieux à mener à bien... quelque chose de tellement plus excitant... quelque chose que je n'ai jamais essayé, encore.

— Tuppence, je vous l'interdis formellement !

— Vous ne pouvez pas. C'est une loi de la nature !

— De quoi parlez-vous donc ?

— Je parle de notre bébé. Les femmes ne le chuchotent plus de nos jours, elles le crient sur tous les toits. Notre BÉBÉ. Oh ! Tommy, ne pensez-vous pas que ce sera merveilleux ?

FIN

[1] En français dans le texte.

[2] En argot, slush (neige souillée) signifie : fausse monnaie.

[3] Myth. Nymphé protectrice des forêts.

[4] Chaîne de pâtisseries – restaurants bon marché.

[5] Héros de romans policiers.

[6] Marque de dépôt sur la surface plane entourant le trou.

[7] Héros de romans policiers.

[8] Héros de romans policiers.

[9] Héros de romans policiers.

[10] Recteur : ecclésiastique préposé à l'administration d'une paroisse et titulaire du « bénéfice » et de la « dîme ».

[11] Mon premier, vous le posez sur les charbons embrasés, et dedans, vous y mettez mon tout ; Mon deuxième est en fait le premier ; Mon troisième n'aime pas la bise de l'hiver.

[12] Saucepan : casserole.

[13] Frying pan : abréviation de casserole.

[14] Potatoes : en anglais, pommes de terre.

[15] Toes : doigts de pied. Dans la charade, les doigts de pied redoutent le froid de l'hiver.

- [16] Héros de romans policiers.
- [17] Officier de Paix.
- [18] Célèbre héros d'A. Christie.
- [19] Confident de Poirot.